
3 1761 07987343 6

THÉÂTRE

(Première Série)

II

DU MÊME AUTEUR :

CONNAISSANCE DE L'EST .... I vol

ART POÉTIQUE .... I vol

CINQ GRANDES ODES SUIVIES D'UN PROCESSIONNAL POUR SALUER LE SIÈCLE NOUVEAU (Bibliothèque de *l'Occident*) .... I vol

PAUL CLAUDEL

—

THÉATRE

(Première Série)

II

La Ville

(PREMIÈRE ET SECONDE VERSIONS)

TROISIÈME ÉDITION

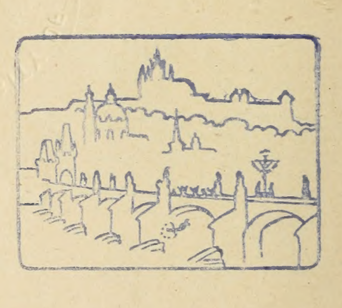


PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI
—
MCMXV

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Vingt-sept exemplaires sur papier de Hollande,
numérotés de 1 à 27

JUSTIFICATION DU TIRAGE :



LA VILLE

(PREMIÈRE VERSION)

ACTE I

Un très-grand jardin dans le milieu de Paris. L'époque du solstice d'été. La lumière telle qu'à la fin extrême du jour.

PALESNE, LÉON, CÉRÉAL, NICAISE, LAURENT, RUSTIQUE ; RHÉA, ANGÈLE, LAURE, BAYETTE, AUDIVINE

A l'ouverture de la scène, ces divers personnages sont rassemblés en un seul groupe comme s'ils conversaient ; puis ils se tournent et se séparent lentement par deux ou trois.

RHÉA, à LAURENT, *à demi-voix*, *achevant de parler*. — ..... couleur. Le bleu
Iris ; le vert,
Et le ton jaunâtre du dos de la main — J'ai...

Elle continue sans qu'on l'entende.
LAURENT dit quelques mots sans qu'on l'entende.

RHÉA, *répondant à demi-voix*. — Mais oui.

LAURENT, à BAYETTE. — Et vous, petite Bayette ?

BAYETTE. — Où est-ce ?

RUSTIQUE. — L'endroit

Est merveilleux par le nombre des roses.

Ils sortent.

NICAISE, à Angèle. — Souvenez-vous de ce que je vous ai dit, car...

Il lui parle à voix basse.

PALESNE, à Audivine. — Cette nuit...

Il lui parle à voix basse.

AUDIVINE. — Oui.

Ils s'éloignent.

LAURE, à Léon. — Assez ! Dites ! ne plaisantez plus ! Parlez comme un brave homme.

— Que disiez-vous? De tels soucis! valent-ils la peine de plisser le front ?

LÉON. — Bien ! bien !

LAURE. — Bien ! bien ! bien ! bien !

LÉON, *à demi-voix.* — Plût au ciel que je pusse m'appuyer sur toi, mettant le bras autour de ton cou !

LY, avec sa femme, traverse la scène au fond.

LAURE. — Céréal,

Venez ! pour moi, je ne connais pas ce jardin. Avançons.

CÉRÉAL. — Par là ! On a fauché, ce sera plus commode.

LAURE, *appelant.* — Audivine ! Audivine !

Elle se remet à causer à voix basse. LY et sa femme paraissent sur le côté de la scène et s'arrêtent. AUDIVINE s'approche sans bruit de LAURE et lui touche la joue.

LAURE, *criant.* — Ha!

AUDIVINE. — C'est moi, petite fille.

PALESNE, *appelant du dehors.* — Audivine!

CÉRÉAL. — On vous appelle.

PALESNE, *rentrant.* — Audivine, viens avec moi, viens voir.

AUDIVINE. — Où? quoi?

PALESNE. — Paris.

Viens voir, et ce qui, on ne sait pas quoi de douteux, reste du jour

Impur.

Ils sortent tous.

LY, *s'avançant, à sa femme.* — Par ici! par là! Aude! plus loin! viens!

Il l'entraîne.

MADAME LY. — Où me mènes-tu?

LY. — Par là! par là! plus loin! plus loin!

MADAME LY. — Où vas-tu? où me mènes-Tu? Il ne fait pas clair.

LY. — Plus loin! Ici. N'avançons pas de peur de nous rapprocher.

Ici. Aimes-tu à ce point la lumière et le bruit? Sous ces arbres.

MADAME LY. — Ly, parleras-tu? qu'y a-t-il?

LY. — Ne me questionne pas. Depuis

Que je t'ai épousée, qu'as-tu à me reprocher? Mais aujourd'hui,

Supporte-moi. Je n'en puis plus!

— Fait-il clair encore? Est-ce la nuit, enfin?

MADAME LY. — Tu vois! à peine si l'on distingue les grandes herbes ; c'est la nuit.

LY. — Tout le jour je me suis passé de moi-même!

MADAME LY. — Comment? que voudrais-tu faire? — Il reste éperdu.

LY. — C'est bien. Mais au nom de notre lit,
Assieds-toi, et je mettrai la tête sur ton sein.
N'aie pas peur; supporte-moi. — Femme!
Tu peux bien faire cela, jadis une pierre me rendait le même service.

Il s'agenouille près d'elle.

— Garde-moi! Ah!
O Dieux! de nouveau je reconnais le mal ancien!

MADAME LY, *lui mettant les mains sur la tête.* — Quel est-il?

LY. — Le remords,
Me... Je l'ai connu avant que de savoir lire!

MADAME LY. — Tu restes avec moi.

LY. — Ce n'est pour cela que tu m'as épousé?

MADAME LY. — Pour cela, c'est pour cela même!

LY. — Dis que ce jardin est fermé.

MADAME LY. — Partout. Il y a un fossé et un mur.

LY. — Et dis, ça, qu'est-ce que je touche?

MADAME LY. — Eh bien, ma robe.

LY. — Ah ! ah !
Ce goût est plus amer que la feuille de saule.

Entre ISIDORE DE BESME, un homme de taille puissante avec une grande barbe noire.

BESME, *s'approchant d'eux.* — Qui est là ?
Qui est là ?

Il les touche avec son bâton.

MADAME LY. — C'est moi.

BESME. — J'ai mis la main sur un homme et une femme. Vous, qui ?

MADAME LY. — Aude.

BESME. — Est-ce vous ? Est-ce vous, Ly ?

Cris aigus au dehors. Une femme échevelée traverse la scène en courant, poursuivie par AVARE.

BESME, *le saisissant.* — Holà !

AVARE, *se débattant.* — Lâchez-moi !

BESME. — Agis au dehors comme il te convient.
Entre chez moi
Qui le demande. Mais je ne souffrirai pas
Qu'on trouble notre lieu de repos avec une violence sauvage.

AVARE, *grognant.* — Lâcherez-vous ?

Il lui donne un coup de pied.

BESME, *le repoussant.* — Arrière !

AVARE. — Si j'avais eu un couteau, je t'en aurais frappé sous les côtes.

BESME. — Quel homme est-ce là ?

AVARE. — Si tu le veux,
Un loup, vienne la nuit.

BESME. — Ecoute, loup...

Pause.

AVARE. — Je n'ai rien. Je me vengerai des hommes.

BESME. — Quel est ton nom ?

AVARE. — Tu le sauras. Tu le sauras plus tard.
Quand les villes... Bientôt tu entendras ce nom : Avare.

BESME. — Avare.
Eh bien ! que dis-tu ? les villes... Quoi ?

AVARE. — Quand les villes, pleines d'âmes, flamberont !
Oui, oui ! Je sais ce que je dis !
On raconte que jusqu'ici
Les gens mouraient un par un avec long travail. Mais maintenant
Ils descendront tous ensemble,
Ils tomberont en bas comme des feuilles, comme des bandes d'oiseaux !
Et ce jour-là n'est pas loin. Adieu.

BESME. — Arrête. Ne pars pas.

Silence.

AVARE. — Que le panaris dévore la main qui me tient ! C'est la parole de l'esclave contre son maître ; que la gangrène noire
Lui fonde le bras jusqu'à l'épaule !
Je ne suis pas la dent d'une roue. Je ne suis pas fait
Pour être manié comme une pelle.
Je me rendrai libre. J'ai juré.

BESME. — Quelle menace fais-tu ?

AVARE. — Ils m'appellent ignorant. Et en effet
Je ne puis pas lire un livre.
Mais je flaire, je flaire l'avenir !

BESME. — Ne te dirai-je pas : prends un esprit plus doux ? Vois : cette paix.
Respire. Une parfaite tranquillité est commune au grand Ciel et à la Terre.

AVARE. — Et entends
Ce mugissement que tes murs n'empêchent pas d'entrer. Vois cette rambleur inique !
Je ne suis pas seul. Je me délivrerai de la tyrannie de mes semblables.
Vous,
Permettez-moi que je reste.

BESME. — Restez.

AVARE. — J'aime ce lieu. Pourquoi ne me cou-

cherais-je pas sur le dos dans un endroit où il n'y a personne ?

Il sort.

BESME. — Ceci n'est pas mauvais.

— Que disent les gens assis ? Ly, Aude, bonsoir au-dessous du tilleul.

MADAME LY. — Une humeur sombre le tourmente.

BESME. — Aude,
Il est agréable de se faire plaindre par vous.

MADAME LY. — Non. Mais profitant
Vilainement de ce qu'il me tient, il jure
Que je ne lui suis de rien.

BESME. — Ne le crois pas en tout. L'homme est fait d'attrapes et de détours.
Je me rappelle qu'un soir, près d'un pont,
Après que nous avions achevé de causer, comme s'il s'était moqué de moi,
Il sourit, tel que le vieux petit enfant
Cligne de l'œil à ceux qui rient de ses tours.
Puis-je rester avec vous?

LY. — Reste, Besme. Et toi, Aude,
Ne t'inquiète pas de moi, va ! Tu sais que Laure t'attend.
Va ! Je te parlerai plus longuement cette nuit.

MADAME LY. — Il faut prendre garde. Il est fou comme un jet d'eau, il est nerveux comme la plante des pieds. Adieu.

Adieu ! Souviens-toi de ce qui a
Battu au-dessus de nous comme on dit, les ailes éthérées de l'Astucieux !

Elle sort. Silence.

BESME. — Comment le jour s'est-il passé ?
Tu me portes par ta présence à un sourire amer.
Allons, parle ! Adresse-toi à ma poitrine,
Et le riche, le sage et vieux Besme, maître de la ville, te répondra par un discours sentencieux.

LY. — Quand je recompterais tous mes pas,
Quand je remettrais toutes mes paroles dans mes mains, je n'y trouverais pas de plaisir.
On s'habille ; on mange deux fois par jour ; je sors, et voilà que je suis revenu pour dormir.
— C'est ici le repos où ceux qui de ce qui de cette vie est fait
Sont las ne parlent pas.
J'ai parjuré ; j'ai fait une trahison contre ma langue.

BESME. — Ly.

Pause.

Ly !
Tous les hommes posent un désir devant eux,
A savoir, que sais-je ?
Mais toi, qu'espères-tu ? Et à personne,
Tu ne te vanteras de lui plaire ; car ils te regardent avec gêne ; qui voudra
Te recevoir à moins que tu ne déguises ? qui te donnera à manger ?

Car le fou et l'homme sage t'ont également en horreur.

— Pour moi, je sais qui tu es, comme un enfant
Merveilleux, caresse, récompense des parents;
Car si tu poses tes mains sur le cœur,
Elles l'empêchent de battre, causant un saisissement comme celui de l'eau froide.

LY. — Ne veuille pas m'affliger !

BESME. — Hé? réserves-tu quelque espoir
Que le moment vienne que tu puisses dire : « Je suis satisfait. C'est bien » ?

LY. — Non. Je ne sais pas.

BESME. — O toi qui comme la langue résides dans un lieu obcur !
Tu sais peu de choses et je ne t'appellerai point sage ; et cependant quand tu parles j'écoute.
Quand tu parles ainsi qu'un homme qui se souvient.
J'écoute ; et c'est comme une branche quand un oiseau pose dessus.
O toi qui seul d'entre tous les hommes fais entendre un langage paisible !

LY. — Ecoute, ô Besme !
Je ne parle pas selon ce que je veux, d'abord le souffle m'est enlevé !
Et de nouveau, de l'existence de la vie se soulève le désir de respirer !
Et j'absorbe l'air, et le cœur profond, baigné

Il dit, et je restitue une parole ;

Et alors je sais ce que j'ai dit. Et telle est ma joie.

— Pourquoi me questionnes-tu ? Tout-à-l'heure tu m'as percé ! Dis, toi,

Que dis-tu du monde ? sans doute que je ne vois pas bien.

BESME. — Va, transforme ta misère ! le philosophe indou,

Qu'il eût vu un charretier battre son cheval ou le chien obscène

Qui se tordait de joie par terre, conçut cinq nouveaux chœurs de dieux.

Et le Roi son père, en examinant les franges de son manteau,

Imagina Cléopâtre, mère de l'Egypte.

— Apprends en quel temps nous vivons :

Qui n'est plus de détester l'accès de rivages et de futaies !

L'Ouest

Ne reçoit point de culte ; et les enfants

Riraient qu'on parlât du secouement de l'Aegide, par qui prend ombrage la mer.

Il n'est plus de dieux, et le vent leur traverse la bouche.

C'est pour cela (et, parfois y songeant

A une heure d'été, en quelque endroit où se croisent les courants d'hommes, les allées de tours, j'ai eu horreur)... Et moi sais-tu qui je suis ?

LY. — La contenance, la barbe, le feu de l'œil décèlent

Saturne, patron des ingénieurs et des lieux plantés d'arbres.

BESME. — Ici pas un ongle

Qui ne remue pour moi. Et moi,

Maître de grands trésors, je me tiens au milieu des hommes,

A la manière du puceron sucré ou comme la reine oisive des abeilles, pondeuse d'œufs.

C'est ainsi que je me suis retiré dans ce château, tel que, dans une cité

Qu'il nomme, le plus vieux colon, ou que le Tibre sous sa cave rumine les destinées Romaines.

C'est pour cela qu'ils ont bâti

Cette ville, séjour immémorial, au soir remparts que la trompette parcourt.

Et ils se sont réunis pour être ensemble ; et si nous montions en quelque point élevé,

Cheminée ou parapet, tu verrais ce lieu

Rendre une lumière comme la mer femelle.

Afin que je connaisse la joie et qu'ils reçoivent de moi l'assistance.

LY. — Oui, Besme.

BESME. — C'est ainsi que j'ai été fait un dieu !

Regarde-moi ; touche-moi de la main.

LY. — Eh bien ?

BESME. — Plût au ciel que je ne fusse pas né !

Plût au ciel que ce moment ne fût pas venu, lorsqu'enfoncé dans le ventre jusqu'au menton je pendais dans le monde par les pieds !

Oh ! oh ! d'abord qu'est-ce que la durée de la vie ?

Un peu de... non ! Comme l'azur d'une prune, comme une haleine sur de l'or !

Et cependant quand je passe, la mère suffoquée arrête ses filles disant : « C'est lui !

Henriette, regarde ! C'est Besme le Grand. »

Et j'entends

Les gens parler ainsi, durant que je passe le long d'eux : « O

« Que si cela ne coûtait pas si cher ! — Cent mille francs !

« Sss ! — Voilà, monsieur, ce qu'on pourrait faire

« Avec de l'intelligence, si

« Seulement... » Je passe, et mon cœur me porte à cracher sur ces coquins.

Mais je sais ce que je vais faire : comme un bas de mercier, je mettrai une enseigne à ma maison.

Et fondant ma fortune je dédierai

« A l'accomplissement » l'emblème, un poisson ailé. « Je le tiens ! »

LY. — O la cité que les nuages dominent ! un spectacle seul l'occupe : le temps.

Et ils ne bougent pas d'eux-mêmes ; mais ils ne rendent qu'un mouvement et un bruit,

Que la nécessité les chasse, ou l'habitude, ou le cauchemar de l'ambition, ou le rut austère.

Et le vent et le soleil

Y forment des dessins comme sur les parterres ou l'eau.

— Mais toi, homme malheureux !

BESME. — Malheureux ? En effet, j'ai perdu le sens de ce mot.

Mais je songe sur l'homme, et me dressant comme un mont,

La mythologie ne m'appellerait pas comme l'Olympe une source de fleuves !

D'abord l'enfance robuste, que la volupté lui prend la tête sous son aisselle suante,

Saison de grand rire, et de saut brutal, des tourments vains, des rêves obscènes.

A l'équinoxe de son âge, il n'est pas sans plusieurs enfants ; et, les yeux lents, il voit l'Espérance jaunir.

L'avarice est dans sa main droite et la fourberie est dans la gauche ; et cela aussi est une cause de peine. Et ses soucis sont tels que quand on rêve.

Et à la fin nous voyons voyager parmi nous le Vieillard.

C'est ainsi que l'année flamboyante entraîne nos infirmes enjambées !

Je ne parle pas de chairs vaguant dans la caverne de l'esprit !

Ce lieu même, l'heure même !

Je vois

L'immonde Pauvre aux cheveux verts ; et le gras jeune riche,

Et le bourgeois dont, comme l'escargot, les excréments ne sont pas montrés.

C'est le carnaval qu'ils mènent ; ou quel chœur exercent-ils ?

O pierres !

Sache que je ne bois pas de vin, mais c'est la coupe de la mort !

Les mâchoires écartées comme avec un éclat de bois, lorsque j'erre en ricanant tâtant les murs avec les mains !

LY. — Tu parles du mal caché ! A quoi bon vivre ? Beaucoup qui rient

Nourrissent ce tremblement. Je distingue l'odeur des lys !

BESME. — Puisque je me suis avancé jusqu'ici, entends le reste.

Et apprends de moi un mystère.

Cela a commencé

Lorsque regardant mon compagnon

Je le vis me répondre avec des yeux pleins de l'eau du bâillement.

Et comme je regoûtais une pêche,

Ce fut comme si je mordais dans une pomme de terre.

Et la goulée de Bourgogne me parut comme du séné ; et les cheveux de la femme

Comme les poils d'un âne.

Mais voici ce qui m'étonne : quand je rencontre une bande de jeunes gens et de jeunes femmes à la tête chargée de fleurs ils s'élancent avec des rires pareils à des rugissements !

Et suis un homme et une femme, s'ils arrivent à un endroit où ils ne se pensent pas vus,

Comme s'ils y trouvaient plaisir, ils se rapprochent jusqu'à se toucher des lèvres.

LY. — Ignores-tu cette chaleur ?

BESME. — L'ortie m'est connue. Jadis,

J'ai donné à défaire mes chaussures, livrant mes doigts à des haleines mercenaires.

Mais maintenant je baise une bouche plus profonde.

Silence.

LY. — Ha. Besme ! comment vas-tu ?

BESME. — Mal. Je suis frappé d'une sorte de fin.

LY. — Comment ?

BESME. — Un grand vautour

Battant des ailes m'envoie l'odeur insupportable de l'inanité.

La fatigue

Que le jour qui vient ne ramène aucun...

Il se tait — Pause.

LY. — Eh ?

BESME. — Eh ? —... changement

Aussi. — Ne parles-tu pas ?

LY. — Laisse-moi, en ce moment !

Autre chose, ou est-ce tes paroles?

Mais voilà que je suis comme une femme qui dit à demi-pleurante : Serre-moi les doigts encore

Un peu, afin que je sache si c'est plaisir ou non !

Vraiment !

Est-ce que nous ne sommes pas comme des pianos aux cordes cachées, tout à fait ?

Et les circonstances nous tourmentent avec des gauches mains raides d'écoliers.

Laisse-moi, laisse-moi gémir sous une heure savante !

La lune se lève dans le ciel.

BESME. — Porte-lumière!

LY, *d'abord lentement, puis s'animant peu à peu.* — Salut aux grands selon leur place et hommage soit fait à la reine!

Ovation à la resplendissante lune, œil du triomphe !

Car comme le maître nouveau d'un palais qui le visite avec un flambeau,

Elle marche en l'éclairant à travers la salle de la nuit vide !

Et bien que tu chérisses d'autres séjours, toute eau

Il se lève.

Qui tombe, sauvage,

Ou domestique sous les feuilles, moulin, scierie, qui se tient debout sur la roue mouvante ;

Et tu favorises de nouveaux époux qui, face contre face,

Ont perdu toute puissance de se séparer ;

Et le fleuve herbeux, cycnéen ;

— Aime ce jardin, en un lieu qui ne montre rien que d'aride, Diane !

Je te salue avec, ne t'offrant rien d'autre,

Cette libation de terre. (*Il prend de la terre et la répand.*)

Les fleurs nouvelles te rendent, Lampe du Sommeil, l'encens.

Cris. Un chant faible accompagné de battements de mains se rapproche.

BESME. — Qu'est-ce là ?

Les personnages du commencement, marchant lentement et par rangs, passent derrière les taillis dans le fond illuminé de la scène.

LY. — Hé ? restes-tu ici ?

BESME. — Restons. — Sans doute que ces gens ont bu

L'ivresse de la blancheur nocturne.

La troupe entre et vient se placer en face des deux hommes.

Pause.

BESME. — Pourquoi nous regardez-vous

Rangés en silence dans l'éclat de la Lune fleurie?

Quelle pompe est celle-ci ? Jeunes gens ! Quelle fierté

Se montre ici par des chants et des battements de mains ? Bien que l'hippopotame bleu ne lève pas la tête pour vous voir au-dessus des eaux.

Et vous, femmes, quels cris poussiez-vous ? de sorte que mes paons blancs de toutes parts

Effarés sautent des branches en tumulte.

NICAISE. — La lune danse comme un paon dans la sérénité de l'air magique.

PALESNE et RUSTIQUE. — Audivine !

BESME. — Qui est Audivine !

(*La montrant*). Celle-ci ?

RHÉA et LÉON. — Qu'Audivine parle !

BESME. — Oui, puisqu'elle s'est parée, montrant une part de son corps nue aux rayons qui ne servent pas aux fruits.

PALESNE, à AUDIVINE. — Gardes-tu le silence ?

AUDIVINE. — Mais, Besme,

De quel côté me tournerai-je, vers vous,

Ou vers ces acres qu'illumine celle qui enfle la mer ?

Si je parle, je parlerai comme une femme.

Donne, Bayette !

Elle prend les fleurs que tient BAYETTE et les effeuille en silence.

PALESNE. — Bénédiction ! louange !

AUDIVINE, *faisant le geste d'écouter*. — Bénédiction.

Depuis cette marge de sable à ce qui s'étend par au-delà ! bénédiction à ces ténèbres ! louange !

PALESNE. — A cette nuit entre les nuits.

AUDIVINE. — Salut
A cette nuit entre les nuits !

PALESNE. — Je laverai mes mains dans la solitude de la lumière.

AUDIVINE. — Je lèverai les mains dans la solitude de la lumière ! louange !

PALESNE. — Phœbé, plus blanche que le narcisse...

AUDIVINE. — Phœbe, plus blanche que le narcisse.
Louange !
Parce que tu es très pure.

PALESNE. — Parce que, recevant la lumière, ô Face de la nuit...

Pause.

AUDIVINE. — Tu la rejettes tout entière au dehors !

PALESNE. — Parce que, ô Pas parmi les choses éternelles !
Choisissant de visiter la terre à l'heure où dorment les hommes...

AUDIVINE. — ... Inquiets. Je chanterai, béni-

gne ! parce que, à l'heure où tous dorment, les yeux fermés,

Ici maintenant...

PALESNE. — Les plantes, les hommes tels qu'ils sont nés de la semence...

AUDIVINE. — Tu ne vois rien que tu n'avoues, rayonnante !

Il n'y a plus entre nous de mensonges ! tantôt
Nous étant pris les mains, ensemble nous y avons renoncé.

Prends, ô belle nuit ! ces
Roses, ces transparentes pivoines!

Elle jette des fleurs vers l'air.

BESME. — Baisse la nuque,
Que, se mirant sur ta tête soyeuse, elle dise : J'agrée le présent.

AUDIVINE, *riant avec embarras.* — Ah ! ah ! (*Elle ramène ses mains sur sa poitrine.*)
Pourquoi me regardes-tu ?

BESME. — Mais tes bras mêmes sont nus ! N'aie point honte, vierge !
Tu pares cette ambassade d'une conductrice d'argent,
Maintenant que lorsqu'une part de toi-même est montrée, elle luit.

AUDIVINE, *elle se taît un moment, puis, avec un soupir, elle se tourne de l'autre côté.* — Je me

tremperai dans Minuit sacré ! Je vénérerai la Nuit ! Que mes épaules

Ne reçoivent point de blâme, ni ces bras ornés de bleuets ! J'aime, je vois, je ne craindrai point

D'adorer, même seule. Je ne

Manquerai point de crier : Qui

Reconnaîtra d'un juste retour la munificence de la Paix !

Même ceux qui, tués de fatigue ou d'un autre mal,

Ne veulent que dormir, elle leur ôte le sens, remuant au-dessus d'eux de vastes feuillages.

ANGÈLE. — Et Palesne, de même,

Quoiqu'on ne t'ait pas laissé Laure ni Rhéa, reste parmi nous. Et cette

Noire tête frisée de Bayette ne quittera pas cet enfant d'une mère célèbre, Rustique, comme lorsqu'ils

Buvaient de la même nourrice, petit couple nu, doré comme le colza.

BAYETTE. — Hou !

RUSTIQUE. — Bayette nommée ainsi à cause d'une mèche blonde parmi tes boucles brunes ! Vive

Cette place de roses ! à cause

De ce soir-ci, vive désormais cette teinte qui est placée entre le rouge et le violet !

NICAISE, *à Angèle.* — Jeune fille aux cheveux partagés !

Pourquoi tiens-tu cette main contre tes lèvres ?

ANGÈLE. — Celle-là même que je te donnerai. Mais ap-
-pelle L-
-éon. Pourquoi ne parlent-ils pas ?

RHÉA. — Qu'il parle, lui, s'il veut !

LÉON. — O Indes
Au-dessus des toits, et vous tous !
Par le second regard
Que j'ai jeté sur elle, je jurerai,
Après que, les yeux à terre, je formais ce propos : pour elle, je ne la regarderai plus.

LAURENT. — Laure !
Outre ce jardin, et le ciel, et ceux-ci, et la vie..

LAURE. — N'approche pas
De moi ! Rhéa !
Qu'est ceci ? Partons.

LÉON, *à Laure*. — C'est toi, jeune femme, que j'aurais voulu aimer.
O Laure ! et voilà que celle-ci que je ne connaissais pas...

LAURENT. — O Laure ! Que ferons-nous l'un de l'autre, personne nouvellement connue ?

AUDIVINE. — Salut, ô Sein de la Nuit !
Etant entrés ici, nous n'en serons pas sortis les mêmes !

Pour moi,quelqu'un ne me fera pas ce reproche, disant : Pourquoi te soumets-tu ainsi à

Celui-là, et moi, ne m'écoutes-tu point?

En ce jour nous avons connu ce qui est vrai.

Parole comme d'une branche

Le relèvement quand la cueilleuse la laisse : Ecoute !

Ecoute-moi, et tu n'auras plus besoin de manger et de boire.

BESME. — Ça,

Que s'est-il passé? N'est-ce point Laure, n'est-ce pas là

Rhéa? et la petite, n'est-ce pas,

Comment ? Bayette?

CÉRÉAL. — Ce n'était déjà plus cette heure

Qui se tient dans la journée comme Août entre les mois,

Quand cette vierge luisante, de parmi les pans de petites roses et de clochettes, enseignes rustiques du jardin,

Telle qu'une fille qui vient de cesser de rire, Angèle fauve nous justifia le soleil.

Et de l'autre côté, la première, se tenait Rhéa la noire.

Au fond, près de moi, et de Nicaise qui achevait de parler avec

Rustique par-dessus les roses écarlates, le menton sur le poing, Laurent

Regardait devant lui

Et Laure, Rhéa et le vaste Paris.
Or
Nous entourions d'un demi-cercle le Lit,
Le trou antique par où s'en va le soleil,
Quand toute bestiole
Des eaux et des jardins l'espionne sur le plus haut pistil.
Contemplèrent-ils le principe des choses? ramentevant
L'histoire des promesses faites à l'homme depuis le commencement; la Terre, la Mer :
La Mer à qui songe une inexprimable Divinité posée comme un pétrel entre la,
Comme un très splendide volatile entre la grève et l'écume.
Mais une peine pénible
Etait sur nous, et nous penchions la face en bas.
Jusqu'à ce que, relevant les yeux,
Chacun de nous vit auprès de lui dix visages.
Quel pesant insigne fut lancé ? quelle foudre
Tomba au milieu de nous non vue non entendue par l'air très sombre ?
Mais si cet espace qui restait clair, non pas plus large qu'un dos de lion, l'avait permis, quelqu'un
Eût vu Audivine avec ses vêtements blancs
Parmi les femmes comme un lys entre les oseilles sauvages.
Comme deux passants qui se heurtent, nous nous regardions l'un autre. « Ha ! » dit Léon; « pourquoi

« Resterions-nous », dit
Laurent, « séparés ? »
Jusqu'à ce que
Vaincu par un désir plus fort que le sommeil, c'est le besoin de ne pas être qui on est, chacun de nous
Cherchât, trouvât
A qui se livrer, en son nom et de tous ceux
Qui étaient là, formant ensemble
Le nœud indémêlé de la Reconnaissance.
— « O homme ! » — « O femme ! » — dirent-ils.

RUSTIQUE. — Désormais pourquoi ne mûririons-nous pas ensemble comme une grappe ?

PALESNE. — Qui d'entre nous
Etait, il y a sept fois cinq ans ? Cependant nous avons vu
L'antique visage humain.

Entre MADAME LY.

MADAME LY. — Cœuvre...

LY. — Hé ?

MADAME LY. — Cœuvre vient.

LY. — Cœuvre vient ?

BESME. — Cœuvre vient ?

LY. — Le connaissez-vous ?

BESME. — Je l'ai rencontré,

MADAME LY. — Il vient.

LY, *se levant vivement.* — Partons !

AUDE. — Comment ? pourquoi ?

LY. — Avant qu'il ne vienne ! partons, car je ne l'aime pas !

BESME. — Est-il à ce point odieux ?

— C'est comme une jument blanche dans le soleil, c'est comme un cheval dans le blé !

LY. — Heureux

Celui à qui la Muse a lissé les cheveux avec la paume de ses mains,

Celui à qui elle a mis un peu de miel au-dessous de la langue ! il ne se souciera plus des maux !

Et moi, si je l'entends,

Je ne me soucie plus de moi, mais je joins les mains,

Et je place en lui ma surprise, et, le regardant, je pleure de joie et de jalousie.

Que le chef de guerre secoue sa cosse quand, non né, il entend le long cri de la trompette !

Mes larmes coulent quand j'entends le son heureux de la lyre.

Et c'est pourquoi, partons !

Des pas au dehors se rapprochent.

RUSTIQUE. — Quelqu'un vient.

BESME. — Holà ! qui est-ce ?

CŒUVRE, *au dehors.*— C'est moi.

BESME. — Qui cela ?

Entre CŒUVRE.

CŒUVRE. — Moi,

Cœuvre. Vous tous, salut !

Où est le maître de ce jardin ?

BESME. — C'est moi.

CŒUVRE. — Dès là que j'étais dehors je respirais l'odeur de vos sureaux.

J'arrive mené par un bruit de voix sous l'ombre.

Roi de ce pays plein de tranquillité, salut !

BESME. — Sois le bienvenu dans le jardin de l'homme triste ! mon bois sacré.

CŒUVRE. — Quel est ce lieu ?

BESME. — Un lieu qui à midi est désert. Et avec le jardinier, rien que des abeilles et le chant de la tourterelle. Et Priape

Défend contre l'oiseau gourmand l'arbre chargé de cerises.

Mais c'est le soir qu'on vient.

Point d'art, point de chemin ; mais, tu l'as vu, celui qui, chassant du genou les herbes et les boutons d'or, s'approche de la balustrade,

Parmi les troncs tordus, au fond d'un cirque rustique voit de grands jets d'eau partir.

Entre qui le demande ; mais qu'ils ne troublent point

Ma demeure par des cris.

Qu'ils s'agitent dehors, ici

Qu'ils soient tranquilles comme des paons !

Salut, Cœuvre ! demeure ici.

CŒUVRE. — Une agréable retraite.

BESME. — Agréable. C'est là que je me suis caché comme le ver luisant.

CŒUVRE. — Bonne nuit, Rhéa, Léon, Nicaise.
Qui est là ? — Non, je ne vous connais pas Bonne nuit,
Voici beaucoup de jeunes gens ensemble. Où sont vos mères, jeunes filles ?

RHÉA. — Qu'avons-nous à faire d'elles?

CŒUVRE. — Oh ! oh ! Rhéa,
Et je vois près de vous Léon, et Laure avec Laurent. Ah ! ah !
Il s'agit ici de petits yeux et de sourires.

BESME. — Entre qui le demande sous les arbres solennels.

LÉON. — Il y a entre nous alliance !
Maintenant rien de ce qui est ancien ne nous plaît.

CŒUVRE. — Eh bien ! si nul ne vous l'a dit, je vous donnerai ce précepte, sauvages !
Si, à l'âge qui est entre la femme et l'enfant, tu apprends le sens de ce mot connu : l'amour, — fais attention.
Mais apprends du moins quelle en est l'exigence : tout, toujours !

LAURE. — Pourquoi nous faites-vous honte ?
Hélas ! que nous a-t-on jamais appris ? Mais

« Tiens-toi bien » était notre sage admonition.

Et ceci était la parole entre le père et la mère : « On a beau dire ! l'argent... On dit que madame X... — Combien cette femme est laide ! »

C'est ainsi que, mauvaise petite fille, je me comptais moi-même pour le tout. Et voici que, ce soir,

Certes à nous, cœurs durs, une parole plus douce

Nous a été apprise avec solennité. — Ecoute,

Pour toi; en tout

Je te serai soumise. Et avant que nous ne soyons mariés,

Ne veuille pas me toucher; et voici que je te serai pour toujours fidèle.

NICAISE. — Gloire, gloire au temps qui est présentement !

Qui parle de vétusté prescrite

Par ce trône des heures, ce signal mûr des mois ?

Assez de vieilleries nous ont été récitées sur la marche des contes ! majesté de ce monde, salut ! O vous qui êtes avec moi, le temps nouveau, l'âge nouveau !

Disons, de celui-ci absurde

Issus : Salut au siècle nouveau !

CŒUVRE. — Bonne nuit, Aude. Est-ce que Ly est ici ?

AUDE. — Ly !

CŒUVRE. — Ly ! Eh bien, il ne répond pas.

AUDE. — Il aime à ne point parler.

LY. — Bonne nuit !

CŒUVRE. — Pourquoi te tiens-tu à l'écart ? N'admireras-tu pas à la manière de ceux-ci la nuit ?

LY. — Pourquoi ?

CŒUVRE. — Vois ! la sérénité de cette heure.

LY. — L'heure suit l'heure. Combien de temps en repasserai-je le compte ?

CŒUVRE. — Tout dort et nous veillons.

LY. — Je remplace le sommeil par ces mots : le présent est lourd à porter, l'avenir m'est une terreur !

Cœuvre ! qu'espérerai-je ? qu'espérerai-je ? J'ai peur ! je voudrais que l'avenir me fût montré.

CŒUVRE. — Espère comme les autres hommes !
Ce moment où, par toi-même, tu as continué
De respirer est bon. Ne fais point le mal, homme qui vis ! et la paix arrivera au soir.

LY. — Eh ! qu'est-ce que le mal ou le bien ? Par exemple, j'aime l'odeur amère des pétunias.
Que je sois heureux ! Mais autrement,
Mal ; bien ou mal : je ne sais ce que c'est qu'on dit.

CŒUVRE. — L'amusement suffit à l'enfant ; mais l'âge viril ose concevoir le

Désir qui est capable d'être satisfait.

LY. — Cœuvre ! j'avais mis des espérances en toi. Pour moi, je fais un bruit, mais lui, pensais-je, on l'entendra,

Parce que comme un grand arbre il rendra un ample discours.

La corneille, l'antique kraha,

Dit au chêne : chêne ! je t'ai vu pousser sous l'herbe comme une fraise.

Mais toi, tout à coup, nous t'avons vu obscurcir le soleil,

Halte pour les oiseaux et séjour toujours tumultueux !

Fais entendre la paix et les hommes seront assis dans ton murmure !

Ne médite pas de te taire et de retirer tes mains du milieu de nous, ô toi qui te tiens ici avec un pouvoir de changement !

Ainsi celui qui fit un homme le premier

Se mit à rire, content de ce qu'il avait pris de la terre dans ses mains,

Jusqu'à ce que l'informe enfant lui répondît par des gencives, battant de ses paupières sanglantes.

CŒUVRE. — Non, qui suis-je ? quel homme mettant sa main à ma bouche aura de moi une parole qui serve ?

Mais jadis, faisant sortir une vision de mon cœur ou marchant, ou m'étant assis, je me la racontais à moi-même,

Jusqu'à ce que la partie blanche du ciel fût devenue large comme une peau de bœuf,

Telle qu'un ventre d'hirondelle, telle qu'un duvet flotte dans l'air après que les cygnes ont fui vers le Nord.

Et aucun maître ne m'a enseigné et je lui ai fermé le livre entre les mains.

Et la force du chant ne me quittait pas, quand je m'en revenais vers la maison dans la nuit ; et je ne me souciais pas des femmes.

Mais à présent, je...

LY. — Eh bien ?

CŒUVRE. — Je suis troublé !

LY. — De quoi ?

CŒUVRE. — Un moment est venu pour moi !

LY. — Tu dis ?

CŒUVRE. — L'ivresse ne me plaît pas, et la gravité conjugale me presse

Que j'en conjoigne le principe. Que je possède la joie et qu'elle soit placée devant ma face !

Car ma crainte est de mentir. Oui ! que je sois de niveau avec le front de la vérité ! C'est alors que je pourrai dire : O hommes !

LY. — Quand ?

CŒUVRE. — Qui le sait? Car la dot de l'homme est rompue en deux comme un pain.

Il naît; et la seconde part attend l'homme né une fois.

LY. — Et moi, dis-moi un mot, que faire ?

CŒUVRE. — Attendre, supporter.

LY. — Adieu ! — Aude !

Ils sortent tous deux.

PALESNE. — O nuit pleine de la vérité ! Maintenant il faut faire attention.

Asseyons-nous ici au milieu de l'immensité de l'univers. Et si un

Voit quelque chose de nouveau, qu'il le montre du doigt.

BESME. — O fous !

O petits enfants ! Rien...

LAURE. — Que dit-il ?

RHÉA. — Besme, que dites-vous ? (*Aux autres.*) Je ne sais.

BESME. — Rien n'est.

CŒUVRE. — Eh ?

BESME. — Rien n'est.

CŒUVRE. — Que dis-tu ?

BESME. — Cela même : Rien n'est.

RUSTIQUE. — Et si... (*Besme tombe sur le côté.*) Qu'y a-t-il ? Besme ! Besme ! Le voilà qui est mort ! au secours !

BAYETTE, *le soutenant.* — Besme, qu'avez-vous ?

BESME, *revenant à lui.* — Je

Ne meurs pas.

CŒUVRE. — Non, tu ne meurs pas.

BAYETTE. — Qu'avez-vous ?

Pause.

BESME. — Je ne puis parler
Encore,
De peur que je ne meure. C'est la seconde fois.
Ce n'est pas de la faiblesse, car je suis un homme robuste.
Mais c'est comme si, pendant un temps, j'étais mort.
Essuyez-moi le cou, car je ne puis pas
Remuer la main. C'est cela, poupée.
— Je crains de mourir.

CŒUVRE. — N'aie pas peur. Paix !

Pause.

BESME. — Eh bien ! Je répéterai ce mot même :
Rien n'est.
Oui ! Rien n'est.
Vous êtes tous là et vous êtes fort contents.
Mais écoutez :
J'ai vu et touché
L'horreur de l'inutilité, à ce qui n'est pas ajoutant la preuve de mes mains,
Il ne manque pas au Néant de se proclamer par une bouche qui puisse dire : Je suis.
J'ai employé ces deux questions : qu'est-ce ? pourquoi ?

PALESNE. — Quoi !

Que je ne sois pas moi ?

AUDIVINE. — Quoi !
Que je ne sois pas, moi ?
Et ces feuillages, et le port de la nuit.

BESME. — Rien n'est.

AUDIVINE, *se mettant à genoux près de lui.* — Je te prie que tu ne le croies point.

BESME — Rien n'est meilleur que le Néant.

AUDIVINE, *le saisissant dans ses bras.* — Je te prie de ne le point croire.

BESME. — Pourquoi jettes-tu les bras autour de la tour de mon cœur ? Tu serres, tu serres un mort.

Non, jeune fille ! quand tu ajouterais à cette virginale prison l'humide baiser de la femme !

Arrière !

AUDIVINE se relève.

CŒUVRE. — Moi aussi, je te dis comme Audivine. Je te prie que tu ne le croies point.

BESME. — Penses-tu me forcer ?

CŒUVRE. — Oui, que ne le puis-je faire !

Et plût au ciel que je fusse son tourbillon même ou la Terre

Pour t'initier à mon Orgie !

Attends demain, et tu verras si c'est le Printemps,

Quand ce fils rugissant de la neige emplit de lumière la belle France,

Faisant ruisseler les eaux brillantes sous ses pieds, par qui

La vigne s'échauffe, l'herbe abonde et les fleurs, et les nourrissantes citrouilles.

C'est la joie qui remplit le petit cœur de la sauvage hirondelle

Qui babille sur le bord de la gouttière, durant que le mâle maçonne la maison sans cheminée.

Et la rose pleine d'eau se,

Odorante,

Tourne vers l'astre chaud. Et toi, tourne ta face vers la Joie !

Tourne, Besme, tourne ta face vers la Joie !

BESME. — Allons ! mets une balance entre nous ! Accroche les chaînes,

Et tu mettras l'univers dans un plateau, et je mettrai mon doute dans l'autre, et celui-ci descendra !

Ce qui subsiste n'est pas.

Non, Cœuvre ! quand la persuasion se tiendrait devant moi ! quand un effort emplirait sa gorge, plus pur

Que le bouillon de la source

Ou que la voix de l'ornière, quand le crapaud parle sous la gerbe avec un mot de cristal...

Entre LIGIER.

LIGIER. — Besme, mon frère !

Tu recevras une visite dans ce milieu de la nuit.

BESME. — De qui?

LIGIER. — Et est-ce que Bavon mon frère n'est point ici?

BESME. — Thalie...

LIGIER. — Cette femme,
Thalie, viens te voir.

RUSTIQUE. — Qui cela
Est-ce Thalie?

LIGIER. — Eh quoi! ne la connaissez-vous point?

CÉRÉAL. — Je l'ai vue.

RUSTIQUE. — Qui est-ce?

CÉRÉAL. — Milet
A dépêché vers le Roi des rois un tel sourire, une telle façon de se rattacher les cheveux en marchant!

Née, que fait-elle ici?

Pour lever le bouclier comme une protectrice de cité, pour lutter des poings,

Comme une Victoire, contre l'ouragan qui lui retourne les ailes!

Je l'ai vu marcher, la Violente!

L'élan du corps robuste, la grâce de la personne vivante! la face naïve.

Et la douceur de son sexe est répandue sur la femme irréprochable.

Heureux celui qui pourra appuyer le menton sur une telle tête !

LIGIER. — Que ceci ne m'arrive pas, que je sois dominé ainsi ! par quelqu'un

Qui varie comme le mouvement des yeux.

Et je souriais, le reprenant ainsi : « Pourquoi l'aimes-tu ? » C'est ainsi que je me moquais de lui. « Que veux-tu en faire ? »

Et il ne répondait rien et il baissait la tête d'un air sournois ; ou il disait seulement : « Que je ne vive pas sans elle ! »

Et à la fin il a quitté sa femme et son enfant, et il s'est mis à la suivre.

Nous verrons ; cela aura une fin cette nuit même.

PALESNE. — Et vous, que pensez-vous d'elle ?

LIGIER. — Je l'avoue ! j'éprouve de l'admiration.

Une fille de la race primitive, c'est la légitime lignée gardée à travers siècles et voyages.

Et si on lui demande : qui elle est, d'où elle est ? disant : « Par là. »

Vers le jour elle montre le côté de l'origine.

Mais « Quelle est votre famille ? pourquoi êtes-vous venue ici ? » sont des questions auxquelles elle répond mal.

Etrangement je pense qu'elle est venue se chercher son époux.

Une troupe la suit avec le bruit de sa robe.

Et autrement c'est une femme avisée. Mais un esprit de feu et de danse l'emporte !

CÉRÉAL. — Je l'ai vue danser.

LIGIER. — C'est ainsi qu'elle les épouvante, car parfois

Un transport l'agite, plus furieux

Que jadis dans l'antre parmi les moutons sacrifiés n'a trépigné la Prophétesse des Voleurs !

Ou que la Ménade barbouillée de sang de bœuf,

Broyant dans ses mains des grappes, en l'honneur du dieu né de deux mères n'a poussé le cri féminin.

Et frémissante elle rejette ses souliers et elle s'enveloppe d'un vaste haillon,

Je ne sais quoi, ou ciel, ou tégument de la mer ;

C'est quand s'étend le soir que comme hors d'elle-même elle pousse des cris aigus !

Et d'abord elle baisse la tète, et comme s'enlève le vaste vautour, elle saute lourdement,

Puis elle se met à danser, soit qu'appliquant ses pieds sur la terre elle en prenne possession comme d'un baiser,

Soit que, tournant la tête, elle feigne de ne plus pouvoir bouger de place,

Soit que, rejetant sa chevelure devant son visage, elle coure lentement de côté,

Cachée tout entière derrière ce manteau vivant

D'où ne sort qu'un bras mouillé de pierreries.

Musique au loin. Lueurs de flambeaux.

CÉRÉAL. — C'est elle qui vient. Car je vois des flambeaux, j'entends des paroles et des rires.

BESME. — Pour moi, je m'en vais. Adieu ! Heureux qui à la fin de la journée trouve le sommeil sûr ! O si je pouvais dormir !

Il sort.

Entre sans bruit BAYON.

LIGIER, *à voix basse.* — C'est lui.

PALESNE. — Où ?

LIGIER. — Il s'assied là.

La musique se rapproche. Entre THALIE précédée de deux nègres, l'un frappant sur un tambour, l'autre jouant de la flûte. Une négresse porte une torche. Une troupe de gens l'entoure ; un jeune homme lui tient les mains par derrière et cause avec elle à voix basse.

La musique se tait.

THALIE, *criant doucement.* Ollé !

Le jeune homme lui parle à l'oreille.

THALIE, *détournant la tête.* — Oui, je le veux.

LE JEUNE HOMME. — Ne vous jouez point de moi.

THALIE, *tournant la tête vers lui.* — Oui.

Elle le regarde fixement. Le jeune homme s'éloigne.

THALIE. — Ollé !
— Hi ! lève la torche, mama !
Qui voudra de celle dont personne ne veut ? (*Elle s'élance jusqu'à Palesne.*) Toi !

PALESNE, *riant.* — Non, tigresse !

THALIE. — Si ! Si ! — Ou, là, je vais prendre au hasard, les yeux fermés. (*Elle saisit trois personne parmi celles qui la suivent.*)

Trois à la fois ! Ah ! Ah ! Ah !

Elle rit aux éclats

LA NÉGRESSE, *criant.* — Haou — yia ! You, you — iou !

Le nègre frappe doucement sur son tambour. THALIE lui fait signe de se taire et reste comme confuse.

Ils la regardent tous.

THALIE, *avec embarras.* — Pourquoi me regardez-vous, jeunes femmes ?

LAURE. — Qu'êtes-vous venue faire ici ?

THALIE. — Peut-être que vous me blâmez pensant : Cela ne convient pas.

LAURE. — Oui.

Pause.

THALIE. — Là-bas ! c'est là que j'ai été élevée dans une maison près de l'eau !

Et l'homme qui m'avait ramenée

De la mer est mort.

Qui a eu soin de moi ? Sa femme me gardait, s'en souciant peu,

Et je m'en allais toute seule vers la mer et je disais : Je vais mettre mon tablier sur l'eau et je m'en irai d'où je suis venue.

Et dès que j'ai été libre, emportant mes choses

précieuses, je suis venue ici avec ma servante par un long chemin.

LAURE. — Comment ?

THALIE. — J'ai mendié
Ma vie. Et je sais chanter et danser.
Et il y a une danse selon l'heure et le pays.
Celle de la rivière comme si je fuyais
Avec les yeux de l'eau, et je ne change point de place ;
Et celle de Midi. Et il y a une danse pour les rouliers
Devant les vastes forêts, et il faut qu'on approche de mon oreille un rameau de feuillage.

LÉON. — Et pourquoi êtes-vous venue ici ?

THALIE. — Je ne sais.
Et peut-être qu'il ne mentait pas, le petit garçon un soir,
Qui, comme j'attendais ma servante au coin du chemin, se mit à rire et à me railler,
Quand je lui répondis avec confusion : « Quelle méchanceté dis-tu, petit garçon ? Quelle noirceur fais-tu sortir de ta bouche, de ta tête pareille à celle d'un petit chien de trois jours ? »

NICAISE. — Et enfin ?

THALIE. — Me voici !

QUELQU'UN. — Comme elle repousse sa robe du genou, le jeune taureau !

THALIE. — Vois, ô toi, Nuit !

Je ne suis pas un homme ! à cause de ces cheveux et de la forme du bras ;

Ni le sein, ni tout le corps et l'âme ne le laissent croire !

Je trouverai, avant que je revoie le jour rouge, mon frère !

Qui veut

Me prendre afin que j'habite avec lui tous les jours ?

BAVON. — O...

THALIE. — Qui vient de dire O... ? (*Elle met la main au-dessus de ses yeux.*) — *A Bavon :*

Est-ce vous?

BAVON. — Pourquoi, moi?

THALIE. — Ah ! ah ! vous êtes ici, Bavon !

BAVON. — Je ne parle pas. Je ne dis rien.

THALIE. — Bavon !

BAVON. — Que dit-

Elle?

QUELQU'UN. — Elle vous appelle par votre nom.

BAVON. — Va-t'en !

Va-t'en ! Pourquoi es-tu venue ici ? Pourquoi

Te montres-tu ainsi à tous, à tous?

THALIE. — O

Ami !

BAVON. — Va, menteuse !

Pourquoi me forces-tu à parler? Il y a trop de gens ici.

Eh bien !

Et moi aussi je n'aurai pas honte !

Et je gémirai comme dans la compagnie de mes mains, et je m'ouvrirai devant ceux-ci !

THALIE. — Bavon !

BAVON. — N'as-tu pas d'autre mot à dire?

Je ne tournerai pas la tête vers toi, je ne te regarderai pas ! O

Plus soyeuse que la peau de la rose ! O

Chevelure !

THALIE. — Est-ce ainsi que tu ne peux me supporter?

BAVON. — Malheur à moi !

(*A Audivine.*) Comment, ô jeune fille, t'appelles-tu?

AUDIVINE. — Je suis Audivine.

BAVON. — Sois heureuse !

Mais donne-moi, Audivine, cette liberté

Que je prenne tes mains, et toi, saisis les miennes fortement et ne me laisse pas aller.

Il s'assied devant elle. — A THALIE.

Pour toi, sache que je t'aime

THALIE, *gémissant.* — Ha !

RUSTIQUE. — Elle pleure.

BAYETTE. — Qu'y a-t-il ?

RUSTIQUE. — Elle pleure.

BAVON. — Hélas ! hélas ! ô moi !
O
Cette attache du poignet et cette main par laquelle elle s'empare !

THALIE. — Une,
Une peine est sur moi, plus noire que l'aveuglement, plus dure que l'interdiction de pleurer !
Faudra-t-il donc céder et me coucher, comme sur le lit de mort ?
C'est l'œuvre de la création de l'homme maudit, par laquelle, me prenant d'une main à la gorge, il entasse sur moi de l'autre les plis funèbres !
Vraiment, veux-tu ainsi que je te cède ?
Que dis-tu ? Bavon, dis-tu que tu m'aimes ?

BAVON. — O Gardienne, ne me laisse pas !

THALIE. — Hélas ! hélas !

BAVON. — Que je sois privé de toi !
« Oublie tout et viens ! »

THALIE. — Dis-tu...

BAVON. — Tais-toi ! O Audivine qui me donnes les mains, ne la crois pas en ce qu'elle va dire !
— Mais je parle à cette autre Thalie.

Pause.

THALIE. — Que les étoiles se cachent, que toute voix fasse silence ! Que le soleil se couvre d'un sac !

Pour que de l'homme et de la femme prospère l'union honnie !

« Approche ta bouche plus excellente que la jonquille, ton haleine plus douce que la fleur des fèves ! »

— Non seulement celle-là ! Mais tu

Connartras la force de mes liens quand je dirai :

« Il faut que tu prennes mon cœur comme une pomme.

« Tourne ton visage vers moi que je voie mon époux.

« Il est temps, et tu ne me connais pas

« Non plus, encore. »

BAVON, *se levant.* — Que dites-vous ?

AUDE. — Laisse-moi.

Elle s'éloigne.

THALIE. — Pas plus longtemps je ne vous appartiendrai pas.

Ils gardent le silence.

THALIE. — Pas plus longtemps...

Elle fait le mouvement de s'avancer.

BAVON. — Arrêtez.

THALIE. — Comment ?

BAVON. — Jusqu'à ce que ce noir nuage qui l'atteint ait découvert le soleil de la nuit. Et il déjà décline.

Ils demeurent en silence.

THALIE, *s'approchant de Cœuvre.* — Et toi, le souffriras-tu ?

CŒUVRE. — Thalie !

THALIE. — C'est mon nom !

CŒUVRE. — Voyez-vous
Sur cette pelouse comme la part d'ombre diminue ?

THALIE. — Non !
Je ne sais pas, Cœuvre ! je ne puis pas ! Ne le souffre pas, Cœuvre !

CŒUVRE. — Femme, que me voulez-vous ?

THALIE. — Pas
« Vous » !
Qu'est-ce que je sais ? Mais ne me laisse pas aller avec celui-ci, car cela est mauvais. Pour toi, prends-moi si tu le veux. Pourquoi me méprises-tu ?

Elle s'étend par terre.

CŒUVRE. — La voilà donc. Certes je te regarde sans joie, chose étendue par terre !
Ils ont dit que ton embrassement était comme le vin, tel qu'une bêche frappée par le soleil,
O toi qui es comme le poison, comme l'application de la hache !
Cependant il faut que je me charge de ce corps accablant.
Ecoute, être chevelu !

THALIE. — Que me feras-tu ?

CŒUVRE. — Je te donnerai une robe d'épouse, je passerai mon anneau à ton doigt.

Je mettrai mes mains sur ta tête et je partagerai tes cheveux.

Dans le lit de mon amour

Je romprai les genoux de ton orgueil et tu ne te vanteras plus de ta force et de ta beauté.

Je te porterai par le chemin âpre ; ne te débats point, de peur que tu ne me tues.

Tu seras comme mon honneur, et mon âme sera ton partage !

Afin que nous célébrions

Une union d'or, un mariage d'huile !

THALIE. — Oui, je le veux.

CŒUVRE. — Relève-toi.

Elle se relève.

CŒUVRE, *la soulevant de terre.* — O corps

Pesant ! Certes il est plus lourd qu'un rouvre !

— Royaume pacifique de l'Univers, je dédie !

Ni le combat de tous les jours,

Ni le faix, ni le piège du hasard n'empêcheront que j'emporte cette dépouille !

Il la lève un moment au-dessus de lui.

Voyez cela,

Cieux ! ô étoiles qui vous êtes allumées dans l'air blanc,

Comme quelqu'un qui couche dans une ferme entend le matin au-dessus de lui que le peuple des colombes s'est réveillé !

Et toi, Face d'or, Torche errante, avant que tu ne replonges

Dans l'eau qui sert au Jugement !

Et toi aussi ne te tiendrai-je pas comme un flambeau ? Et je marche, et c'est par toi que je suis vu. Voici

Il la lève de nouveau au-dessus de lui.

Ma chair !

C'est moi ! Vous cieux, je ne vous ai pas dérobés !

Nymphes perpétuelles, Hélicé, Cynosura,

Je ne me suis pas saisi d'un de ces piliers éclatants qui fixent devant les yeux en vie vos vastes corps !

Je ne montre pas rien d'autre que moi-même !

Voyez-moi en ce lieu bas !

CÉRÉAL. — Que ce lieu soit appelé *Etonnement* parce que nous avons trouvé ;

Médiation parce qu'elle a été établie entre l'homme et l'homme.

NICAISE. — Accorde, Cœuvre, une faveur. Ici, ravis

Par la rencontre de la face humaine, nous avons

A la vie située derrière, juré

La puissance de l'adieu. O très récent hier !

Plus d'un de nous s'écrie encore : O les roses d'harsoir !

Accorde

Que de vous, rois, nous rehaussions

La réunion de la double rangée de nos âmes.

Vous, de ce côté. Et vous, femmes, recevez avec vous

La femme illustre dans la magnificence de nos noces.

LAURE, *à Thalie*. — Viens donc.

Elles la couvrent d'un voile.

LAURENT, *à Laure*. — Laure, qui amènes-tu ?

RHÉA. — Des liens ! La puissance de la jalousie.

Nous t'amenons,

Cœuvre, notre don ! Et le voile qui l'enferme défend

Que tu meurtrisses ton épouse avec un regard curieux.

PALESNE. — Nous t'agréons, présent !

RHÉA. — Voici ! nous la livrons entre vos mains.

Ils se retirent de côté, laissant CŒUVRE et THALIE l'un devant l'autre.

Il s'approche d'elle et, lui mettant les mains sur les épaules, il touche avec la joue sa joue voilée.

CŒUVRE. — Ne tremble point, ma femme.

Elle relève son voile.

O Etoile du soir, est-ce vous ? êtes-vous donc si belle ?

THALIE, *à voix basse*. — O Cœuvre, salut !

CŒUVRE, *la saisissant sous les bras*. — Maintenant je possède une assurance

Il fixe les yeux sur elle.

Qu'Orion ne vante plus l'Œil du chien qui le suit,

Et que l'Inde ne s'enorgueillisse plus de ses fards !

O l'autre, elle respire !

O mérite de l'étreinte, t'ai-je acquis ?

THALIE, *secouant la tête.* — Qu'un lierre libéral environne mes tempes,

Mêlant la fleur de l'oranger à ses grappes sauvages !

Parce que tu m'as choisie entre toutes les femmes !

Parce que, vagabonde, sans nom, tu m'as rendu mon droit.

Mais Cœuvre est un couple, l'un mon époux, l'autre une femme.

CŒUVRE. — Qui raconte que l'homme meurt ? Ce n'est pas vrai !

Je te tiendrai dans mes bras comme un cheval, comme la véhémence du feu, comme la force du fer !

Qui raconte que l'homme meurt ? mais il — Thalie !

Etre, danseuse ! — persévère

Dans la vive jeunesse, nouveau

Par le cri, nouveau par l'œuvre !

— Etouffe le flambeau, et toi ! Où prospère la nuit, le temps est devenu de se taire.

BAVON, *s'avançant.* — Laisse la torche levée !

— Toi, souffre-le — Adieu !

Il la baise sur l'épaule, puis se tourne vers les assistants.

Ici un coin de front, là une barbe.

La torche éclaire un vêtement, ou des cheveux, ou des yeux qui sont attentifs !

O vous !

Et moi me voici comme un naufragé

Harassé, qui se tient en ruisselant sur la grève sous la pluie de nuit.

Je survis.

O contenance de l'homme ! Ainsi quel serment, en murmurant les dieux,

Fondateurs de cette ville, un pêcheur, un laboureur,

Jurèrent-ils en se regardant, quand ils ont croisé les mains sur la pierre-mère ?

Mais écoutez-moi, ô gens !

A cause de cela, je te renie, ô joie ! je me sépare de vous, heureux !

Que toute joie soit quatre fois maudite et tout homme qui crie sur elle : Je triomphe ! qu'il soit haï !

Mais, ô faim !

O fétidité, tu seras mon très-cher amour !

Acceptez-moi, ô vous qui êtes assis dans la plus basse demeure !

O désolation, je te baiserai au milieu de ton visage terreux !

Il sort.

PALESNE. — Il est temps de partir, de remarcher vers le lieu de l'épreuve.

La masse de la nuit s'éclaire. Sans doute qu'un autre jour revient.

Jusqu'à ce que le soleil couleur de foie

Aille sous la terre à l'heure qui est aimée du cheval aux trente-quatre côtes.

LAURENT. — Porteuse de torche, mène-nous. O Cœuvre, viens-tu ?

CŒUVRE. — Nous partirons seuls. Adieu.

LÉON. — Adieu !

NICAISE. — Adieu !

Ils sortent tous. — Longue pause.

QUELQU'UN, *au loin*. — Par ici, de ce côté.

Pause

CŒUVRE, *à Thalie*. — Toi, viens.

Ils sortent par le côté opposé.

ACTE II

Boulevards du Sud. Un endroit découvert d'où l'on voit les hauteurs de Belleville.

BAVON, en costume d'ouvrier, sort d'une maison en construction. Des maçons arrivent les uns après les autres.

PREMIER MAÇON, *éternuant.* — H-hach !

SECOND MAÇON, *bâillant.* — He-e-e-em !

TROISIÈME MAÇON. — Le contremaître ne vient pas.

QUATRIÈME MAÇON. — Et les autres, ils ne viennent toujours pas. On ne travaillera pas aujourd'hui.

CINQUIÈME MAÇON. — Allons toujours prendre le café.

SECOND MAÇON, *bâillant.* — Houa !

BAVON. — Moi, je vais rester. Où allez-vous ?

TROISIÈME MAÇON. — Par là. Hé, Limousin !

Ils sortent.

BAVON. — Ces gens-là travaillent pour de l'argent. Mais l'argent,

Mes fins camarades, tout seul,

C'est-il pas mieux !

Ha ha !

Il fait quelques pas lentement.

De nouveau, l'Aurore ! —

Il y a dans ce temps-ci quelque chose de laid.

— L'Aurore rouge au-dessus des cheminées !

Or, hors de créer le pain et le manger,

Tout n'est que jalousie contre le mensonge. Je vois ces pierres !

Une cité existe autre que des nuages au-dessus du miroir des eaux plates et le dernier spectacle avant le sommeil.

Quel en est l'architecte? l'Ennui.

C'est ici son vaste sein plein d'hommes.

Il se tourne vers la maison.

Que fait l'homme vieux ? est-ce qu'il ne se lève pas ?

Il est temps de se lever, vieux frère !

Il entre dans la maison ; puis, ressortant, quelques instants après, il reste en silence.

Cela est un signe.

Il ne dormira plus sur les sacs de plâtre. Sur le trottoir, garni d'une latte,

Il ne sera plus un avis aux passants de descendre.

L'homme de misère est mort,

Il reste immobile, les yeux levés vers l'Est, puis, secouant la tête.

Et moi, et quelle est cette torpeur ?

Jour !

D'où vient que je ne m'éloigne qu'avec des souliers de plomb de ce spectacle enflammé ?

Si je meurs je dirai que j'ai vu le resplendissant

Vesper au-dessus des fumées se... Si je meurs, je dirai que j'ai vu le...

Je m'assoirai ici. (*Il s'assied à l'écart et s'assoupit.*)

La scène s'emplit de monde peu à peu. Entre GRAILLARD. Il monte sur le trottoir et regarde de divers côtés comme s'il cherchait quelqu'un.

GRAILLARD, *faisant un signe avec la main.* — Ohé !

Entre CŒURDOURS.

CŒURDOURS, *à Gaillard.* — Bonjour.

GRAILLARD. — Bonjour. — Ohé !

Il agite son chapeau.

CŒURDOURS. — Qui appelles-tu ?

GRAILLARD, *montrant un point de la scène.* — Par là.

CŒURDOURS, *regardant aussi.* — Il va d'un autre côté,

C'est Gérin.

Ivors et Longuoreille doivent venir, et il dit qu'il en amènera d'autres.

GRAILLARD. — Voyons ! qui avons-nous encore ?

CŒURDOURS. — Rufin.

GRAILLARD. — Qui cela?

CŒURDOURS. — Poil-au-nez.

GRAILLARD. — Oua!

CŒURDOURS. — Lehappard.

GRAILLARD. — L'ancien commis?

CŒURDOURS. — Je crois.

GRAILLARD. — Féroce comme un pou rouge, plein de feu comme un grain de poivre!

CŒURDOURS. — Avare sera satisfait. L'as-tu vu?

GRAILLARD. — Il ne tardera pas à venir aussi. En attendant, que se passe-t-il?

CŒURDOURS, *criant.* — Par ici, Rufin! Ohé!

RUFIN, *au loin.* — Ohé!

Il les rejoint.

GRAILLARD. — Quoi de nouveau?

RUFIN. — Le boulanger ne cuit plus;
L'épicier a fermé, le typo a roulé sa blouse.
L'un a laissé sa pelle, l'autre sa hotte.

CŒURDOURS. — Bravo! cela ne va pas mal.

GRAILLARD. — Cela a commencé depuis longtemps.

RUFIN. — Ces derniers mois furent énervants !
Et enfin depuis huit jours
On lâche l'ouvrage à midi ou on ne vient pas.

IVORS. — Bonjour. — J'étais sur les boulevards cette nuit.

CŒURDOURS. — Eh bien?

RUFIN. — J'y étais aussi.

IVORS. — Une épaisse foule
Remuant avec beaucoup de paresse ou pas. Ici, là,
Quelqu'un essayait de chanter qui finissait par des hurlements.
Point de voitures ; toutes les boutiques fermées.

Entre LONGUOREILLE, les mains dans les poches.

LONGUOREILLE. — Bonjour.

IVORS. — Même les gens qui sortaient de leurs galas
Restèrent là comme frappés d'idiotisme.
De sorte que le cavalier laissait sa compagne et que comme l'oubli
Tombait en même temps sur deux vieillards.
Et les femelles coiffées de diamants
Se couchaient dans le ruisseau comme des brebis
Et personne ne songeait à rentrer comme si chacun
Etait absent d'une ville très-éloignée.
A la fin ils éteignirent les lumières publiques, et si quelque fenêtre était éclairée

Avec des cris furieux ils y jetaient des pierres, et toute la multitude

Se coucha où elle était.

Spectacle étrange ! car entre les genoux d'un boucher

Tu voyais une femme comme un paquet de soie.

Un ouvrier adossé contre un mur fumait sa pipe ou un homme à gros ventre

Se levant marchait comme un homme ivre.

Et si, frottant une allumette, tu reconnaissais un chauve le long du trottoir,

Comme s'il se réveillait, clignant des yeux, l ricanait avec un embarras imbécile.

CŒURDOURS. — Mais que font nos chefs ; qu'ordonnent les hommes assis ?

GRAILLARD. — Ils tremblent.

IVORS. — La hiérarchie

Rampe vers le niveau ; l'autorité est saisie de secouement.

Il n'y a plus que des hommes et des hommes, et ils emplissent les rues.

Passe un homme.

GRAILLARD, *l'appelant*.— Hé, là ! pardon.

L'HOMME. — Eh bien ?

GRAILLARD. — Pourquoi tout ce monde ? que veut-on faire ?

L'HOMME. — Ça va finir. Vous allez voir.

GRAILLARD. — Quoi ?

L'HOMME. — Ça va finir.

Il s'en va. — Passe un second, criant :

O-hé, Jules ! o-hé !

GRAILLARD, *s'adressant à lui.*— Qu'y a-t-il de nouveau ? qu'est-ce qui se passe !

L'homme s'en va.

CŒURDOURS. — Venez voir. Allons plus loin.

Ils sortent.

DES GENS *parlent et répondent.* — Hé !

— Ohé !

— Tiens, vous voilà ! Bonjour ! vous êtes venu aussi ?

— J'ai fait comme tout le monde.

— Et vous avez amené votre dame avec vous ?

— Par ici, hé, Louis ! aïe donc !

— Victor, o-hé !

Murmures. — Mouvements divers.
Un homme monte sur un banc.

— Qu'est ce qu'il veut, celui-là ?

L'homme fait signe de la main

— Il va parler. (*Ils s'approchent de lui.*)

L'HOMME, *criant.* — Camarades !

UN HOMME IVRE, *hurlant.* — Miaou !

L'homme parle en gesticulant sans qu'on l'entende Quelqu'un agite un drapeau auprès de lui. Puis il s'en va suivi de deux ou trois personnes.

Des enfants soufflent dans des trompettes. Vacarme.

Un groupe d'ouvriers à l'écart.

LE PREMIER. — Qu'est-ce qu'on fait?

LE SECOND. — Faut attendre. Nous avons délégué Avare.

LE TROISIÈME. — Ah ! ah !

LE SECOND. — Et il y aura aussi Sueur, et Lerouge, et Charlot le mécanicien, et l'autre, comment s'appelle-t-il ? le fou.

LE PREMIER. — Où doivent-ils se rencontrer?

LE SECOND. — Ici ; dans une heure.

LE TROISIÈME, *montrant la foule.* — Ça va bien ! regardez !

Ils sortent. — La scène se vide peu à peu. Rentrent CŒURDOURS et IVORS et les autres par groupes séparés.

IVORS, *se retournant vers les autres groupes.* — Il m'a dit cependant que nous nous retrouverions ici.

NIVERT. — Moi, je ne le connais point.

IVORS. — Vous le verrez ; c'est un homme hardi et clairvoyant.

Attendons-le ; nous ne pouvons rien faire sans lui.

Entre AVARE.

IVORS. — Bonjour, Avare.

AVARE. — Bonjour, Ivors,

Graillard, Rufin, Cœurdours. (*Il leur fait un signe.*) Et tous les autres, bonjour.

Sommes-nous tous là ?

IVORS. — Je crois, oui.

AVARE. — Venez de ce côté. Ivors, que pensez-vous de ceci ?

IVORS. — Mais
Cela ne va pas mal pour nous.

AVARE. — Aujourd'hui !

IVORS. — Eh bien ?

AVARE . — Aujourd'hui, aujourd'hui !

IVORS. — Quoi ?

Pause.

AVARE, *violemment.* — Gerce, tempête ! exulte, tohu-bohu !

CŒURDOURS. — Quelle est cette moue ?

AVARE. — Grouillez,
Tocsins ! Fendez-vous, portes de l'hiver ! Et que la contrée jaunâtre
Expulse le vent odieux et le déluge !
Et que la Nuit
Informe braie
Parce qu'elle a reçu sur les bras le cadavre de la Splendeur, comme Tarquin sur Arons !
Voilà, voilà que l'homme désespéré va se lever en son propre nom, et que le vent emporte la mer !
Tant mieux !

NIVERT. — Pourquoi ?
Peut-être que cela finira paisiblement.

AVARE. — Je me réjouirai à cause de cela.

Je montrerai maintenant que je suis ! Je t'embrasserai, Vengeance !

Ha, ha !

Je vois, je vois ! Je comprends, et beaucoup de pensées me naissent du ventre !

Et vous ! serez-vous des lâches ou lèverez-vous les mains contre le despotisme ?

Pour moi, je suis prêt et j'enfourcherai la culbute même, la vague !

NIVERT. — Qu'espérez-vous

De la foule coulante et d'un peuple qui n'a pas faim ?

Contemplez notre habitation fumante ! elle s'étend parmi l'ombre et le soleil.

AVARE. — O ville ! je te connais.

J'ai marché ici, enfoncé parmi les hommes jusqu'à la tête, quand, de tes ponts colossaux,

Le poing fermé, je regardais en passant Ivry

Etalé sur des rives infectes sous les cieux noirs expédier une vaste vapeur !

Mais la nécessité est présente.

L'édit a été rendu que ces arpents d'hommes soient barattés et l'instrument doit être fait avec vous.

IVORS. — C'est ici un peuple gourmand et lâche.

AVARE. — Mais le pas à faire est comme vers en bas, entraînant des mouvements inéluctables.

Comprenez l'homme secret ! Rappelez-vous le désir, et que,

Hier,

Des éclaireurs sont revenus, tels que des idiots, gazouillant

Que des voiles impardonnables s'interposent. Et ceux qui sont restés

Heurtent à la borne d'un front décrépit comme l'homme soûl

Qui travaille à faire de l'eau contre un mur.

Maintenant ce peuple sait son froid

Malheur, et c'est pourquoi c'est la saison des amours dans la vermine que cette mare a pullulée non moins

Que le trou du ciel ses dieux !

Sachez que cette société est composée de trois hommes.

Le pauvre.

Et l'individu honnête et beau

Veut montrer de la grâce. Et le troisième est comme les insectes à l'automne, la ponte faite, qui cherchent

Un endroit pour se retourner sur le dos ; le Riche comme un homme atteint de la dysenterie

Qui croit que toute son âme trahit avec le débordement de son miel,

Vivant, savoure sa nullité. Assez.

Car il est temps que nous...

IVORS, *les présentant.*— Nivert, Longuoreille.

Ils se serrent les mains.

AVARE, *à d'autres personnes qui se trouvent là.* — Et vous, qui êtes-vous ?

LE PREMIER. — Je suis quelqu'un qui s'embête.

AVARE. — Suivez-nous. Cela vous passera. (*Aux autres.*) Vous ?

LE SECOND. — Je suis de l'espèce qui a usé le guignon.

LE TROISIÈME. — Ne dites pas cela trop tôt. (*A Avare qui lui fait un signe.*) Un homme curieux, rien.

AVARE. — Vous tous ! et je connais l'un et l'autre plus ou moins.

Comprenez-moi. Ce peuple

Est devenu ivre par la mauvaise chaleur de son ventre. Comme les grenouilles à l'époque du frai, ils rêvent une jouissance commune.

C'est pourquoi la masse des hommes s'en va fondre comme un chaos.

Je vous conseille de demeurer intacts. Qu'une séduction ignoble ne vous fasse pas oublier la liberté !

Voici un temps de danger ! Obéissez-moi, je vous le conseille. Restez serrés et à la fin vous subsisterez comme des hommes libres.

NIVERT. — C'est bien.

AVARE, *regardant l'heure.* — Sortons, éloignons-nous de divers côtés.

Ils se séparent.
Entrent, DEUX BOURGEOIS.

LE PREMIER BOURGEOIS, *apercevant le second.* — Bonjour ! que faites-vous ici ?

LE SECOND BOURGEOIS. — Comment cela va-t-il ? — Moi, je me promène.

LE PREMIER BOURGEOIS. — Moi, je viens pour cette espèce d'entrevue, vous savez ?

Le SECOND BOURGEOIS exprime son mépris·

LE PREMIER BOURGEOIS, *riant.* — Vous ne croyez pas au succès ?

Le SECOND BOURGEOIS exprime
que la chose lui est indifférente.

LE PREMIER BOURGEOIS. — On ne sait pas. Niais remède à mal tel !

LE SECOND BOURGEOIS. — Vous auriez mieux fait de rester chez vous. Qu'avez-vous à vous mêler de cela ?

LE PREMIER BOURGEOIS. — Au fait ! — Bah ! tout cela tournera bien. (*Regardant autour de lui.*) Quartier étrange !

LE SECOND BOURGEOIS. — J'ai passé par là tout à l'heure : c'était désert !

De la rue de Tolbiac, derrière les peupliers et les champs de trèfle, on voit la ville et ses temples !

C'est le lieu maudit par une misère obscène ;

Triste chantier où la Bièvre aussi épaisse que le miel est utile pour les cuirs et les toisons.

Rien ne restait que quelques femmes et des enfants

Qui se traînaient par terre ou rampaient à quatre pattes sur un mur.

Et dans les rues sans maisons, entre les usines désertes, de petits ouvriers

Enlevaient leurs cerfs-volants : des monstres pauvres, des sentences appropriées au ciel nuageux.

LE PREMIER BOURGEOIS. — Ça vous crapouille dans la crasse,

Comme les cochons derrière une porte condamnée, comme les insectes qui se multiplient dans les lieux d'aisances.

LE SECOND BOURGEOIS. — Comme l'ombre de l'Hécla s'allonge sur la Terre-des-sorciers,

Comme la fin du soleil se mire sur une eau moisie, ce peuple sent qu'une heure muette l'atteint.

Vers Saint-Denis,

Sur les quais du canal, du côté où la ville du gaz range huit cheminées,

Où, tripotant dans la graisse de la boue, l'homme respirant

Se nourrit de l'odeur sucrée de la glycérine et de l'engrais,

Sur les boulevards où les femmes vendent leurs propres intestins, à Belleville,

Dans les clapiers où la fillette, épouse de son père,

Met ses bas à un gosse sans chemise, aussi pustuleux que le crapaud, le loupiot dont la peau est aussi mince que celle du lait,

Trop longtemps on a parlé d'une république d'égaux, d'une vie assurée pour tous, et la Rue du Moulin-des-Prés en a souri !

Amitié de misère, communauté dans le mal et le malheur,

Qui saura ce dont a murmuré le sale méandre du Camp-des-Pauvres ?

Que vous l'appeliez Immeuble-du-tirant-de-bœuf,

Ou Cité-de la-Viande-rare et Boulevard-du-Ventre-désert.

LE PREMIER BOURGEOIS. — Nous verrons. Que pensez-vous de ceci ?

LE SECOND BOURGEOIS. — Je ne sais. — Je ne vais pas bien.

LE PREMIER BOURGEOIS. — Moi non plus. Je souffre de l'estomac.

LE SECOND BOURGEOIS. — Et moi de la vessie.

Pause.

LE PREMIER BOURGEOIS. — Peut-être que c'est le foie.

LE SECOND BOURGEOIS. — Et moi, la rate.

— Je suis Anglais à cette vie. Je suis au milieu des hommes comme quelqu'un qui descend des chevaux de bois. — L'ombre de la fin est sur nous.

LE PREMIER BOURGEOIS. — Adieu !

LE SECOND BOURGEOIS. — Quel sérieux dégoûtant

Nous apportons à manger ! Une fois que je passais en voiture près des Halles, le cœur m'a levé en voyant

Remuer entre les mains de la foule les légumes et les quartiers de viande.

Quelle chose que de manger ! Nous ne sommes pas moins voraces que le seigneur Ver.

Ils se séparent.

BAVON, *se réveillant.* — J'ai dormi.

Il s'étire.

Oui,

Et cette lassitude solennelle encore me... Allons !

Une agréable léthargie, comme si en été j'étais assis sur un banc alors qu'une personne chère vient de partir.

Il me semble que j'entends encore, c'était comme des trompettes sous terre !

Allons ! il n'est pas temps de dormir.

Il se lève

Entre LA FEMME DE BAVON, qui vient se mettre en face de lui.

LA FEMME. — Ne me reconnais-tu

Pas ?

BAVON. — Oui. Non.

LA FEMME. — Qu'as-tu fait ? Pourquoi m'as-tu laissée ?

BAVON. — Va-t'en ! je ne puis revenir.

LA FEMME. — Est-ce le fait d'un homme sensé ou d'un fou ? Dis dans quel état je te trouve ! Pourquoi ne réponds-tu rien ?

BAVON. — Toi et ton enfant, ne pouvez-vous vivre sans moi ?

LA FEMME. — Il ne fallait pas m'épouser.

BAVON. — Va-t'en ! tu as le nez rouge.

LA FEMME. — Tu es bien méchant !

Elle pleure.

BAVON. — Ton amour est fade.

Et songeant amèrement, je demande comment un homme tolère cette moquerie indigne !

En vérité, parce que le feuillage a fait un bruit, parce que dans la lumière d'argent il a vu une joue empourprée,

Sortant de l'enfance, il désire avec de profonds soupirs !

Qu'il écrase donc sa face sur cette face où se peint la terreur !

La larme à demi séchée, la feuille ancienne et transparente ne paraîtront pas

Plus vaines que cet embrassement poussiéreux.

LA FEMME. — Hélas ! hélas !

Pourquoi ne m'aime-t-il pas ? Est-ce ainsi qu'il

parle de l'amour ? est-ce ainsi qu'il se souvient de notre amitié ?

O depuis que tu m'as quittée ! — Jamais

Je ne me suis souciée que de toi, quand je me regardais dans la glace.

Et voilà que j'ai disparu de devant lui ! Dis, quel reproche me fais-tu ?

BAVON. — Aucun.

LA FEMME. — Laisse ces pensées !

Et tu seras heureux. Reviens avec moi.

BAVON. — Non.

LA FEMME. — Mais je pense que tu aimes ailleurs.

BAVON. — Peut-être que tu ne te trompes pas.

LA FEMME. — Ne crois pas que je ne sache rien. Je ne supporterai pas cela sans indignation ! Tu as aimé où il ne convenait pas.

BAVON. — Certes, Juliette, tu le sais,

J'ai aimé une jeune fille, lorsque souriante elle m'écoutait,

Comme la repasseuse qui approche son fer de la joue.

Et ensuite, étant entré dans la force de la vie, j'ai rendu des gémissements

A cause d'une mère, telle que Léda pleura quand elle se sentit déchirée par le grand Cygne.

Mais voici, comme la troisième vague emporte en rugissant toute l'écume, un autre amour!

Veux-tu le connaître? Va. Entre dans cette maison.

LA FEMME. — Quoi?

Elle entre, puis ressort épouvantée.

BAVON. — Eh bien! qu'as-tu vu là-dedans?

LA FEMME. — Une chose horrible, en haillons! quelqu'un de mort.

BAVON. — J'ai vu ce grand vieillard qui, nu dans son paletot pourri,

Croisant les bras sur sa poitrine où le vent le poussait portant son antique destitution.

L'un remue dans l'or, dans les richesses de la profonde maison; et l'autre

Chante dans sa jeunesse généreuse, et celui-ci attire les cœurs comme une odeur de jardin.

Mais celui-là était maigre au milieu de tous les hommes.

Et moi j'ai dit : « Je ne suis pas situé moins seul. O homme, je te trouve beau!

Accepte-moi, ô frère! et bouche contre bouche, comme dans la rencontre de noces, nous ferons un serment contre le monde! »

LA FEMME. — Ne veux-tu pas
Revenir et être heureux?

BAVON. — Je ne veux; je ne puis.

Entre AVARE. — Il s'arrête et regarde attentivement BAVON.

BAVON, *l'apercevant.* — Hé? qu'y a-t-il?

AVARE. — Ne vous ai-je pas vu
Ailleurs?

BAVON. — Et moi aussi, je vous connais.

AVARE. — C'est moi. Je suis Avare.

LA FEMME. — Avare? N'êtes-vous pas un des principaux parmi ces gens? On dit
Qu'ils veulent constituer une ville.

AVARE. — Peu importe. Oui.

LA FEMME. — Et ferez-vous la paix avec les riches?

AVARE. — Nous sommes divisés par la haine.

LA FEMME. — Et si quelqu'un d'entre eux avec de la pitié venait...

AVARE. — Pour nous voler même la vengeance? Cela ne serait pas toléré!

LA FEMME. — Prends-le. Tue-le.
Parce que ce n'est pas un ouvrier, comme ses vêtements le font croire.

AVARE. — Est-ce vrai ? qui êtes-vous ?

BAVON.— Bavon de Besme. Vous me connaissez.

AVARE. — C'est très étrange ! — Mais peut-être que... En effet je crains leur hésitation... Si...

LA FEMME. — Eh bien ?

AVARE. — Viens
Afin que nous te mettions à mort.

BAVON. — Je consens.

AVARE. — Viens et tu feras sortir
La vengeance contre ce lieu détestable. Arrive.

Il lui met la main sur l'épaule.

BAVON, *à sa femme.* — Adieu. (*Ils sortent d'un côté, la femme de l'autre.*)

Entre par la gauche LE MÉCANICIEN, LEROUGE, SUEUR, PASME, délégués ouvriers.

SUEUR. — Où est Avare ?

LEROUGE. — Il va venir.

Entrent par la droite PARPAILLE, POULET, POMARON, PETIT-MOREL, GOUILLAUD, délégués bourgeois.

La foule s'assemble. — Rumeur.

PARPAILLE. — Ne pouvions-nous, Messieurs, nous rencontrer
Ailleurs que sur cette place publique ?

LE MÉCANICIEN. — Ici
Et pas autre part ; que tout le monde
Entende !

PARPAILLE. — Pourvu que nous nous entendions nous-mêmes. Bien : peu importe. — (*A la foule*) : Pour vous, gardez le silence.

LEROUGE, *tapant sur le dos de Sueur.* — Ah !

ah ! mon vieux ! ils sont venus ! Hi ! ils canent, nom de nom ! Ppp ! Sss !

Rires dans l'assistance — Rumeur. Violent murmure comme d'un grand nombre d'hommes qui parlent ensemble.

PARPAILLE flaire de côté et d'autre.

SUEUR. — Que renifles-tu ?

PARPAILLE. — De quoi avez-vous déjeuné ?

SUEUR, *s'avançant vers lui et lui soufflant à la figure.* — Respire l'odeur du pauvre !

POULET, *comptant.* — Un, deux, trois, quatre. C'est à vous que nous avons à parler ?

LE MÉCANICIEN. — A nous.

PARPAILLE. — Pourquoi à vous, l'homme aux moustaches grillées ?

Plutôt qu'à ce gentil boucher ? ou aucun autre?

LE MÉCANICIEN. — Si vous n'avez rien à nous dire, nous partons.

PARPAILLE. — Cela ne fait rien. L'important,

C'est qu'avançant des choses raisonnables, nous ne rencontrions

Pas qu'un silence de brute.

Que prétendez-vous ? Pourquoi avez-vous quitté votre travail? Ne pensez pas que nous ayons peur de vous.

LE MÉCANICIEN. — Nous sommes les plus forts.

PARPAILLE. — Croyez-le. — Je vous avertis

de ne point trop remuer, de peur que nous ne le supportions plus !

Certes la poussière s'élève comme sous des pieds de bestiaux ! Et les plus belliqueux d'entre vous, ceux qui jadis

Evitaient de tousser quand ils passaient devant la lanterne du commissaire,

Ont pillé quelques épiceries, se gorgeant de raisins secs et de boules de gommes.

Craignez que le chien ne gronde ! craignez que le sabre ne soit tiré.

Violentes clameurs.

LE MÉCANICIEN, *levant la main.* — Chch !

PARPAILLE. — Mais quand vous le seriez ? Pensez-vous vivre sans travailler ? Allons ! Que demandez-vous ? causez !

Le moment est venu de rompre le silence et de se parler face à face.

Et autrement nous sommes prêts.

Mais que cette bouderie prenne fin !

LE MÉCANICIEN. — Voilà le point. Vous avez mal au cœur aux doigts de pied.

— Ai-je écouté avec assez de patience ? Et s'il nous plaisait de ne rien répondre ?

A quoi êtes-vous bons ? pas plus que des petits enfants, vous ne savez rien faire de vos mains. Vous ne pouvez vous passer de nous.

Maintenant donc, tiens !

Nous userons de ce droit que vous nous donnez et de notre avantage !

POULET. — Que nous reprochez-vous donc ?

QUELQU'UN, *dans la foule.* — Qu'est-ce qu'il dit ?

Mais comment ? ne vous en souciez pas !

UN AUTRE. — I dit qu'est-ce que nous leur reprochons ?

L'AUTRE. — Merde alors !

POULET. — Oui, que nous reprochez-vous ?

LE MÉCANICIEN. — Nous travaillons pour vous.

POULET. — Eh bien, est-ce que nous ne payons pas ?

LE MÉCANICIEN. — Quel droit avez-vous sur nous ?

Pour que vous nous payiez ?

POULET. — Comment ! mais c'est par vous que nous devenons riches.

Violentes clameurs dans la foule.

Enlevez-le !

Une voix de femme.

Il ne faut plus de riches ! enlevez-les !

POULET. — Alors, que réclamez-vous ? ne vous trouvez-vous pas assez

Pauvres ?

Mais écoutez :

Je dis à mon tour que vous ne pouvez vivre sans nous.

Oui !

Vous n'existez que par nous. Par nous, pour nous.

SUEUR. — Ho !

LEROUGE, *au mécanicien.* — Viens-tu, hé ? est-ce qu'on les écoute blaguer ?

POULET. — Voyons ! que le moins sincère

D'entre vous me réponde !

Aucun de vous volontiers

Ne travaillerait que pour vivre ; mais sans doute qu'il espère devenir

Plus riche ?

Hé ! — Hé ! — Personne ne répond ?

Quelqu'un au fond :

Qu'est-ce qu'il dit ?

Un autre :

Il dit qu'on veut tous êtres riches.

LEROUGE. — Vous n'avez pas le droit

De ne rien faire ! vous n'avez pas le droit d'être riches !

Aïe donc !

POULET. — Que criez-vous, ainsi qu'avec deux bouches ?

Mais tout homme désire

Etre libre de ce travail de se nourrir ; et autrement,

Il ne serait pas sorti de la jupe de notre grand'mère, la Terre.

Pourquoi?sinon pour essayer de toutes les facultés de jouissance mises en lui. Comment ?

Hé ! autrement qu'en y faisant servir les au...

Un immense vol de corbeaux passe au-dessus de la scène. Ils restent tous, bouche béante.

SUEUR. — Croâ!

PETIT-MOREL. — Jamais je n'ai vu passer de corbeaux si tôt.

POMARON. — Et de telles bandes au-dessus de Paris.

PASME. — Ils volent par l'air.

POULET, *achevant.* — ... les autres.

Silence.

Et c'est pourquoi, ô gens !

C'est pour cela que vous êtes réunis, ô gens qui vous souciez peu de leurs cris, quand le passage des corbeaux annonce le noir hiver!

Et vous vivez pour nous

Servir, ensuite vous subvenez à vos besoins mutuels.

Car nous sommes au milieu de vous, cependant que vous vous occupez

A donner à la richesse son prix.

— Désormais dis : Gueux !

LEROUGE. — Gueux !

POULET. — Appelle-moi coquin, et tu parleras un œillet. « Cochon ! » et tu me chatouilleras le sacrum.

LEROUGE. — O
La
Vache ! Tu mens ! tu mens ! c'est des chieries !

SUEUR. — Cela n'est pas juste que vous soyez heureux.

Voilà, nous mourrons ; et tout le temps,

Nous aurons vécu comme des malheureux.

POMARON. — Quoi donc ! pensez-vous que nous soyons plus heureux !

SUEUR. — Oui !

POMARON. — Comment le serions-nous !

SUEUR. — Comment !

LEROUGE. — Hé ! hé ! que dit-il !

POMARON. — Comment le serions-nous ! Ne sommes-nous pas tous faits de la même viande ?

N'avez-vous pas comme nous des yeux ?

Une bouche garnie de nerfs, et, à l'endroit caché, le morceau malhonnête ?

Et il importe peu que vous vous emplissiez de fayots et de vin noir, et que nous

Nous fassions fondre un becfigue dans le milieu de la bouche,

Nous coulant sur la racine de la langue le tiède Bordeaux,

Ou le Bourgogne, pareil à un morceau de beurre.

Car nous avons la recherche, vous l'appétit ; et lequel vaut mieux ?

Nous le repos, et vous,

Le plaisir de vous reposer.

— Pour lors si vous parlez de vos maux, nous ne vous le cédons en rien .

LEROUGE. — Honorable

Rossard ! horripilant propriétaire !

LE MÉCANICIEN. — Tais-toi ! laisse-moi réfléchir.

GOUILLAUD. — La physionomie de ces bonnes personnes donne place à des symptômes d'étonnement.

Pause.

PASME-LE-FOU, *s'avançant*. — Maintenant, c'est assez disputé. Ecoutez-moi.

Ils le regardent tous.

Ecoute-moi.

Il s'approche de POMARON et lui met les mains sur les épaules.

Je m'approcherai de toi, comme un homme avec sa pipe à qui on donne du feu,

Jusqu'à la chaleur de ta figure. Allons ! ne te détourne pas, regarde-moi.

Il se tourne vers les autres

Ecoutez-nous, ô hommes riches, quoique vous nous méprisiez ! Et en effet nous sommes ignorants,

A cause du dur travail, le travail qui dure, et vous nous estimez

Très-vils, parce que nous nous soûlons.

Voilà. Nous sommes entre vos mains comme une souris, comme un petit oiseau entre les mains d'un enfant, et il mourra, s'il le tue.

O hommes riches ! il est vrai, c'est pour vous Que nous prenons de la peine, faisant ce que vous nous dites. O hommes sages !

Ayez pitié de nous, puisque nous vous avons fait ce loisir d'être heureux ! Vous en savez plus que nous.

POMARON. — Fais une ligne avec du charbon sur le pavé,

Comme les enfants quand ils jouent à la mérelle.

PASME. — Et puis ?

POMARON. — Joins les talons.

Nous ne dépassons pas plus qu'un pied rapproché de l'autre.

— Mets-toi en face de moi.

PASME. — Eh bien ?

POMARON. — Nous nous voyons l'un dans l'autre

Comme deux chauves qui se saluent.

PARPAILLE. — Assez causé ! Allons ! que demandez-vous de nous ? Si vous revenez travailler...

Cris dans la foule :

Nous ne voulons plus travailler !

PARPAILLE, *fourrant la main dans sa poche.* — Combien ! Vos conditions ? La paye...

Cris dans la foule :

Nous ne voulons plus de paye ! nous ne voulons plus être payés !

PARPAILLE, *élevant en l'air une pièce d'or.* — Par jour ?

Cris dans la foule :

A bas !

Nous ne voulons pas d'argent ! nous ne voulons pas d'argent !

PARPAILLE, *se retournant vers les autres et haussant les épaules.* — Que faire ?

PASME. — Ce n'est pas votre argent que nous voulons !

Pourquoi nous parlez-vous comme à des gens qui ne sont pas comme vous ! Certes, vous nous méprisez.

A POMARON.

Mais toi, que viens-tu de dire, le vieux ? (*Lui montrant ses mains.*) Regarde ces mains noires !

Voilà que nous vous montrons ces mains
Qui n'ont servi que pour vous ! Ne dis pas que ce soit en vain.

Silence.

POMARON. — Eh bien ! qu'y faire ? Sans doute il faut que les choses soient ainsi.

PASME. — Vous l'entendez, vous tous ? Vous entendez ce qu'il dit, camarades ?

Eh bien ! nous ne voulons pas de votre argent !

Allez-vous-en, car nous vous repoussons de nous!

O hommes malheureux ! Allons! chassons les riches d'ici et faisons une ville de pauvres !

Voilà ! ne le souffrons plus ! qu'il n'y ait plus de différeuce entre toi et moi, entre le tien et le mien !

Et que celui-là soit écrasé
Comme un maudit qui osera dire : Moi, j'ai.

Cris dans la foule :

Oui ! — Oui ! — En avant ! — (*Quelqu'un crie* :) Mort aux riches ! — (*Un autre d'une voix perçante* :) Aux armes !

Les autres gardent le silence ou s'entretiennent à voix basse.

LE MÉCANICIEN. — Ecoutez, si vous ne parlez pas comme des femmes !

Le premier dit : « il faut qu'il y ait des pauvres, pour » — Remarquez cela, *il faut*. —

« Pour qu'il y ait des riches, » et que la vie ait un but désirable. En quoi ? Le second répond : « En rien. » Pour nous,

Travaillant l'un pour l'autre, nous ferons du bonheur la chose de la ville. Allez-vous-en, car vous ne servez à rien !

PETIT-MOREL. — Crois-tu que nous ne servions à rien ?

LE MÉCANICIEN. — Celui-ci qui ne fait pas quelque chose de
Visible...

PETIT-MOREL. — Iou !

LE MÉCANICIEN — ... Ne fait rien.

PETIT-MOREL. — Bravo !
Cependant ajouterons-nous une parole ?

LEROUGE. — Que veux-tu dire, tel qu'un huissier ? tel qu'une canaille de propriétaire qui dit en passant d'une jambe sur l'autre : Réfléchissez.

PETIT-MOREL. — Réfléchissez !
Mes amis, faites attention. Tâchez d'être sérieux. Il s'agit
Du pain. Il s'agit de la femme et des enfants. (*Montrant le mécanicien.*) Pour celui là,
Il ne sait ce qu'il dit. (*Se tournant vers Pasme.*) — Et toi,
Je te le demande, frénétique !
La vie est
Ce qu'elle est. Est-ce que les hommes ne resteront pas les mêmes ?
Explique un peu ! Est-ce que les hommes ne resteront pas les mêmes ?
Est-ce que chacun ne s'occupera pas de lui-même tout d'abord ?
Et de deux hommes gagnant une pièce d'argent, empêcheras-tu de la mettre
L'un dans sa main, l'autre dans sa poche ?
Et je dis
Que vous ne vous passerez pas d'argent. Car celui-là qui travaille pour un acquiert un droit

Sur tous, puisqu'il les remplace en cela. Qui le lui collera dans la paume ?

Et aucun homme ne peut vivre sous un autre homme. Or quel droit a-t-il ? (*Se tournant vers le mécanicien.*) C'est à cela que nous servons,

Nous riches, vendeurs de la servitude. Par quelle bonne volonté la remplacerez-vous ?

Car l'esprit est fier, mais l'estomac

Exact. Prenez garde,

Que vous ne mouriez de faim.

Silence.

PASME. — O...

LE MÉCANICIEN. — Attends. Il ne faut pas aller trop vite.

SUEUR. — Il faut attendre Avare.

QUELQU'UN, *dans la foule, à un autre.* — Comprends-tu ce qu'ils ont dit ?

L'AUTRE. — Ho ho ! hum ! diable !

LE PREMIER. — Eh bien !

LE SECOND. — Tout tourne. Il me semble que je suis soûl. Cependant...

LE PREMIER. — Quoi?

LE PREMIER. — Je vois quelque chose ! Voulez que je vous dise ? Il ne faut pas se lancer là-dedans comme ça !

UN AUTRE. — Je vous l'ai dit, moi !

UNE FEMME. — Y en aura de plus riches, toujours.

UN AUTRE. — Faut pas y couper ! Ce bougre de Lerouge ! Et l'autre, Julot !

Les délégués parlent entre eux.
Mouvement. Grand bruit de paroles.

GOUILLAUD. — Que décidez-vous ?

LE MÉCANICIEN. — Attendez. Laissez-nous nous concerter.

Les deux groupes se retirent, chacun sur un côté de la scène.

GOUILLAUD. — Eh bien !

PARPAILLE. — J'ai parlé fièrement, et en effet je me soucierais
Peu de cette populace. Mais je
Me défie… Personne ne commande ou n'obéit.
Si, avant ce soir…

GOUILLAUD. — Personne ne travaille plus. Tous dans la rue
Attendent et restent là, comme des maçons qui veulent se faire embaucher.

POULET. — Qui est cet Avare dont il parle ?

POMARON. — C'est un homme dangereux. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je le connais. Sur les plus violents il exerce une sorte d'empire.
Il ne parle pas en public comme celui-là,
Pasme.
Mais il va de l'un à l'autre,

Et, pendant qu'il lui parle, il fixe les yeux sur lui, comme le paysan
Regarde le marchand qui regarde sa vache.

Entre un homme précipitamment qui s'entretient avec le MÉCANICIEN et les autres.

LE MÉCANICIEN. — C'est là votre bonne foi ? Pendant que vous nous lanternez ici, vous faites charger les camarades là-bas ?

PARPAILLE. — Des menaces ?
Eh bien ! je menace à mon tour ! Je vous en avertis : rentrez chez vous, pendant qu'il en est temps.

Entre un autre homme qui parle vivement au MÉCANICIEN, en montrant un point de l'horizon, puis l'autre.

Emotion dans la foule. Beaucoup s'en vont.

LE MÉCANICIEN, *à mi-voix.* — Ils lâchent pied partout, bonté !

LEROUGE. — Il fait trop chaud. Et puis, il est l'heure de manger.

PETIT-MOREL. — Allons ! dites quoi que soit ! Nous ferez-vous attendre longtemps ?

LEROUGE, *s'avançant violemment vers lui.* — Vois-tu, toi, coquin !
Oh ! si je te tenais dans mes mains,
Gueux !... Est-ce ainsi que tu te moques de nous ?
Ho !... Cela ne durera pas comme cela.

PETIT-MOREL. — Que dites-vous ?

PASME, *s'avançant vers lui.* — Ecoute ! Tu fais bien le fier !

Mais quand même vous nous prouveriez
Que nous ne sommes que de pauvres idiots ! cette révolte-ci,
Quand vous nous la sécheriez encore ! à la fin ce sera pour de vrai,
A la fin ! Mais cette fois-ci le moment est venu.
En effet, voyons s'il y a autre chose de possible !
Nous ne voulons plus ! Et plutôt que de vivre ainsi,
Nous préférons ne plus vivre. Et vous, ô vous !
Endurerez-vous que l'hiver vienne ! Rentrerez-vous à l'atelier comme cela ?

LEROUGE. — Oui ! oui !
En avant ! en avant ! est-ce que nous allons nous sauver au premier mot, comme des chiens,
Dès qu'on fait le geste de ramasser une pierre ?

PETIT-MOREL. — Enfin, est-ce votre dernière parole ?

LE MÉCANICIEN. — Pas encore. Il faut attendre Avare.

SUEUR. — Le voici.

Entre AVARE, suivi d'un homme qui porte un fardeau.

LE MÉCANICIEN. — Avare, salut !
Les voilà ! Quelle réponse faut-il que nous fassions ?

AVARE. — Celle-ci.
Je l'apporte derrière.

POULET. — Ah ! ah !
Qu'est-ce là qu'il porte, comme une pièce de bœuf,
Enveloppé d'un linge taché de sang ?

Mouvement d'horreur dans la foule.

AVARE. — Messieurs, approchez-vous.

PARPAILLE, *avec hésitation.* — Eh bien ?
Nous n'attendrons pas davantage.

AVARE *à l'homme qui est derrière lui.* — Par terre. Dépose-le.

L'homme dépose le corps.

PETIT-MOREL. — Eh bien ?

AVARE. — C'est fini.

Il n'y aura pas de paix entre nous, mais qu'une querelle divise l'homme de l'homme, comme les chiens des loups.

Et il faudra que vous m'étrangliez, ou je vous dévorerai le ventre !

Malheur à vous, riches ! Malédiction sur vous ! (*Montrant le corps.*) Savez-vous qu'est-ce que cela ?

POULET. — Je ne sais. Mais si tu as fait cela...
Mon cœur se soulève de voir ce sang !

AVARE. — En effet ce n'est pas la rencontre d'une femme l'été.

POMARON. — Dis ! qui as-tu tué ? assassin ! assassin !

AVARE. — Arrachez le voile.

On enlève le linge.

POULET. — Ho !

AVARE. — Approchez. Quelqu'un de vous le reconnaît-il ?

POMARON. — Ce sont des vêtements d'ouvrier. Cependant
Je ne me trompe pas. Je reconnais
Bavon de Besme.

AVARE. — Comprenez-vous
Que notre haine est irréparable comme la faiblesse de cet homme tué ?
Que toute ressemblance soit reniée entre vous et nous !
Entends-tu ? Qu'avez-vous fait de nous ? En quoi nous avez-vous servi ? A quoi vous avons-nous servi ?
Pour lui, le voici couché mort au milieu de deux races.
Ce pantin cassé
Dont la tête comme celle d'un lapin dans un marché roule par terre était l'un de vous.
Et s'étant dépouillé de tous ses biens, venant vers nous, il se vantait de ne vouloir différer en rien des autres hommes, l'insensé !
C'est ainsi que nous l'avons reçu. Reprenez-le !

Et retirez-vous. Et maintenant nous combattrons contre votre vie.

Car tant qu'existeront deux hommes et une seule chose

Propre à y jeter les mains, il n'y aura point de paix entre eux.

Ayant la force, nous nous en servirons.

PARPAILLE. — Assez. C'est bien.

PASME. — Cependant, écoutez. O frères ! ô ennemis !

Laissez-nous vous regarder avant que nous ne nous séparions.

Certes nous sommes nés de même. Et jusqu'au moment d'être sevrés, nous ne nous sommes pas haïs.

PARPAILLE. — Ah ! ah !

Et vous aussi, écoutez-nous, afin que vous ne vous figuriez pas

Que nous tournions contre vous des armes admiratives, racaille !

Ne pensez pas que nous soyons vos dupes, gloutons !

Vous êtes plus ignobles que nous.

C'est ici la fédération que vous méditez : une union à la manière de la sodomie, une fraternité à la manière de l'inceste.

Adieu ! vous éprouverez...

Ils sortent.

AVARE. — En avant ! en avant !

Il sort.

QUELQU'UN. — Que va-t-il arriver ? Cela va nous mener loin.

LE MÉCANICIEN. — Bah ! tout ira bien !

LEROUGE. — Tant pis ! Nous verrons après ! En avant !

LE PREMIER. — Je ne me sens pas de cœur à me faire tuer. Car une fois que nous aurons rempli nos poches de leur argent...

UN AUTRE. — Eh bien ?
Chic alors ! nous ferons la fête à notre tour !

PASME. — Que dites-vous là, idiots ?
N'avez-vous pas entendu ? Qu'en aurez-vous de plus, une fois vomi ?
Mais vivant ensemble, nous voulons vivre unanimement.
Il ne faut plus de riches, c'est là le mal !
Il ne faut plus d'argent, et nous le jetterons au vent comme de la sciure de bois.

LEROUGE. — Hourra !

PASME. — Voilà, voilà
Le jour
Que notre servitude est finie, et nous vivrons tous comme des frères.
O peuple ! ô multitude de frères ! voyez comme aux jours de spectacle public, ainsi que les hirondelles,

Ils garnissent les murs et les toits, et les arbres, et les cheminées !

S'il donne le contentement, ce n'est pas l'argent tout sec ! mais parce qu'il procure

Le service de l'homme. Combien ne vaudra pas mieux son service libre ?

Rien n'est plus doux ! et c'est comme du vin sur la tête.

C'est pourquoi chassons les fainéants d'ici ! enlevons les riches pervers !

Voix dans la foule :

C'est cela ! oui !

PASME. — Car qu'y a-t-il de meilleur que l'homme ? Il n'y a point de Dieu qui le vaille !

C'est pourquoi fondons une ville pour l'homme,

Et qu'elle soit appelée Action, Justice.

Bruit au loin. Ils prêtent l'oreille, cessant d'écouter.

Car l'homme vit sur ce qu'il voit, et celui des champs de la terre.

Mais Paris, assis

Sous le ciel et le combat du soleil et de la nuée,

Comme un ouvrier en tirera la forme de son mouvement. Nous ne voyons que le ciel éternel.

Nouveau bruit.

QUELQU'UN. — C'est du côté de Grenelle.

Silence. — Rumeur vers le Nord.

SUEUR. — Entendez-vous ?

QUELQU'UN. — C'est du côté des boulevards.

LEROUGE. — Hourra ! bravo ! ça commence ! Par là ! hardi ! En avant ! en avant ! Venez ! venez !

Ils se précipitent au dehors.
Pause.

PASME, *continuant.* — Il est là !

Soit que dans une chambre plusieurs personnes qui parlaient

Se taisent, près d'une fenêtre ouverte.

Soit que, marmottant des mots de peu de sens et jetant autour d'eux des regards rapides, ils s'élancent par de mornes jardins, sous l'air.

Il sort lentement.

Entrent un PASSANT et la Femme de BAVON avec une servante.

LE PASSANT. — Par ici ! c'est de ce côté que je l'ai vu emporter.

LA SERVANTE, *criant.* — Madame, je le vois !

Ils s'approchent du corps.

LE PASSANT. — C'est lui ! aidez-moi à le retourner.

LA SERVANTE. — Je n'ose pas !

LA FEMME. — Prenez-le par l'épaule.

Ils le mettent sur le dos.

LE PASSANT. — Est-ce ça ? eh bien, le reconnaissez-vous ?

LA FEMME. — Vraiment,

Je ne sais. Voyons cela, voyons !

Elle lui soulève la tête en le prenant par le nez.

Lui-même. C'est ainsi que je le tiens par le nez ! Khii-i !

Elle rit.

LA SERVANTE, *avec un cri aigu.* — Lâchez cela ! Madame ! Madame ! lâchez cela !

LE PASSANT, *tâtant le corps.* — Il est encore chaud, et le sang frais lui coule par les deux narines. Je n'aurais pas cru qu'il en restât.

LA FEMME, *montrant du doigt le côté.* — C'est ici qu'il a été frappé ?

LE PASSANT. — Sur le cœur même. Avec un coup terrible! Tout le sang a sauté.

LA FEMME. — Comment cela s'est-il passé ?

Pause.

LE PASSANT. — Avare... Il y a une place près d'ici, non loin de l'abattoir.

LA FEMME. — Eh bien.

LE PASSANT. — ... Où se concentrent les marchands de loques. Et les mendiants y apportent leurs orgues à soigner.

C'est le quartier des coupeurs de poils aux dents bleues, et le mercure leur sort par la plante des pieds. Là les vieillards, comme des chats perdus, se nourrissent de fruits pourris et de boyaux.

— Ne restez pas trop longtemps ici ; il n'y fait pas bon pour vous. —

C'est ainsi qu'Avare

Ayant votre mari à sa gauche parlait, les yeux baissés, et étendant à peine la main.

Je ne dirai rien de lui, je ne puis pas le juger.

Il ne parle pas pour convaincre,

Mais c'est comme s'il commandait, et son discours imposant ouvre l'obstacle comme une proue.

La face rouge, la dent impérieuse! l'œil terrible du chien de garde.

Et cependant alors même que, furieux, il le fixe sur vous,

Il montre je ne sais quoi de paisible.

— Mais je ne dirai rien de lui.

C'est ainsi qu'il parlait au milieu de ces gens.

LA FEMME, *montrant le corps du menton.* — Et lui...

LE PASSANT. — «Que dit-il ?»

Rien. Je le voyais car j'étais près de lui. Et il se tenait sans rien dire au milieu de la foule déplorable.

Et ils l'injuriaient dans leur langage.

Et quand Avare eut fini de parler, tournant la face contre le mur, comme s'il était joyeux, il se mit à rire,

Tel que l'acacia en fleurs,

Qui bien que la cognée attaque son pied cependant murmure dans le matin.

Mais on le saisit, et lui tirant la tête en arrière, on lui arracha sa chemise.

Et alors un gueux trapu, comme à Bercy le tonnelier
Choisit le point juste sur la futaille, se dressant sur les pieds.
Frappa, et la poitrine craqua sous le poing, et le sang jaillit en haut.

LA FEMME. — Enlevons-le d'ici.

Ils sortent, emportant le corps.
Entre BESME comme un homme accablé de vieillesse ; puis LIGIER le suivant à quelque distance.

LIGIER. — Où me mène-t-il ? (*Besme s'asseoit sur un banc.*) Il s'assied.

Silence.

Que regarde-t-il ? Le ciel est gris ; la poussière tournoie.

Il va s'asseoir près de lui. — Pause.

LIGIER, *touchant son frère du doigt.* — Hé !

Long silence.

LIGIER, *de nouveau à mi-voix.* — Hé ! Besme !

BESME. — Ah ! ah !
Qq...

LIGIER. — Il parle.

BESME. — Qq...

LIGIER. — Achève.
(*Il va se mettre devant lui.*) Mais ses yeux sont creux.

(*Il se rasseoit.*) Mes paroles mugissent dans son oreille comme du vent.

Frère ! frère ! — M'entends-tu...

BESME. — Ff..

LIGIER. — Frère.

BESME le regarde en agitant les lèvres.

Frère.

Eh bien ? Maintenant me reconnais-tu ?

BESME, *levant le visage.* — Ah !

LIGIER. — Reviens avec moi ! reviens ! entends-tu ?

BESME. — Ah !

LIGIER. — Entends-tu ? Besme ! Besme !

BESME. — Ah !

LIGIER. — Ah ! ah ! hélas !

BESME. — Ciel !

LIGIER. — Que dis-tu ? ciel ? — Je me rappelle qu'enfant, par ces journées couvertes,

Montant sur un pommier, du jardin je voyais la campagne avec ses laboureurs.

— Besme, regarde-moi ! Que regardes-tu ? Par là, c'est triste.

Des hangars de mégissiers, des maisons blanches, une route déserte.

Silence.

BESME, *à voix basse.* — Ciel !

LIGIER, *regardant du même côté.* — Encore ? quoi ?

BESME meurt.

Ne regarde point le ciel livide ! Reviens avec moi, et sois un homme vivant.

Il reporte les yeux sur BESME.

Hé ?

Il le touche.

Besme !

BESME tombe sur le côté.

Besme ! Besme ! Holà ! holà ! au secours !

Entre GOUILLAUD.

LIGIER. — Ho ! ho ! venez !

GOUILLAUD. — Quoi ? qu'y a-t-il ?

— Ligier ! vous voilà ? que voulez-vous ?

LIGIER, *montrant Besme.* — Il est mort.

GOUILLAUD. — Mort ? qui ? Ah ! qui est-ce ?

LIGIER. — Besme. Isidore de Besme, mon frère.

GOUILLAUD. — Qui ? lui ? Quoi ? comment ? que s'est-il passé?

Silence.
Le corps tombe par terre.

LIGIER. — Je l'ai cherché et trouvé. Mais au moment où j'allais lui parler, je me suis tu.

Que le parricide ne vante plus son insomnie ! et que le poitrinaire ne me fasse pas rire

En me parlant de sa nausée à l'heure lugubre des étoiles !

J'ai vu l'homme qui s'est approché jusqu'à ce point

Où la borne humaine de l'anti-espoir porte ce mot : C'est là.

Vivant, il subsistait devant le néant, plantant en lui des yeux de fer.

« Sans doute », disais-je,

« Il mange ce que son pied heurte, et s'il tombe, c'est là qu'il dort. »

Il y a un lieu près du fleuve, lupanar,

Ou hôtel ou comptoir où se vend l'eau-de-vie.

GOUILLAUD. — Je le connais. La vitre parle : *Au raisin d'or.*

LIGIER. — Les vieilles prostituées s'y rassemblent quand il fait froid.

Et, le matin, des aveugles, l'orgue en bandoulière, descendent l'escalier :

Ou mangeant à la planche commune, avant de partir, ils jettent des os à leurs chiens.

Les meurtriers qu'on traque, les voleurs aux lèvres fines,

Les gens dont le métier est de ne pas manger,

Y jouent aux cartes ou causent d'affaires tout bas.

C'est là que je l'ai rencontré par ce matin ténébreux.

Qu'entendait-il ? que voyait-il ? fixant les yeux sur un avenir

Aussi noir qu'une soutane et tel qu'un trou dans le drap noir. Quel psaume

Chanté entre les cloches et la mer à la Toussaint?

Quel concert célébré derrière les ténèbres ? Quel testament discuté sous le crépuscule de Décembre?

. Mais quand midi retentit au milieu de la pluie, je le vis sortir,

Tel qu'un homme qui croit que la lune marche derrière son dos.

Et devant moi, avec des gestes caducs, il remontait la rue ruisselante, telle qu'en ces jours le brouillard submerge la ville.

Maintenant ne dis point qu'il est mort de lui-même.

Il gît ici, tué comme par des mains.

GOUILLAUD. — Que racontes tu ?

LIGIER, *regardant le corps.* — S'il vit encore, c'est dans une région où les pieds ne servent pas.

GOUILLAUD. — Que ferons-nous de lui ?

LIGIER. — Laissez. Qu'est-ce qu'un mort ? qu'il reste par terre sans usage.

Pause.

LIGIER. — Cependant, que se passe-t-il? eh bien? cette entrevue. — Eh bien ?

GOUILLAUD. — Eh bien ! c'est fini ! La guerre, voilà.

LIGIER. — Oui?

GOUILLAUD. — Ces gens ingénieux

Veulent être tout seuls à se... sans doute par crainte que nous ne moquions d'eux, à se...

Bruit au loin.

Entendez-vous ?

Je ne pense pas que nous ayons le dessus. Un membre de ganache ne nous défend qu'avec un sabre accessoire.

Entre précipitamment RUFIN.

GOUILLAUD, *appelant.* — Rufin ! ici !

RUFIN, *s'arrêtant.* — Eh ?

Est-ce vous, Gouillaud ?

GOUILLAUD. — Un mot.

RUFIN. — Laissez-moi. Je n'ai pas le temps.

GOUILLAUD. — Au moins me direz-vous si je puis rentrer chez moi.

RUFIN. — Chez vous ? Où ça, chez vous ? Il n'y a plus de chez soi et de chez vous.

Mais tout le monde y passe comme dans la rue. Et on arrache les fenêtres : on fout la porte en bas, on jette la table et le lit dans la cour.

GOUILLAUD. — Comment ?

RUFIN. — Venez ! venez avec moi ! et vous verrez des gens

Mettre leurs meubles en tas et y ficher le feu !

Chacun plante tout là et il s'en va avec les autres. Il n'y a plus de rues, mais c'est comme un grouillement.

Tous les âges ! toutes les classes ! tous les métiers !

Rumeur au loin.

Entendez-vous ? ça houle ! ça fait mmm ! un bruit comme l'eau qui bout.

Et la force qu'ils nous opposent, les hommes

Entendent la voix humaine et ils sont frappés d'étourdissement.

Paris est un champ de bataille fermé qu'il nous suffit pour gagner de le remplir.

La terre tremble. Violente explosion. Ils sont tous jetés par terre.

Entre en courant LONGUOREILLE.

LONGUOREILLE, *à Rufin, qui se relève.* — Rufin ! que fais-tu ici ? Vite ! va !

RUFIN. — Qu'est-ce qui vient de sauter ?

LONGUOREILLE. — Je ne sais pas ! Va ! va !

Sort RUFIN.

GOUILLAUD. — Qu'y a-t-il ?

LONGUOREILLE. — Est-ce vous, Gouillaud ? Cela va bien ! cela va bien !

GOUILLAUD. — Qu'y a-t-il ?

LONGUOREILLE. — Chut !

Il écoute. Cris faiblement entendus au loin. Lueurs d'incendie vers la gauche.

GOUILLAUD. — Là ! Là !

LIGIER. — Regardez !

LONGUOREILLE. — Je sais. (*Se frottant les*

mains.) Ça va ! ça va ! A présent voici le vacarme et le pet ! A la longue ils s'ennuyaient de ne rien faire.

Je vous dis que cette foule, se voyant la plus forte, devient furieuse.

Dites donc ! cela va être amusant ! Pour moi, voilà ce que je crie : Vive moi ! hourra !

Venez-vous avec nous ?

LIGIER. — Pas avec vous,

Ni avec eux.

Qu'ils s'engagent sous les étendards du gibet ! partout où conduit l'extravagante trompette !

LONGUOREILLE. — Je sais que c'est ici une voix inconnue, j'y entrerai hardiment !

Et si c'est la fin de tout, tant mieux ! Que le Lapon gras, que le magicien hideux,

Tire le sabre qui fascine le soleil, qui fait fondre la lune comme de la crème !

Est-ce que tu ne vois pas des signes ? L'année...

Dirais-je l'année ? elle n'est plus, et les saisons éparses se réclament l'une à l'autre le chemin.

Des mugissements sont entendus sous les places publiques ; des hommes dans le ciel forgent au feu de la Lune.

La nuit change ; et le ciel nouveau se pavoise de signes menaçants.

LIGIER. — Et cependant la prostituée et l'homme qui dit qu'il sait tout

Avec un ris impudent bravent l'austère lumière.

Rumeur au loin.

GOUILLAUD. — Vraiment est-ce que... ?

LONGUOREILLE. — Toute la masse humaine se soulève !

Et seule la Mélancolie lève ses armes de l'autre côté.

Mais venez avec moi, Gouillaud. Pourquoi pas ?

GOUILLAUD. — Tiens, c'est vrai ! Puisque je n'ai plus rien, ma foi !

Allons-y. Allons-y, mon vieux ! hourra !

Il jette son chapeau en l'air.

LONGUOREILLE. — Venez-vous, Ligier ?

LIGIER. — Vraiment,

Non. Je craindrais de manquer d'entrain.

GOUILLAUD. — Pas du tout ! Venez, ce sera rigolo !

Tocsin au Nord.

LONGUOREILLE. — Voilà le signal ! venez ! venez !

GOUILLAUD. — En avant, mon vieux ! en avant, mon vieux.

Ils sortent. — Silence.

LIGIER, *seul.* — ... la chose. Voilà

Long silence.

La chose. (*Il frissonne.*) J'ai froid ! Voilà le vent qui se lève. Ce ciel est gris !

— La vérité

Existe. —

Comment ? quelqu'un se vantera-t-il qu'à partir de celui-ci de ses ongles rongé, elle ait reçu son nom ?

L'appellera-t-on douteuse ? Endure-t-elle naissance ?

— Où ? chez quelles gens vivais-je ?

Quand même, comme un géant, me levant avec quatre corps,

Je tournerais quatre faces contre l'origine des brises, elles ne suffiraient pas à ma stupéfaction !

Car à peine du champ de l'erreur

Juillet est-il enlevé qu'ils y renouvellent le soc.

Ils rient, et nommant mystère un trou, ils disent paternelle l'inertie même.

— Au contraire elle est antique. Et le soleil persévère dans sa vertu. Et chaque chose jouit de son sens pour toujours.

Et le grain de blé produit des moissons inépuisables.

— Je crains.... j'ai peur ! Mon désir est de mettre la face sur la terre. — Ah !

Il sort lentement. — Bruit rapproché. — Violentes clameurs.

Entrent plusieurs personnes qui se rencontrent comme affolées.

LE PREMIER. — Ah ! ah !

LE SECOND. — Où ? où ?

LE TROISIÈME. — Là ! là ! par là !

Violentes clameurs. — Ils se précipitent au dehors par divers côtés.

La scène demeure déserte. Les clameurs s'éloignent. Le soleil se couche dans le ciel brouillé. Eclairs de chaleur au-dessus de la montagne de Ménilmontant.

ACTE III

Les quartiers bas, vers l'Ile. — Des ruines s'étendent de toutes parts. — On aperçoit la campagne verte au loin.

Une vaste place. Une grande foule de prisonniers gardée par des soldats PASME attaché à un poteau.

L'Etat-Major de l'armée victorieuse.

GRAILLARD, *à un autre officier.* — Baissez. — Encore. — Voyez-vous maintenant ?

L'OFFICIER, *regardant avec une lorgnette.* — Je vois.

Ils s'éloignent.

PALFER, *à un autre officier.* — Où avez-vous laissé vos Allemands ?

L'OFFICIER. — Ils restent à Vincennes. Ah çà, où est Avare ? que fait-il ?

PALFER. — Voici un jour que personne ne l'a vu.

Plaintes parmi les prisonniers.

GRAILLARD. — Ah ! ah ! les voyez-vous, ceux-là ?

Entre CŒURDOURS,

PALFER. — Eh bien ?

CŒURDOURS. — Eh bien, tout est fini.

LONGUOREILLE. — Vrai !

CŒURDOURS. — Avare
N'a pas menti. Tout ce qu'il a promis, il le tient.
Qu'allons-nous faire maintenant ?

GRAILLARD. — Faisons une race d'hommes, et que tous les autres soient nos esclaves.

CŒURDOURS. — Palfer, j'ai à vous parler.

Ils s'éloignent causant entre eux. — Mouvement parmi les prisonniers.

GRAILLARD. — Silence !

Les prisonniers poussent des cris.

LONGUOREILLE. — Silence ! — Frappe-les, soldat !
Et s'ils ne se taisent pas, n'aie pas peur, tire sur eux !
Bou ! bou ! Vrai, ils crient comme des chiens !
— Silence, bon sens !

LE SOLDAT. — Silence !

Il les frappe à coups de crosse.
CŒURDOURS revenant et s'avançant vers IVORS, qui se tient à l'écart.

IVORS. — O Cœurdours !

CŒURDOURS. — Eh bien ?

IVORS. — Sommes-nous encore vivants ?

CŒURDOURS. — O Ivors !

GRAILLARD. — C'est vrai ! Avons-nous traversé tout cela ! Beaucoup d'entre nous sont morts.

IVORS. — Donne-moi la main, et toi. Ho !

Ils se serrent les mains.

GRAILLARD. — Ha ! mon vieux ! quelles années !

PALFER. — Certes ! L'horreur... je ne dis pas cela ; la précaution comme quelqu'un qui marche sur un mur.

Dix ans ! nous avons vécu à la distance de la langue tendue avec

Les lèvres gelées de la mort !

CŒURDOURS. — Appelons cela la crainte. Mais ce monde a trouvé le moyen de se diffamer. L'homme a inventé...

Il nous faut être les plus forts.

IVORS. — O amis !

Ainsi, nous subsistons ! Je me rappelle tout depuis le commencement !

La misère s'est à elle-même déplu.

CŒURDOURS. — Qui a eu du sens sinon nous ? Hourra, Avare !

L'homme a vaincu au nom de l'homme et la tyrannie s'est retirée de dessus nous.

IVORS. — En ces jours l'humanité a fait un cri : Vous avez vu ! comme si, le frein de l'alphabet

étant ôté, de la bouche incohérente sortait la forme d'un vœu.

Clameur, exiguë à l'oreille des dieux, comme l'enfant qui ne sachant plus fait : e e.

Et dès lors, ce fut la tempête et le mélange, comme les eaux.

Quand le long des côtes sous le vent infatigable, le soleil de fer

Eclaire les hâvres et les hippodromes !

Et la force fit les factions. Et pour nous bientôt nous nous établîmes sous Avare.

C'est là que l'univers cherchait,

Et ne trouvait plus la paix que dans son cœur, et un ordre que dans sa tribu.

Et lui, il flottait dessus, comme l'alcyon sur son nid.

PALFER. — Chef du peuple, berger de la guerre !

IVORS. — Guerre sur guerre ! La fureur invoque la fureur, et voici

Que tandis qu'ils se déchiraient, ils entendirent

Comme des gémissements des glaçons ou le cri des pierres à chaux dans la fournaise,

Un craquement dans les régions barbares, un bruit vers les forêts, vers la terre plate qu'arrose le nonchalant Borysthène.

A cause de la faim

La débâcle chez les peuples, et voici que chez nous entre l'invasion d'hommes !

Nous fûmes plus forts ! Trois fois s'éleva cet enfant panique de l'Est,

Et trois fois, comme un taureau, mélangés à son mugissement, nous le rejetâmes de l'autre côté,

Malgré le Taunus bleu et l'ordre du Hariz, maître de la Forge.

— Mais pour ce qu'ils firent chez eux,

Les fous !

Le cœur caille et la langue désespérée refuse de la raconter.

Notre dernière entreprise fut un combat contre un homme fou !

Violence, dépopulation ! comme si la nue sur un lieu habité

Avait bruiné des lions ! ou que le mot VÆ

Eût été lu, inscrit au milieu de la Lune ! sujet de comédies pour le truculent Enfer !

Et enfin nous avons mis le genou sur le spasme, lui cueillant la langue au milieu de ses mâchoires écumantes,

Et le cœur frénétique est au milieu de nos doigts.

CŒURDOURS. — Nous les tenons et ils ne bougeront pas. Mais ce qui commande maintenant,

Ce sont des hommes vivants, et non plus le cauchemar et l'idée !

LONGUOREILLE. — Quelle convulsion ! quelle dernière bataille dans Paris !

PALFER. — Où est l'Opéra ?

GRAILLARD, *montrant un point.* — Ici.

PALFER. — Ah bah !

GRAILLARD. — Là-bas, près de cette espèce de château.

LONGUOREILLE. — Ces quartiers dallés de ventres
Ont été rincés comme par un vent, et l'endroit où il y a eu un théâtre
Sent comme un rat crevé sous un parquet.

Entre AVARE.

IVORS. — Le voici. Ne fixez pas les yeux sur lui. Il n'aime pas qu'on le regarde.

AVARE. — Je vous salue, Messieurs.

IVORS. — Avare, salut !

Pause.

AVARE. — Hum ! quoi de nouveau ?

IVORS, *avec hésitation.* — Cœurdours...

AVARE. — Est-ce que tout est fini ?
— C'est bon, je le sais. (*Montrant Paris.*) Ah ! ah !
Voyez ! n'est-ce pas un spectacle agréable, Messieurs ?
Telle est cette « étape du progrès ». Voyons !
Que reste-t-il à inventer ?
Que le savant confondu mâchonne son oreille de baudet !

Que le philosophe songe là-dessus comme une poule qui s'épluche le croupion !

— Idiots, pourquoi me regardez-vous ainsi ?

LONGUOREILLE. — Nous ne vous regardons pas.

AVARE. — Certes, je ne m'en cacherai pas, je suis satisfait !

O ville !

Longtemps, un homme entre les hommes et tel qu'un rien, j'ai heurté les trottoirs d'un lourd soulier !

Et maintenant je suis là ; et toi, telle qu'une chose vieille, tu perds tes pierres.

Ah! ah! je te baise, ô brise !

Ces murs croulants,

Ces planchers qui pendent, ces poutres tordues, ce sont les loques de mon lien !

Je vois. A cause de cela mon cœur se soulève comme un trône !

Et certes, si j'avais écouté ma passion plus que la justice, j'aurais rendu

Toute réunion d'hommes exeptionnelle, livrant le monde aux pas-d'âne !

Cela est bien.

Mais maintenant je dis : c'est bien !

—(*Montrant les prisonniers.*) Qui sont ceux-ci ?

GRAILLARD. — Ceux-là ? nous les tuerons. Ce sont ceux qui ne plieraient pas facilement sous la main.

Tout le reste est esclave. Et ils se cachent dans les pierres comme des bêtes.

AVARE, *regardant Pasme.* — Et qui est celui-ci ?

(*Il le regarde.*) Est-ce toi, Pasme ?

LE SOLDAT. — Réponds !

Il le frappe. — Tous rient.

GRAILLARD. — Regarde ! voilà la ville ! voilà le royaume !

— Il ne répondra pas. Il n'entend point ce qu'on dit. Mais tel qu'une bête prise, ou tel qu'un dieu, Protée,

Ou mâle des Sirènes, ramené par l'ancre il reste hagard.

Mais parfois, gonflant les joues, il se tend en bas

Comme pour mugir, et il ne fait rien entendre.

AVARE. — Je le connais. C'était mon compagnon, et il parlait mieux que moi.

Et beaucoup discouraient alors. Mais le soldat Aigle, mangeur d'os,

Méprise le conte du petit oiseau, la parole du piquemouron.

Je l'ai vu ici, quand les parois des rues se tenaient droites, prêcher. Dans les tavernes, sur les trottoirs.

Certes le bouillon prophétique l'emplit,

Comme l'oracle grossier des fontaines ou d'une pierre posée entre quatre sapins,

Et la multitude attendrie, quand il parlait,
Considérait sa bouche comme la porte d'un jardin.

— Maintenant, adjure ! Contre ce décombre, tourne le sceau de la face.

Ne comprends-tu pas
Qu'une justice parfaite pour chacun, c'est qu'il s'approprie
Tout le reste? Nous l'avons fait.

GRAILLARD. — Entends-tu ? Crie un peu afin que nous nous moquions de toi. (*Il le frappe au visage.*) Pleure !

CŒURDOURS. — Invoque la Justice avare !

GRAILLARD. — Ils ont fini, à cause de la jalousie, par dire :

Il faut que quelqu'un commande dans le ménage.
Quelqu'un s'est assis à cette table de gourmands et voici qu'il a jeté les mains sur les plats.

Vois-tu ce poing, Pasme ? (*Il le lui met sous le nez.*) Maintenant, c'est comme si, usant mal de la bouche,
Tu ne t'en étais servi que pour faire Meuhè-è !
Je me servirai de toi pour cracher dessus !

Il crache sur lui. Ils le regardent tous en riant.

IVORS. — Avare, quelles sont vos volontés ?

AVARE. — O ville !

IVORS. — Parlez, car nous dépendons de vous.

AVARE. — Laissez-moi ! Je vois, et je ne puis me rassasier ! Je t'ai détruit, cité !

IVORS.— Quand tous les hommes se mettraient ensemble, ils n'en ont pas
Plus de droits contre un seul.

Pause.

AVARE. — C'est quand j'ai été blessé. J'ai rêvé d'un rêve, une nuit qu'il y avait de la neige.
Oui, à la Saint-Nicolas.
Je vous le dis, je me voyais dormir par terre, et c'était je ne sais où, avec la mer et son bruit, comme celui d'une vache qui broute.
C'était bien moi et je me voyais. Et j'étais tourmenté par beaucoup de soins, tels que ceux d'un chef de guerre,
Car il a besoin d'attention, comme un homme menacé de mort.
Et comme accablé, il ne pouvait achever ce qu'il pensait, et des larmes coulaient le long de mon nez.
Une voix est entendue de l'espace inoccupé, comme celui
Qui, endormi près d'un malade, entend un soupir et se réveille : Avare, mon nom,
Et je voulais répondre, crier,
Et gravir le cheval terrible pour chasser les hommes devant moi
A coups de fouet,pour éventrer les villes comme des fourmilières !

Mais j'étais lourd comme du fer, et je restais sur le sable, sans rien dire.

De nouveau : Avare ! Une troisième fois :

Avare ! tel qu'un mot fait avec une bouche non sonore.

— Que signifie cela ? quelle ruse de devin explorera cette énigme avec un doigt âgé ?

(*A Ivors.*) Que dis-tu, mon fils ?

IVORS. — Je ne saurais.

AVARE. — La fin. Je me coucherai avec Sésostris. Je m'en vais avec les choses passées.

Or, adieu. Je pars, je sors d'ici.

GRAILLARD. — Que dis-tu ? quoi ! Tu ne vas pas partir, Avare, tu ne vas pas nous laisser...

CŒURDOURS. — .... Ainsi, laisser ainsi ton armée sans jugement et sans auspices ?

AVARE. — Ce que je vous ai promis, je l'ai tenu. J'ai gardé vos femmes et vos enfants.

Et je vous ai établis dans la solidité de la paix, faisant prévaloir par la force l'homme sage.

Maintenant, restez unis, comme les parties d'une doctrine, comme un homme sous la peau !

Ecoute, roi Palfer, roi Graillard ! et toi, mon fils Ivors !

Ne vous souvenez plus d'Avare, il n'est plus. — Que le respect entre dans vos âmes farouches !

Et souvenez-vous de la Justice envers ceux-ci.

Et s'il vous plaît de mettre à celui-ci de l'or sur la tête, voyez !

Il regarde affectueusement IVORS.

Vous avez vu ces années ! Qu'aucun de vous désormais ne soit si perdu qu'il se laisse séduire

Par la voix semblable de l'homme inconsidéré !

— En outre, voici ce que je crie !

CŒURDOURS. — Où jettes-tu le regard ?

AVARE. — Malédiction sur l'homme,

Et sur toute œuvre de l'homme !

Parce qu'il fait le mensonge,

Murant les yeux avec la chose qui n'est pas.

Et moi, je l'ai détruite sous mes pieds. Du moins,

Que ce décombre ait de l'autorité et que la puanteur vive !

LONGUOREILLE. — Avare, ne partez point !

PALFER. — Eh quoi !

GRAILLARD. — Ne pars pas ! reste avec nous !

AVARE. — Au commencement j'ai aimé d'être libre.

Et je pensais aussi que ce n'était pas là des choses méprisables :

L'embrassement de la bien-aimée, pareil à un combat contre un cygne !

La joie d'agir fortement, et de savoir, et de tenir avec de puissantes mains,

Ou le repos dans le plantureux automne entre la femme et l'enfant.

Mais, maintenant, je suis comme quelqu'un

Qui revient de l'enterrement à qui on dit de manger.

C'est pourquoi je sortirai de l'épée. (*Il l'ôte.*) Prends-la, Ivors ! Je te la donne.

— Adieu ! Avec rien de ce qui est vivant, je ne veux plus de communauté.

Pas plus qu'une licorne vierge, je ne supporterai le poids de la main.

Mais je brâme vers la tranquillité ! Même je crierais, s'il convenait à la gravité virile de se relâcher

Jusqu'à une expansion indécente.

Je ne demeurerai point davantage. Là où la voix soit entendue de nouveau,

C'est là que j'irai. Bord d'étang ou fosse sous les hêtres d'où les Porteuses-de-semences avec leur serpillière nouée

Se sont séparées vers divers points.

Il s'éloigne.

IVORS. — Avare !

GRAILLARD. — Pars-tu ainsi ? Tout seul, te livres-tu ainsi,... Avare !

AVARE. — Hé ?

Il sort.

LONGUOREILLE. — Non !

PALFER. — Nous voilà seuls !

Il a été
Notre tout. Maintenant il n'est plus là.

CŒURDOURS. — Il faut écouter ce qu'il a dit.

UN OFFICIER. — Bon ! et que faisons-nous pour l'heure ? Voyons s'il y a rien à bouffer, quelquel part !

GRAILLARD. — C'est une idée ! j'ai faim, j'ai faim ! Allons manger ; qu'en dites-vous ?

L'OFFICIER. — Pah ! N'êtes-vous pas las ? J'ai plutôt envie de dormir.

CŒURDOURS. — Il faut que quelqu'un reste ici.

IVORS. — Moi, je resterai.

L'OFFICIER. — Un étourdissement. Un goût fade, comme quelqu'un qui entre dans une cave.
Hha-ka hha-ka ! (*Il crache.*)

Ils sortent, sauf IVORS et quelques autres.

IVORS, *se tournant vers Pasme.*— Homme de la ville ! A présent, que cries-tu ? esclave, esclave !
Eue-de-Justice
N'enorgueillit pas les collines, une cité non pas de pierres, mais d'hommes !
Ce que tu voulais n'était pas clair : car que peuvent se donner
Deux choses semblables l'une à l'autre ?

Bruit de cloches, soudain. Ils écoutent avec stupéfaction.

PREMIER. — Hé ?

Ils écoutent.

IVORS. — Qu'est-ce que cela ?

DEUXIÈME. — C'est à Notre-Dame qu'on sonne, Mais c'est la messe !

PREMIER. — Quoi ? Quelle messe?

DEUXIÈME. — Mais... Oui !
Aujourd'hui, c'est Pâques!

TROISIÈME. — Hein ?
Est-ce que cette vieille religion demeure encore?

DEUXIÈME. — Ils subsistent au-dessous.

IVORS. — L'avoine pousse dans les bénitiers et l'ortie déborde des tabernacles.
On ne sait pas ce que c'est devenu. On ne sait même pas s'il y a un pape : ils n'ont plus de vieillard, depuis que le dernier
A refermé ses vieux yeux où se sont réfletés beaucoup de cierges,
Tels qu'une page fraîche sous la lampe.

QUATRIÈME. — Notre-Dame est fort gâtée. Mais les tours sont restées avec les cloches.

TROISIÈME. — Une répugnante superstition !
Ils adorent une sorte d'insensé,
Qui a été mis à mort, il y a longtemps.

CINQUIÈME. — Les vitraux sont cassés. Ca ne fait rien. Je suis entré là-dedans autrefois.

Ils écoutent encore. — Les cloches se taisent.

LE PREMIER. — Maintenant, de nouveau c'est le printemps ! et voici la pleine matinée.

Oui, et d'où nous sommes on voit les champs.

C'est le moment que l'aigre agriculteur excite le bœuf et le cheval, son frère :

Car il est temps ! Il faut se hâter de faire les Mars.

Et le soleil, comme un petit enfant à quatre pattes

Qui joue des yeux avec les broderies d'une robe d'or,

Tout épanoui se regarde dans les fleuves débordés.

IVORS. — Ah ! doux dieu ! menteur !

Où nous entraînes-tu, comme quelqu'un qui chante,

Sur l'éblouissante chaussée avec un fil splendide ?

— Comme tu dissipes les nuages, roi Indra ! Halle du ciel !

Au milieu des hommes vieillissants poussant un cri immortel !

Cependant, c'est le doux matin ! Et s'achève la majestueuse journée !

Jusqu'à ce que,

Hissant le foc, Daï-Kokou, avec les Compagnons-de-la-Bonne-Fortune,

Vers la marche opulente des dieux redirige sa barque surchargée,

Et que le soleil, retentissant comme le cri de l'âne, s'enfonce
Derrière les terrasses du ciel !

Silence. — Les prisonniers poussent des gémissements.

PASME, *criant tout à coup.* — Ah !

LE PREMIER. — Eh bien ?

PASME, *criant de nouveau.* — Ah !

LE TROISIÈME. — Eh bien ! voici ! veux-tu te taire ! (*Il le frappe.*)

PASME, *criant.*— O ville !

LE SECOND. — Laisse-le ! Ecoute un peu. Cela nous amusera.
Vas-y ! crie à gueule pourfendue !

PASME, *criant.* — O ville !

LE TROISIÈME. - Mais oui, c'est elle ! Regarde, mon vieux ! Regarde, ça, mufle !

PASME, *criant.* — O ville !

LE SECOND. — Encore ! Certes, il crie aigrement !

PASME, *se secouant avec fureur.* — Tuez-moi !
Fils de putains ! déliez-moi les mains, afinque, m'ôtant les yeux,
Je m'enfonce les pouces dans la cervelle !

LE TROISIÈME, *riant aux éclats.* — Ah ! ah ! ah !

PASME. — Pourquoi suis-je né ? Je n'ai pas demandé à voir !
Et ce monde
Absurde continuera ? Ils vivent et meurent !

LE TROISIÈME, *se moquant.* — Ho !

PASME, *criant.* — Ho !

LE TROISIÈME, *de nouveau.* — Ho !

PASME. — Ho !

LE PREMIER. — A quoi bon ?
Quand même
Tu remplirais l'air caverneux, comme la cloche qui roule en gueulant !

PASME, *baissant la tête.* — Cependant je ne me suis pas
Trompé.

LE TROISIÈME. — Trompé, homme du pieu ?

PASME. — En quoi me suis-je trompé ? Je ne me suis pas
Trompé !

LE SECOND. — Han ! han !
Geins ! rumine ! tords-toi
Dans l'excès de la méditation, comme le sarment sur le feu !

PASME. — L'homme vit !

LE SECOND. — Il vit ?

PASME. — Parce qu'il est hors
De moi, je le posséderai,
Lui, l'homme heureux, emblème de la joie !
C'est pourquoi
J'ai dit : Formons une ville et qu'elle existe comme une fête ! Et que le Signe du Soleil, fierté de l'hiver,
Ou Orion-de-la-nuit, quand il se retire, s'écrie : Que tes portiques sont beaux !
Cela a été
En vain ! Et cependant en quoi me suis-je
Trompé ? Car, qui existe que l'homme? Et il meurt.

LE PREMIER. — Regarde ! voilà le champ et la ruine.

PASME, *criant*. — Je blasphémerai contre les Quatre Vents ! Je flétrirai le pli de la mamelle de la Terre avec une malédiction !
Entends-tu, Père Ciel ?
Jusqu'à ce que la nue excédée me lapide ! Viens, désordre !
Que le cauchemar soit mon éternité ! et qu'un Vampire au cap de poulain
Ancrant ses ongles dans ma poitrine exhale vers le lieu sans espace un cri infâme !
— Pour vous, vous êtes satisfaits, stupides ?

LE TROISIÈME. — Qu'est-ce qu'il dit ?

LE PREMIER. — Il est vrai, compagnons...

LE SECOND. — Ne sommes-nous pas les maîtres ? Je vivrai en joie sous le soleil.

IVORS. — Il faudrait trouver d'autres plaisirs. Les miens me sont déjà connus.

PASME. — Il y a...

IVORS. — Ecoutez.

PASME. — Peut-être qu'une autre
Vie
Existe, et je l'ai connue,
Tel qu'un homme qui, chassé hors de son lit par le cri d'un rêve, avec des cils empêtrés de la résine du sommeil
Derrière la vitre considère
L'immense flamboiement de la nuit avare !
Or, qui sait ce que c'est ! Mais toi,
Tu ne m'as point satisfait, Azur ! Ni toi, soleil, terre magnifique !
C'est pourquoi, sacrifiant à l'homme, j'ai rendu la face contre son scapulaire.
Mais voilà qu'il m'a trompé.

IVORS. — Ils sont comme des moutons devant la crèche ! Leurs paroles comme le pépiement des oiseaux,
Quand ils se couchent dans les arbres en hiver.

LE PREMIER. — Tu useras mieux du grésil ! Tu tireras mieux sur le chemin
Le reflet d'une agitation de feuilles dans l'eau.

PASME. — Tout autre mange son pain et se satisfait ainsi. Et moi, ne serai-je pas satisfait? —

A cause de cela l'indignation me fera bouger le cœur comme une tête !

Si tout ce qui m'entoure

Est mensonge, je maudis!

Je te renoncerai, forteresse Titanique de la lumière !

Feu ! maladie des ténèbres profondes !

LE TROISIÈME. — L'écume lui coule ! Tais-toi, fi de garce!

PASME, *criant vers la terre.* — Ecoutez-moi,

En bas ! Je crie vers l'inférieure tristesse que parcourent les fleuves impies formés non d'eau, mais de mânes !

Mal ! je tends vers toi avec un cri, plus puissamment

Qu'on dit que l'Ange hérésiarque

Ne se précipita vers le supplice comme une pierre !

Fille du Lac! casse la glace avec ton sabot d'âne,

Et trempe le suaire dans l'eau morte, et je mettrai le visage dans ton tablier !

LE TROISIÈME. — Ne te tairas-tu point, mauvais ?

LE SECOND. — Pourquoi Avare est-il parti ? En somme... il est possible...

IVORS. — Vainqueurs, que faire?

Entrent THYRSÉE et GÉRIN-SIX-DOIGTS.

GÉRIN. — Eh bien ! et ici, que se passe-t-il ?

IVORS. — Comment ? que se passe-t-il donc ailleurs ?

LE SECOND. — Cela ne va pas bien.
Est-ce l'étonnement, ou la fatigue de ne plus rien faire ? Nous ne sentons point d'allégresse !

GÉRIN. — Psch !
Chassez fort vite cette humeur ! Rappelez-vous !
Le gosier sec comme le zinc, la station
Sous la neige accablante et le sel du froid, quand la Chèvre dévoilait le pôle,
La désolation de la marche et le combat sans espérance,
Exigent que présentement
Nous jouissions avec force d'une tranquillité triomphale !
Mais bon ! — Vous allez rire ! Ecoutez ce que je viens d'apprendre. — Vous l'avez vu,
De votre côté, Thyrsée ! Ces gens d'ici
Ont eu ce qui leur revenait.
Mais à cause de ce que j'ai vu, l'opinion luttant avec l'ail de la pitié,
L'éternument me flatte, l'indulgence me conduit au pleur. — Hi ! hi !

THYRSÉE. — C'est ici le moment attendu de plusieurs
Que quelqu'un arrive disant : Il est venu.

GÉRIN. — Qu — oi ?

Je ne suis pas un grand sage. Mais pour moi, voici ce que je pense :

Les hommes pourrissent comme la paille et ils tombent sous la faux à pleines javelles.

Mais ceux qui ne craignent point la Mort

La vainquent, et quelqu'un des dieux saisit leur âme par les cheveux, et il la sépare du corps avec son épée, comme un drap qu'on coupe en deux.

Et ils boivent le vin à leur table, et ils marchent casqués dans le vent.

C'est leur cheminée flamboyante

Qu'on voit, par-dessus les nues noires, quand, revenant de la bataille, tous nus, ils fument devant comme des chiens !

Puissé-je mourir comme un dogue sous une roue, et rendre mon âme avec mon sang sombre !

IVORS. — Il ne s'agit pas de cela.

GÉRIN. — C'est juste. Mais hein ? Dites donc ?

Vous avez connu ces derniers temps ! et que les gens exquis,

Avec une ironie qui fait fondre en eau les coins de la bouche,

Repoussant la grossièreté et exilant

Avec les vieilles femmes et les becs-de-lièvre l'objet de mystère et d'alliance, se réservèrent

Le culte du Parfum et la dévotion de soi-même suave !

Pour nous, cochons, nous triomphions dans la ripaille !

Dès lors, n'est-ce pas ? le Passé

Nous devint ennuyeux comme les cloches de vêpres à l'instant du café. Et,

Puisqu'ils l'appellent ainsi, la Religion

Est devenue ridicule comme une poule.

LE PREMIER. — Eh bien ?

GÉRIN. — Même le coiffeur spirituel

Se tait, comme s'il avait une brique sur la langue.

Le bavard

Cligne des yeux, comme un homme menacé de la danse de Saint-Guy.

Et le reste dont tout le vœu

Est de demeurer chaud subsiste dans la stupéfaction.

THYRSÉE. — Ils errent au hasard.

GÉRIN. — Sans table, sans maison !

Et voilà que les plus vieilles femmes font leurs prières, et les autres se mettent avec elles.

Et les hommes s'amassent autour et les regardent.

Qu'une masure sacrée subsiste ou le porche d'une ruine, ils s'attroupent au devant.

THYRSÉE. — Mais moi, j'ai vu...

GÉRIN. — Je sais. J'ai entendu parler de celui que tu dis.

THYRSÉE. — Nous sommes entrés ici au commencement de la semaine parmi des feux immenses.

Et elle a continué jusqu'aujourd'hui, le septième jour, Dimanche.

Il est appelé Pâques ; cette semaine, Semaine Sainte, où la mort et la vie font une vicissitude sacrée.

Ce peuple de fous médite maintenant la bouchée de cendre et le siège de la destruction.

C'est la grenouille qui a voulu se faire aussi grosse que le Ciel.

Car l'homme ne s'est pas fait lui-même. Ils savent...

LE SECOND. — Quel est ce discours ?

LE TROISIÈME. — Qu'est-ce qu'il dit ?

GÉRIN. — Qu'est-ce qu'il dit? qu'est-ce qu'ils savent ?

THYRSÉE. — Je parlerai selon ce que je pense.
— Cependant je suis troublé. Il est sûr
Que nous avons
Reçu. Mais
Quoi ? que le pouvoir de demander.
Et maintenant qu'ils n'ont plus assez de langue pour le refus,
Voilà qu'un messager
Est venu, comme Noël envoie chez les pauvres,
Pour savoir de combien doit s'ouvrir la main pesante,

Il marche sur ce domaine de l'homme, cette terre non terre, impropre au germe et inutile à la pluie.

GÉRIN. — Parles-tu de cet homme, ce prêtre ?

THYRSÉE. — Je l'ai vu ! je l'ai suivi !

Car dans la foule, ou caché derrière les palissades et les pans de murs, je craignais qu'il ne m'aperçût.

Il s'avance dans les quartiers horribles.

Il parle parmi la foule, tandis que les maigres petits enfants lui tiennent les jambes.

Ce n'est pas un homme pour que son placide visage fasse voir

La qualité parfaite de l'Attention.

Je vous le dis,

Les malades guérissent à le regarder.

GÉRIN. — Ah ! ah ! que raconte-t-il ? Je m'en vais ! Adieu !

Il sort.

THYRSÉE. — Vous me croirez ou non. Il ressuscite les morts.

LE PREMIER. — Ah ça ! que dis-tu donc ? qui est-ce ?

THYRSÉE. — Va, et tu le verras.

Car là-bas, après qu'il eut parlé longuement, il a donné ce signe, c'est que,

Dans un recoin plein de sang et d'urine, il a fait naître des fleurs

Plus admirables que le Japon ne loue l'amaryllis,

Ou que l'Inde à ses apsâras, près de qui tout amour ressemble au soin morose du poisson, n'a enfanté une comparaison de lotus.

Roi ! ange ! prêtre ! législateur !

Non moins que Melchisédech autrefois, tel qu'un prêtre avant la messe, ne parcourut la terre récente.

Car plus exactement que l'homme injuste ne garde les frontières de son droit,

Fixant les divisions des fleuves, et des races, et des troupeaux...

Une grande foule pénètre sur la scène, et se répand timidement sur les côtés. — Entre L'ÉTRANGER. — Le groupe qui occupait le milieu de la scène recule.

Pause.

IVORS, *s'avançant.* — Qui vient ici ?

Tu portes l'étole comme un prêtre.

Sans doute que tu n'es qu'un de nous. Cependant

Ne me tue pas ! Peut-être que je te parais impur.

Pause.

L'ÉTRANGER. — O vous ! ô camp des hommes malheureux ! Je viens,

Et non pas la nuit, mais le jour et dans le milieu de la ville.

C'est ici que, comme un homme, l'aide, comme un prêtre, du dehors

J'apporte le sacrifice du témoignage.

Que je n'aie pas parlé en vain !

Pause.

PALFER, *sortant du groupe.* — Oui, baisse la tête sur l'épaule, garde le silence ! — Que viens-tu faire chez nous ?

Tu n'es nullement le bienvenu ; nous ne nous soucions de toi en rien.

Pourquoi viens-tu faire ici le médecin ? Nos maux du moins sont à nous.

Pour toi, ne t'occupe pas de nous ; jouis de ta propre fortune.

L'ÉTRANGER. — Discours fort dur pour un hôte !

PALFER. — Qui es-tu pour que nous te croyions, et qui t'envoie ?

L'ÉTRANGER. — Celui-là

Qui à cause de vous s'est repenti d'être Dieu.

Vous entendrez ce que j'ai à dire : des choses non pas nouvelles, mais vraies.

Car aucun homme ne naîtra sans le cœur, ni rien,

Qui ne soit, n'existe.

J'annonce que quelqu'un existe, Dieu est.

Enfant ! il est notre père à tous deux. Et ne m'accuse pas, car pour vous, je ne vois point

Qu'il vous ait fait de tort depuis le principe.

Mais c'est toi, mon frère, qui as regardé de côté.

Et parce que tu l'as reniée,

Etant mort tu te sépareras de la ressemblance de ton père.

C'est pourquoi je viens vers vous comme un frère aîné,

Comme un ancien serviteur,

Qui s'en vient vers un jeune homme dans une ville, disant : « Ta mère, mon enfant... »

O vous, œuvre !

Il vous prie que vous ne soyez point inexorable pour lui.

Voilà que comme le prodigue il a dévoré son héritage d'ingratitude. C'est pourquoi

Il s'agenouille.

Il se met à genoux devant vous pour que vous lui pardonniez.

Et vous, ne lui tomberez-vous pas sur le cou, comme la poutre qu'il a portée ?

IVORS. — Que fais-tu ? relève-toi.

L'ÉTRANGER. — « O enfants ! »

Dit-il. « Pourquoi ne m'aiment-ils pas ? Cela n'est pas difficile. »

PALFER. — Relève-toi.

Relève-toi ! que ne te relèves-tu ?

L'ÉTRANGER. — Que me répondrez-vous, d'abord ?

PALFER. — Qu'un autre parle !

IVORS, *les yeux baissés.* — Relève-toi, ami !

L'ÉTRANGER, *se relevant.* — O — (je t'invoque par un nom
Qu'il n'est pas convenable ici de faire entendre), — tu es ma paix.

IVORS. — Ta gloire a été d'être fidèle. Citoyen de l'éternel Dimanche !
O toi, qui, comme le diacre qui va à l'Evangile,
T'étant agenouillé as reçu la bénédiction,
Rapporte notre prière ! Tu ne connais point la mort.

UN DES OFFICIERS. — Mais, Etranger, comment te nommerons-nous ?

IVORS. — Quel est ton nom ?

L'ETRANGER. — *Ara Cœli.* Au jour que vous avez mis debout le Sacrifice,
Les cieux, ils vivent ! dans le transport de la piété me nommèrent,
Pour être la mémoire de son extension ; elle est appelé Douleur.
Je m'en vais ; adieu, mes frères ! je m'en retourne d'ici.
Rappelez vous ce que je vous ai dit. Et trois hommes vous viendront après que je serai parti. Ecoutez-les.

Il disparaît de la place.

PALFER. — Je... Ha — a !

Cris dans la foule.

Ah ! ah !

Ils se regardent tous avec étonnement.

PREMIER, *cherchant des yeux.* — Il s'est...

DEUXIÈME. — Il s'est évanoui comme l'encens !

TROISIÈME. — Il a disparu comme une lumière ! il a cessé d'être là.

IVORS. — Parle encore ! Ne t'entendrai-je plus, claire fauvette ?

Pause. — Mouvements divers.

PREMIER. — Eh bien, que faisons-nous ?

IVORS. — Eh bien, attendons.
Cependant, que l'on délivre ces prisonniers ! (*Montrant Pasme.*) Et même ce chien enragé,
Otez-lui le brin de son cou. Que cet intervalle du moins
Existe à notre comédie. — *Ara Cœli !*

On fait ce qu'il dit. — Pause.

LE PREMIER. — Ecoutez !
Remarquez que ce lieu est fort tranquille. Il est dix heures ici comme dans un bourg.
Et j'entends le vent, et je le sens sur ma joue.
L'enfermement n'est plus. Nous nous tenons parmi l'air vide.

DEUXIÈME. — Eh bien, ils ne viennent pas.

IVORS. — Patience, restons ici.

Silence.
LIGIER s'avance hors de la foule.

PREMIER. — Eh ? que voulez-vous ?

LIGIER. — Hommes de guerre ! ou s'il y en a un à qui je parle plutôt...,

IVORS. — Eh bien ?

LIGIER. — Je le pense : sans doute que je suis un de ceux-là.

Sort de la foule un prêtre portant au travers de la figure une large croix rouge. Deux enfants se tiennent derrière lui.

LE PRÊTRE. — Oui. Il en est ainsi.

Cris dans la foule.

Ha !

IVORS. — Ton aspect est terrible !
Prêtre ! quel signe transversal montres-tu
Du cheveu au menton et d'une oreille jusqu'à l'autre ?

LE PRÊTRE, *regardant Ligier.* — Oui, il en est ainsi.

LIGIER. — Ainsi soit-il ! Je m'appelle Ligier.

LE PRÊTRE. — Et moi, je suis le second homme.

LIGIER. — Je vous salue.

LE PRÊTRE. — Je vous salue aussi.
— Pourquoi vous étonnez-vous ? N'est-il pas juste
Que je porte ma marque? Car le prêtre vous répugnait comme un rat.
Mais il convient que l'esclave porte son signe,
Ou dans son cœur rebutant, ou sur sa face misérable.

Pour moi, voici celui que je montre, comme une enseigne enflammée ! J'ai été béni...

PREMIER. — ... Certes, avec le couteau, à la manière du pain.

LE PRÊTRE. — Où est l'autre ? où est mon deuxième frère ? Pourquoi ne vient-il pas ?

Viens ! — Ligier, dis-lui aussi qu'il vienne.

LIGIER. — Viens ! — Viens !

LE PRÊTRE. — Vous qui êtes ici autour, faites silence. — Entends-tu ? je t'appelle tout haut.

Mouvements divers. — LIBOIRE se rapproche, mais il ne sort pas de la foule.

LE PRÊTRE. — Je crierai pour la troisième fois. Je lui ordonne de venir.

LIBOIRE sort de la foule et s'avance vers eux en hésitant, puis il demeure immobile.

LE PRÊTRE. — Nous t'accueillons ! O que mon cœur pût te montrer la bienvenue à ce seuil repoussant de mon visage !

Nous te tendons les bras ! Ne recule pas, ne crains point ! Tu viens en une heure non pas triste, mais heureuse!

— Mais vous, écartez-vous, tant soit peu, car nous devons nous entretenir.

Tous s'éloignent.

LE PRÊTRE, à *Ligier*. — Et toi, tu seras le Lion !

Rugis, et il parlera aussi, et toi parle avec une

bouche flamboyante! Et je ferai entendre une voix.

Moi qui suis comme l'homme pécheur lorsqu'il dit : Je ne suis plus rien de plus qu'un chat noyé,

Comme une plante sous les pierres, comme l'herbe sur un toit de chaume!

Mais vite!

Je m'approcherai de vous, un autre vous versera de l'huile sur les deux doigts ;

Mais ce n'est plus le temps de la patience, mais que la colère de faim se saisisse de vous!

— Ligier!

Demeure! Sache que je m'approche de toi avec des mains de meurtrier.

A cette heure, tel qu'une pierre, tu vis ingrat.

Mais, mort, je ferai de toi le père de la nourriture,

Afin que tu tiennes comme un pilier de consolation, comme un danger pour le mal et le feu de la blanche Vérité!

Dis-moi. Veux-tu mourir au nom de Celui dont la langue médite le nom avec un effort ineffable?

Je t'appelle par ton nom : Ligier!

LIGIER. — *Adsum.*

LE PRÊTRE, *se tournant vers Liboire.* — Liboire!

— Que dis-tu? est-ce que cet homme n'est pas insensé? En effet de qui parle-t-il?

Tu ne l'as point vu, ni entendu. Il ne se trouve pas au dehors.

LIBOIRE. — O père ! tue-moi au plus vite si tu le veux.

Je n'espérais pas prévenir l'heure qui arrive tard.

LE PRÊTRE. — Peu m'importe. Tu es celui qu'il faut.

LIBOIRE. — Du moins ne demandes-tu pas que je parle.

LE PRÊTRE. — Si.

LIBOIRE. Non !

Je ne peux pas ! Je ne peux pas ! tu ne demandes pas cela.

LE PRÊTRE. — Cela même.

LIBOIRE. — J'ai honte ! J'ai honte ! je ne dois pas compte de ce que je pense. Pourquoi ne suis-je pas comme un de ceux-là,

Que leurs genoux emportent vivement où le veut l'esprit grossier ?

Ma volonté est de tourner le visage en bas.

Misérable ! tu ne me forceras point de parler.

Et montrant aux autres qui je suis, à prononcer des mystères. Prêtre, tu ne le demandes point !

LE PRÊTRE. — Je le commande.

LIBOIRE se jette par terre.

LE PRÊTRE, *lui posant le pied sur le dos.* — Que le Seigneur marche sur toi et te délivre de l'esprit de fumée ! Qu'il te bénisse avec la béné-

diction de la troisième chute ! — Hâte-toi de te relever.

(*Aux enfants.*) Aidez-moi.

Il revêt une robe blanche. Puis s'approchant de LIGIER, il lui aide à se vêtir.

LE PRÊTRE. — Que la robe de joie recouvre le vêtement immonde !

Il fait de même pour LIBOIRE. LIGIER et LIBOIRE se mettent à genoux des deux côtés de la scène. Le prêtre au milieu lève le visage comme un homme absorbé dans la prière. — Ils demeurent en silence.

Le prêtre fait un signe aux enfants. Ils sortent, puis reviennent, portant l'un, un cierge allumé, l'autre, un plateau plein de cendres.

LE PRÊTRE, *à Ligier.* — Pour moi, je te consacre comme un témoin. Et je fais ce qui m'a été dit.

Il s'approche de LIGIER et lui pose les mains sur la tête.

Paix ! paix ! Paix, homme vain !

Il va vers LIBOIRE en tenant les mains élevées comme une chose sacrée. — Puis il retourne vers LIGIER.

(*A l'enfant.*) Approche-toi.

Il s'approche de LIGIER et lui pose la main sur la poitrine.

Cœur,

Souviens-toi de la justice. Et toi, mère des paroles,

Je te consacre avec la cendre sans usage.

Il plonge le pouce dans la cendre et lui fait une croix sur la bouche.

De tout le bois, c'est ce que le feu laisse. (*A l'autre enfant.*) Donne.

Il prend le cierge et lui brûle les cheveux sur le sommet de la tête.

Que cette place soit maudite! qu'elle ne repousse point de cheveux,

Là où le feu de la fidélité s'est posé.

Il va vers LIBOIRE et fait de même. Il retourne à sa place et demeure quelque temps en silence. Puis, se tournant vers LIGIER, il va rapidement vers lui et lui pose les mains sur les épaules.

LE PRÊTRE, *à Ligier.* — Lève-toi, mon oint ! je dis avec la cendre et le feu !

— (*Se tournant vers Liboire.*) Relève-toi ! — (*A Ligier.*) Plus qu'une femme

N'admire son fils, quand voilà que les poils lui poussent,

Certes je te regarde avec ravissement, force ! bien que tu ne sois encore qu'un nouveau lion.

Fais connaître la voix chez un peuple de muets, la terreur dans la cité des lâches !

— O Liboire ! viens voir notre frère Ligier ! — Voici que, revêtu de la force du pardon et de l'anathème, il ne changera pas de place. Tiens-toi parmi les faibles comme un objet de certitude.

— Et toi, mon autre enfant ! — Me voici entre vous, et vers qui mon cœur se jettera-t-il ?

LIGIER. — Le fleuve va sans bruit, la Seine sous ses arches ruinées. Et les vents,

Qui le cinquième soir soufflaient parmi nos tours
Ou de l'Est ou celui de la Mer s'apaisent.

Et je sens la douce lumière ; elle baise la terre nouvelle.

Déjà jasent les oiseaux, déjà fleurissent les haies !

C'est le moment que jadis le Chef profane d'une troupe errante,

Consultant le chant de coucou et les combats d'abeilles,

Plantait sa rame dans la terre, résolu à l'habitation, à défendre sa vie contre le hasard par une enceinte.

Et moi, devant le soleil et l'œil de l'air blanc, je jurerai !

Il est convenable que, nous prenant les mains, nous fassions un serment d'arbitres ou de gens qui concluent le rachat :

Les pieds dans cette ruine, d'accomplir
Une œuvre impropre au niveau; d'édifier sans truelle : l'Attente.

LE PRÊTRE (*le second Consacré*). — En effet la partie qui mange s'occupe à rien, et la partie qui ne mange pas

Reste comme un homme dans son lit, comme un vieillard qu'on garde.

Avançons-nous, afin que, du milieu de la race perdue retirant l'enfant acceptable,

Nous lui donnions une terre.

Seigneur ! que nous subsistions parmi le mensonge !

O vous ! voilà que nous nous tiendrons comme trois rocs à qui les eaux insultent,

Comme trois montagnes dont la Sagesse a consacré les distances !

Liboire ! Ligier !

Ils se saluent à la manière des prêtres. — Puis comme LIBOIRE à gauche, le Prêtre, s'étant mis à la droite de LIGIER, dit à un des enfants

Va ! appelle-les !

L'enfant s'avance et lève les bras. La foule se répand sur la scène, comme précédemment, le groupe des Vainqueurs restant à part.

LE PREMIER CONSACRÉ. — J'annonce cette nouvelle : à la terre, qu'elle donne à manger ; à la Maison du ciel,

Qu'elle distribue la vie ; aux sages animaux, que nous avons trouvé notre père, à l'homme même qu'il respire en paix !

Car après que dans la main stricte il a gémi,

De nouveau, voilà que l'être à la tête poilue s'écrie

Que le bien lui est connu.

IVORS. — Holà ! quel ton prends-tu ? Si tu prétends m'enseigner, je t'écouterai,

Sans prévention, mais plutôt, cependant, comme il est juste,

Avec méfiance. Quel bien ?

Il ne te croira pas aisément celui qui sort de ce péril à demi happé !

(A l'assistant.) — Tire l'épée d'Avare ! tiens le glaive debout devant moi, pour qu'il m'assiste comme un

Témoin incorruptible dans ce lieu détruit de scandale.

Je ne pense pas qu'il nous convainque aisément.

LE PREMIER CONSACRÉ. — Ecoute, sabre !
Et toi, Ivors à la barbe grise
Ne fais pas le fier, car tu n'es qu'un enfant.

— Que tout homme tende son cœur, écoute ! que tout homme vivant ne fasse pas plus de bruit qu'un lys !

En effet, ô ville ! ô foule ! une, il, i,
Il existe,
Il existe une autre vie !
Qui fera attention ? qui écoutera au dedans
Le cri de la sagesse, petit
Comme le grillon dans le four ?

C'est pourquoi je me suis mis à genoux, comme une femme qui cherche une pièce de monnaie !

Malheureux !
Voilà que je parle et peut-être à cause
De cela qu'ils ne me croiront pas ! Cependant voyez qui je suis !
O vous ! croyez-moi ! je voudrais user
De votre langage, et je ne puis !
Mais une force me lance çà et là !

LE PREMIER, *à Ivors.* — Mets-toi derrière l'épée ! Prend garde qu'il ne se jette sur toi.

LE PREMIER CONSACRÉ. — Où? où me porterai-je d'abord ?

Ça ! quel cri

Pousserai-je comme celui de la trompette, la vérité perçante ?

Il vit ! et la sauterelle a jailli de son sein inénarrable !

A cause de la miséricorde du Très-Bon, mes cheveux s'enfleront comme de l'herbe ! A moi,

Ver, la Montagne a souri comme une jeune fille blessée !

Et je viens vers vous comme un oiseau afin que vous m'arrachiez les ailes !

Ecoute, Israël ! résistance par qui subsiste ce monde !

Entendant que la joie

Existe, ne demeurez pas ici, mais ne courrez-vous pas au dehors ?

Et si quelqu'un laboure, mettez ses bœufs en pièces, lui annonçant ce que vous savez.

Et celui qui travaille péniblement, tirez-le par les cheveux et, lançant ses outils par la fenêtre, poussez-le ici.

La prière

Tirée par la tête ne peut que crier comme oui !

Et l'autre moment a connu

Les Muses honnêtes, souffleuses du feu, mains, sagesse de l'enfant, filles de l'homme vieux.

Mais moi.

Je connais une bien autre maîtresse et que je me tende tout entier comme la croix créatrice!

PALFER. — J'entends prononcer le mot de Joie.

LE PREMIER CONSACRÉ, *à Ivors*. — Tes lèvres tremblent. Qu'as-tu à dire ?

IVORS. — Au nom vil des morts !

Et de cet ignoble séjour, et de ces gens

Qui survivent au hasard, hommes et femmes!

Et de nous-mêmes, qui, soulevant le glaive éclatant,

Résolûmesde contempler en face notre ressemblance ;

Et de nos pères qui ici-même ont agité leurs mains infructueuses

En ce temps moderne : Sceptre! héraut!

Moi-même, déposant le grade supérieur, je te prie. Ne dis pas de mensonges. N'ajoute pas une illusion.

Certes nous ne sommes pas ici des gens qui, pleins de nourriture, sortent au soleil pour danser !

Vois ! nous ncus sommes assuré

Ce seul bien : notre infortune. Ne nous en dépouille pas.

LE PREMIER CONSACRÉ. — O Ivors ! que de peines, depuis que sa mère en hurlant a produit le petit maudit !

Car l'homme, étant descendu d'entre les IV-Cataractes, enfanta l'acquisition et le soupir, puis Seth.

D'abord l'autorité des parents, ensuite la servitude même.

L'insulte sans vengeance, l'horreur de soi ;

Et s'il épouse sa femme, le souci sera à sa cuisse, le tourment sa multiplication ;

Jusqu'à ce que la tombe nous dépouille comme avec des mains de débauché.

Et qu'il suce la louange, qu'il se réjouisse de la bonne volonté des autres,

Afin qu'il morde dans de l'ardoise, afin qu'il avale le bois mort comme une tranche de pain.

O mon enfant ! ni ta femme ne t'a aimé, ni ta mère.

— Vous me regardez tous, et je vois vos visages colorés par le soleil, exilés ! —

Ecoutez ! décidons de ne nous laisser pas tromper.

Voici ce remède que j'apporte, ce bien : la cessation, la mort.

Ivors, est-ce qu'il te suffit ?

IVORS. — Je ne le repousse pas.

LE PREMIER CONSACRÉ. — Faisons donc là Notre temple et notre demeure !

Et si c'est avec elle que je passerai le temps légitime,

Je ne relierai pas les cheveux de l'esclave, tandis que l'épouse se tient derrière mon cou.

C'est pourquoi je mettrai la poitrine contre mon Royaume.

IVORS. — Tu prononces une parole puissante ! capable de faire chanceler l'épée.

— Va, toi ! change-la contre une branche de saule ! contre une quenouille chargée de filasse.

Et moi, je courbe la tête. Mais qu'ajouteras-tu à ce mot ?

LE PREMIER CONSACRÉ. — La loi.

PALFER. — Faudra-t-il comme de petits gars nous remettre

Aux prêtres vêtus de robes? Je pense qu'ils ne valent rien.

LE SECOND CONSACRÉ, *s'avançant.* — Quel reproche fais-tu ? Avance et soutiens-le.

PALFER. — Va réciter ton bréviaire,

Ainsi qu'une poule qui boit !

LE SECOND CONSACRÉ. — De quoi t'occupes-tu ? Que t'importe ce que je suis? Je garde et je donne à manger.

A cause de cela l'homme grossier m'a offensé avec un coup, l'homme sage avec un petit sourire.

Pour moi, couvert de honte, contre ta poitrine, Seigneur ! je gardais le sommeil de la fidélité.

Cependant je ne cacherai point et je parlerai à point et je parlerai à découvert :

Par ma lâcheté j'ai enduré un reproche poignant.

Et c'est pourquoi

Voilà maintenant que je montrerai le sceau caché,

La rature sur la partie visible, l'opprobre dans le visage de mes yeux !

Et toi, homme mauvais ! je ne me rappelle pas que ces enseignements t'aient plu :

« Tu ne te réjouiras point de manger. Tu ne te feras point un jeu de la femme.

Et que le puissant orgueil n'enfle pas le sang, ton lac !

Mais que ta tête soit liée à ton jarret. Hais-toi toi-même. »

Or je vous les donnais à mi-voix. Mais maintenant

Je les crierai contre l'haleine des gens, je les chanterai sur les places publiques !

Voilà que je sortirai avec violence, et je ne cesserai pas

Jusqu'à ce que celui qui m'écoute se torde les mains,

Et que la chair du cœur se soulève, et que les larmes lui ruissellent sur les jambes.

Car je suis comme quelqu'un qui dépassant la côte s'écrie : Parce que j'ai vu la mer gazouillante !

LE SECOND. — Cependant...

LE SECOND CONSACRÉ. — Tais-toi. — Ecoutez-moi !

Afin que, scélérat, devant un peuple de maudits je pousse une voix désespérée !

O Lait ! Je sais que celui qui t'a quitté une fois fuira en bas avec un coursier de plomb !

Et mon iniquité est sur mon dos comme une porte, comme une machine !

— Afin que nous ne mourions pas, Seigneur ! Afin que je n'entre pas dans le lieu bouché du feu noir !

PALFER. — Tu mens ! Cela n'est pas vrai.

Pause.

LE SECOND CONSACRÉ. — Comme on entend le pinson derrière les persiennes,

Le mort chauve du fond de sa fosse obscure entendra la Trompette jubiler !

L'Eternité députera son homme. Amen ! En ce jour la perfection du Juge s'asseoira au-dessus de la terre triste.

Quand l'homme paraîtra devant la ressemblance de son

Propre corps, recouvrant de quoi être jugé.

Seigneur ! je me suis agenouillé vers toi de dans le ventre de mon péché !

La Peau sera citée, et c'est en vain qu'Adam

Mettra les mains de doigts devant ses parties honteuses !

Que tout homme fasse attention ! et que dans le sentier terrible de la vie

Il n'avance le pied qu'avec une sage horreur !

Et qu'il se réjouisse à son aise, qu'il prospère avec emportement ! Etant mort il baisera le tranchant de l'épée.

Vah ! En ce jour, malheur !

L'Or sera proféré, et l'ancien Guerrier

De l'Incertitude se mettra droit pour le contempler. Que dirai-je en présence de la chose vierge,

Quand toute la Loi adjurera contre moi, criant

Que l'Amour sans la Justice est appelé prostitution ?

L'os sifflera de terreur ; du puits de ses côtes, le pécheur fera sortir un cri exécrable !

C'est alors qu'il voudra plonger comme une loutre, afin de vivre comme une lotte sous les herbes molles,

Comme le roi Morse qui par les golfes limoneux se nourrit de saumons et de lavarets !

La chose pitoyable sera celui

Qui étant né pour la vérité n'y sera point admis.

Et l'Ange qui se tient à côté,

Comme la femme d'un marchand au moment qu'elle vend consulte son mari avec un regard,

Levant à gauche ses paupières songeuses, répondra :

« Vois, ami !

Les larmes des morts sont une chose trop vaine,

Trop peu pesante pour faire pencher l'inflexible fléau !

Va-t'-en d'ici ! Va-t'-en là où le temps subsiste. »

Et lui, avec la même horreur que le Principe-des-routes sentit les soies lui pousser,

Fendant le monde avec une exécration, sous l'Enfer il se ruera vers la communion de son Saint !

— Un cri opime : *saint !*

Sera entendu, tel que les montagnes, comme si les Iles rugissaient !

Le cri des nations furieuses de la Tranquillité.

Car tout homme qui vit sera usurpé par la compassion.

Et la partie morte sera envoyée

Vers Proserpine, reine du Cloaque !

Silence — Mouvements.

PALFER. — Parle tant que tu voudras. Je ne te croirai point.

IVORS. — J'entends avec étonnement retentir des paroles méprisées !

— Vous, que dites-vous ? Et toi, tu parles terriblement !

— Je vois, je ne vois pas ! Et je suis comme le voyageur qui, tenant son chapeau, lance un regard de côté,

Quand la foudre illumine la pluie immense !

Tu parles d'une autre vie, et à ces mots mon âme est comme un fruit qu'on tire.

J'ai entendu, et voilà que mon vieux cœur,

Comme un gamin de dix-sept ans que des forêts accompagnent dans le ciel, ne peut plus contenir

Le débordement sauvage de l'espérance ! Mais tu dis une chose stupide !

C'est comme un tableau peint, comme la vision de l'homme qui ronfle !

Et ici voilà-t-il pas le monde sous le jour clair ?

Soldats ! n'est-ce pas une chose honteuse que de me voir ?

Je ne suis pas moins qu'aucun de vous, et voilà que je cesse de me soucier de moi-même.

Mais un mal me pénètre, et me fait désirer comme l'eau

Que je commette un crime contre le sens commun,

Un forfait contre le témoignage des yeux, afin que je me remette entre

Les mains de celui qu'il dit.

LE PREMIER CONSACRÉ, *au Troisième.* — O Liboire, que répondras-tu ?

IVORS. — Je me plains de ce lieu infini ! de ce puits dont maintenant

Du second seau puisé au réservoir de l'éblouissement s'inonde la margelle blasonnée !

Et moi, je suis comme une petite bête, comme le serpent sur le chemin.

Où est la place de ton Dieu? Voilà ! celui-là qui est le vrai

Est vaste comme tout, et je ne le comprends point.

LE TROISIÈME CONSACRÉ. — Ne méprise

point le maître de la maison, le pauvre ouvrier ! Ne demande point

Qui est son banc, où est la pierre de son siège.

Son séjour est sa propre sainteté. Il existe !

Il l'a juré par le sacrement de sa solidité et il n'en aura point de repentir.

C'est pourquoi n'insulte pas à la Justice,

Telle qu'une face dont la bouche est scellée, mais dont les yeux lancent des regards terribles !

IVORS. — Non. Je ne me résous point à te croire.

LE TROISIÈME CONSACRÉ. — Sois prudent en ce cas ! Va-t'en ! Peut-être même

Déjà qu'il est d'un peu de temps trop tard.

Ne fais pas une demande pour rire. N'appelle pas

Le Lion qui ne te voit pas par moquerie,

De peur que, s'approchant de toi, que répondras-tu, s'il dit : J'ai faim ?

Et moi, ayant tardé, je fus saisi

Pour être comme un homme qui agit contre son gré et je suis entre les mains de mon ennemi.

IVORS, *se tournant vers ses compagnons.* — Et vous ? Pourquoi me laissent-ils parler

Sans rien dire, me regardant d'un air sournois ?

Je parlerai donc

Avec cette autorité qui m'a été donnée.

(*Se tournant vers la foule.*) Gens !

Examinant cette épée, choisissez entre la contrainte et le consentement.

Vous avez été frappés par votre faute.

Et moi de ce pouvoir que j'ai acquis

Je ne me soucie pas, mais nous ne sommes plus que comme des hommes l'un près de l'autre.

Que cette loi soit établie parmi nous,

La Loi du pain. Car de quoi l'homme a-t-il besoin que de manger,

Et de vivre avant qu'il ne meure ?

(*Au troisième Consacré.*) Que dis-tu ?

LE TROISIÈME CONSACRÉ. — Que m'importent

Vos lois ? N'attends pas de moi que je répande des mots profanes!

Et plût au ciel que je fusse appelé

Oubli, et qu'à celui qui boit je pusse offrir la comparaison de la bouche fermée !

De quelle voix

Userai-je ? en quelle croix me tendrai-je ?

Afin que vous me croyiez si je dis

Que je possède la vérité ;

Ou suerai-je le lait, et ferai-je sortir

Des perles de la veine des yeux ?

Quel jour est-ce, Jésus ! que celui-ci ? Pâques.

LE DEUXIÈME CONSACRÉ, *à Palfer.* — Parle, quoique avec mauvaise grâce.

PALFER. — Qui est Dieu ?

LE DEUXIÈME CONSACRÉ. — Et toi, qui es-tu ? Tu me réponds : Je suis

Ceci, cela. Pour lui, il est.

Et parce que je l'ai méconnue, je périrai dans la forme de ma ressemblance.

Et lui,

Il a adopté mon crime, il a fait un pacte avec mes côtes !

Naissant à la ressemblance de mon erreur, afin

Qu'en s'en faisant la victime elle soit pie.

LE TROISIÈME CONSACRÉ. — A cause de cela, je t'ai aimé !

En ce jour, Seigneur ! j'ai inventé de ne plus aimer autre chose que toi !

Certes là où sont les sources, les cygnes y boivent.

Le Jeudi tu as été livré à l'homme pécheur,

Pour être comme un sac sous ses reins, comme du raisin sous la vendange de ses pieds infects !

Et le Vendredi, Dieu ! ayant pris sa mesure en le baisant,

Tu fus déployé avec des clous sur la croix, l'affreux homme rigide !

Un jour, deux jours !

Et le troisième jour, voilà que les femmes nous ont épouvantés, en nous disant que la Mort n'est plus !

Que ferons-nous que de pousser

Des cris, comme des gens de guerre sur le butin ?

Un homme est revenu avec sa dépouille du lieu bas !

O Dieu ! ô Dieu ! nous ne mourrons plus !

LE PREMIER ENFANT, *chantant.* — Voici le temps qu'avec sa serpette le Jardinier

S'en vient vers chaque plante pour juger des torts de l'hiver.

Et tu le vois qui çà et là cueille une fleurette, disant :

« Qu'un autre juge l'âge des vins à leur goût !

Pour moi, je fais, comme l'abeille, la différence de deux violettes. »

Salut,

Lumière d'or ! O

Mai !

O Mai joli ! ô commencement de l'année,

Alors le vieux pommier se souvient de ses amours et le pêcher

Médite de devenir comme le sang et le feu !

LE SECOND ENFANT. — L'homme vieux s'étonne et dit : « Pourtant ce n'est que le Printemps ! De quel lait

Est-il tombé une goutte sur la terre ? »

En ces jours

Prends garde qu'ouvrant ton huis tu ne sortes dans un temple !

O

Arbre des champs ! et toi,

Aubépine, qui nous a faits ?

Toutes les choses selon qu'elles ont été créées rendent une louange disant : Hosannah !

LE PREMIER ENFANT. — Que dit celui-ci ? qui parle et ne sait ce qu'il dit. Pour moi voici que je sais !

O ma mère, je ne te connais plus ! Mais que je me tienne

Comme un homme nouveau, comme la branche de prunier en fleur qu'habille un tremblant vêtement d'abeilles !

Que l'alouette s'enlève avec violence, criant : Je ne crains point la force de Midi !

Qui m'empêchera de rire ? que je ne cesse point d'aimer !

Et que ma joie

Soit contre ma face comme les bouquets de l'acacia et entre mes mains comme les grappes du faux-ébénier !

LE PREMIER CONSACRÉ. — Le sens de ce discours est : Connaissance ; le temps de deuil est fait.

Je pousserai un cri ! car mes ténèbres sont devenues comme le Soleil levant.

Le moment n'est plus de s'enquérir,

De converser avec le chemin, mais de fixer le visage en avant !

Qu'aucun de vous ne soit si perdu

Qu'il reste là, mais qu'il vienne manger la jeunesse de Dieu !

Car la Vérité se montre

Comme le sang sur un vêtement blanc, comme le feu sur une montagne !

Pourquoi cries-tu ? tel qu'un cygne sur les eaux résonnantes !

Je me suis réveillé en triomphe,

Parce que, me souvenant d'hier, je me suis vu tel que de la neige ! Je suis pur ! je suis pur !

Je m'enorgueillirai de mon crime ; mon Dieu ! j'agite ces mains meurtrières !

J'ai frappé, et l'ablution a jailli. J'ai craché,

Et mon insulte est sur toi comme une gorgée de pierreries !

C'est moi ! je vois

Chaque blessure que j'ai faite ; elle luit

Plus qu'une lampe, ou qu'une flaque d'eau sous Midi ne rejette une poignée de dards !

Il remporte ma mort ! Parce qu'il décrit ma servitude dans ses mains !

Et vous, m'écoutez-vous ?

Comme un coq qui a trouvé le bon grain,

Comme un taureau beugle du milieu de son pâturage,

C'est ainsi que je chante parmi vous, afin que si quelqu'un veut manger jusqu'à être rassasié, qu'il vienne !

O

Fils des esclaves et des hommes tués ! Barbes

Femmes, enfants ! Tout pesé,

Ceci me paraît le meilleur : Connaissons Dieu.

Pause.

THYRSÉE. — Soit donc ! soit.

PALFER. — Ivors, nous attendons que tu parles.

IVORS. — Tu le veux ? Et moi,
Je me sens porté aussi à faire
Une promesse à l'Etre qui ne tient point de place dans l'air.
Je jurerai avec la main droite ! Convenons d'un embrassement.
Mais qu'il se souvienne aussi de son honneur, avec cette paction conclue
Devant le Soleil, maître du Feu, dévastation de la Nuit !

LE DEUXIÈME CONSACRÉ. — Je prends cette parole et ne te la rendrai pas.
Entendez-vous ?
Je vous déclare
Qu'autant que vous vous tiendrez dans la largeur de notre bénédiction, vous n'auriez rien à craindre de mal.
Ni peine, ni faim.
— Nous ne vous avons point menti. Ce que je dis, je ne le dis point. Mais le texte, le texte, le T-
-tt texte est là qui le dit.
C'est pourquoi, bien que cela paraisse difficile, croyez.

IVORS. — Nous avons juré alliance.

LE DEUXIÈME CONSACRÉ. — D'abord est-ce fini ? Cherche bien. Peut-être as-tu quelque chose à dire.

IVORS — Rien. Je suis dans tes mains comme la chaîne de l'encensoir,

Comme les cheveux sous le peigne !

LE DEUXIÈME CONSACRÉ. — O qu'une pierre fût levée ! pour qu'elle subsiste

Quand le moment viendra que vous renierez celui-ci ! Car la pensée des hommes va et vient.

Que cela ne soit pas. (*Au troisième Consacré.*) Et toi, fais la prière pour nous.

Pause.

LIBOIRE, *levant les mains.* — Père ! Père ! sens mes mains, elles ont l'odeur de la tombe !

Et voilà que, comme je les ai levées vers toi, tu n'as plus voulu me les rendre.

Aie pitié de moi, Seigneur,

Par les entrailles de ta maternité, car je sais que ton amour pour moi

Est comme celui d'une mère nouvellement accouchée.

Déjà, je suis méprisable entre les hommes mêmes, bon pour achever les os entre le chien et la porte ;

Comment dirai-je, moi

Qui ne suis qu'un grain de blé sauvage, un pépin de mûre,

Pour invoquer celui qui est comme un Vieillard ? La Chose triple se rappelle l'avenir,

La Source du nombre se souvient de son éternité, et dit : Avant ce temps-là, j'étais.

Tu es complet, je dis par la Vertu, et la Parole, et le Conseil.

En toi est placée l'origine de ma respiration.

— Aie pitié de moi, ô toi qui es l'aîné !

O Dieu, souviens-toi de ta mère ! Nous t'avons formé de notre sang ! Ne te mets pas à m'accuser,

De peur que je ne te réponde comme « Mon Dieu !

Tu as participé à mes os, tu as habité au-dessous de mon cœur ».

Qu'un autre te juge, s'il veut ! pour moi je te rendrai des grâces.

Mon père et ma mère me laissaient, et toi tu m'as ramassé de tes mains.

Tu m'as frotté avec le secret de ton huile, tu m'as attendu avec patience.

A cause de cela, je te rendrai des louanges comme une multitude !

Que j'enfonce profondément mes racines pour que je m'élève ! et que je grandisse comme un arbre,

Comme un poirier dans le jardin d'un homme pauvre, dont le fruit remplit tous les ans cinquante sacs !

Pause. — Le DEUXIÈME CONSACRÉ fait un signe, et comme un grand nombre parmi les assistants s'agenouillent, il fait la bénédiction sur eux.

PASME. — Et moi, je suis libre de sortir?

IVORS. — Comment, tu es encore là ?

PASME. — Eh bien ?

IVORS. — Comme si tu posais sur une branche avec des ailes !

PASME *fait un mouvement pour sortir.*

LE PREMIER CONSACRÉ. — Où allez-vous ? écoutez-moi.

PASME, *secouant la tête.* — Non.

LE PREMIER CONSACRÉ. — Qui êtes-vous ?

PASME. — Moi, Pasme. Beaucoup sont morts, et ceux qui vivent maintenant
Me méprisent comme rien.
Mais c'est moi qui, dans le temps
Des toits, ai conduit cette sage pensée, comme un jeune Roi d'abeilles,
De constituer l'immense demeure de l'Essaim.
Car l'homme,
De mes yeux qu'aurais-je vu de meilleur ?
O Ville des hommes ! c'est pour cela que je pleure, parce que je ne vois point tes tours!
Illustre ! lieu du chœur !
O Pomme de pin ! je ne verrai pas s'arranger en toi les âmes d'hommes ! Mais bien !
Je vis. Je vais ailleurs.

LE PREMIER CONSACRÉ. — As-tu écouté ? as-tu
Entendu ce mot que j'ai dit ?

PASME. — Je
Ne sais ; je ne m'occupe pas de ceci.

LE PREMIER CONSACRÉ. — Qui l'a entendu ne se soucie point d'en entendre tout autre !

PASME. — Qui est-il ?
Je gémirai ! Je me plaindrai de lui comme la grande Junon, quand des toits de Théba
Elle vit tout Minuit resplendir des trahisons de l'Epoux !

LE PREMIER CONSACRÉ. — Arrive avec nous.

PASME. — Quelle joie me resterait-il ? quelle liberté serait la mienne d'aller et de venir ?
Aujourd'hui, puisque je ne suis pas mort,
Je jouirai de la vie ! J'aime, j'aime
La beauté de cette rayonnante demeure !

LE PREMIER CONSACRÉ. — Parle encore et je rirai ! Parle encore et je triompherai au-dessus de l'Aurore et je m'élèverai dans ma joie !
Je te promets avec serment
La possession, surcroît de la certitude.
Crois ce que je dis, et ton manteau sera comme une rivière sous la fournaise du matin, aime ! et ton corps deviendra rose comme le soleil !

PASME. — Non.

LE PREMIER CONSACRÉ. — Va ! tu ne m'échapperas pas !

Il le prend dans ses bras.

PASME. — Hélas! hélas ! Pourquoi me prends-tu ? Je meurs ! et je suis dans tes bras

Comme des épis dans le poing du moissonneur !

Hâte-toi, hâte-toi de me lâcher !

Ils se séparent. — PASME sort.

QUELQU'UN. — Que ne reste-t-il ?

LE PREMIER CONSACRÉ. — Ce n'est pas en vain

Qu'il aura mis le nez contre la robe sacerdotale.

Mais les uns se nourrissent le matin, et les autres font un festin à midi,

Et les autres mangent au goûter, et les autres comme les chevaux, à l'heure des ombres.

Et ceux qui ne mangent pas, ils meurent.

Paix ! Pause.

Deuxième coup de la Messe.

QUELQU'UN. — On sonne de nouveau.

LE DEUXIÈME CONSACRÉ. — Tout à l'heure. Ce n'est que le deuxième coup. Attendons.

THYRSÉE. — Qui?

LE PREMIER CONSACRÉ. — Pour nous, nous sommes restés chez nous, et il a fallu

Que la porte nous fût ouverte du dehors.

Mais en ces jours je sais

Que plusieurs d'entre ceux qui n'ont point cessé de croire

Sont sortis de la ville.

Sachons quelles nouvelles ils rapportent. Or je les vois qui viennent.

Entre une troupe d'hommes et de femmes pieds nus et portant des rameaux d'arbres.

LE PREMIER CONSACRÉ. — Comment nous saluerons-nous? A la manière de deux palmiers!

Ici la Vérité est connue. La bénédiction du commandement nous a été rapportée.

— O matin de la Résurrection !

Les eaux se divisent, le feu pascal est devant nous, et déjà la flamme du cierge se penche !

Et vous,

Qui êtes-vous ? porteurs, porteuses de branches qui venez à notre rencontre !

LE PORTE-BATON. — Louange à Dieu qui fait tout ! Il a été rencontré ici et là ;

Par vous, je ne dis pas comme vous faisiez,
A la manière des fourmis affairées, sitôt
Qu'elles ont palpé l'obstacle.

LE PREMIER CONSACRÉ. — Qu'est-ce que les femmes ont à dire ? par qui nous avons lieu de mourir.

Mères ! qu'avez-vous vu sur la montagne, origine des hommes infortunés?

HÉLÈNE. — Nous avons été voir ! Parce que nous sommes curieuses.

LE PREMIER CONSACRÉ. — Est-ce ainsi que vous nous revenez du Tombeau !

MAURA. — Il n'y a pas eu de jour plus triste qu'avant-hier.

Je n'avais pas pu

Manger depuis le matin, et à quatre heures je suis retournée à Notre-Dame avec Marthe.

Hélas !

Ce temple vide de culte

Renfermait aisément tout ce qui restait de notre Eglise, un peu d'hommes et de femmes. Et tout le reste des hommes baptisés...

— Et je gémissais, m'étant souvenue de mes deux garçons

Tués, parce que cette aveugle, Marthe,

Qui a perdu les yeux à pleurer un homme mort, sanglotait contre le pilier.

Et comme des vagabonds autour d'un feu qu'on cache,

Ayant allumé les quinze cierges, nous récitions

L'Office de Ténèbres autour.

O jour amer, amer ! Que je ne connaisse plus la Terreur, que je ne sois plus assise dans les ombres de l'Agonie ! —

En ce jour Dieu a été vaincu.

En ce jour, l'Enseigne

Couverte de la sueur de l'écartement, le mort a enduré ce supplice d'être visible, tout nu

Devant l'insulte et la contemplation de la moquerie.

Pour nous, nous nous tenions assis serrés

Entre les impies, comme dans un œuf ; au milieu

de la stupidité des lâches comme dans la terre d'un puits.

De sorte que nous parlions ainsi à notre ennemi : « Seigneur !

Pourquoi, prenant des armes dans tes deux puissantes mains, marches-tu contre une paille ! »

LE PORTE-BATON. — Maintenant, écoutez ! c'est toi,

Maura, qui as eu cette idée que nous allions

Vers cette colline qui est au-dessus de la Seine.

MAURA. — Dis, Marthe, ma fille pouvions-nous supporter cela plus longtemps ?

C'est pourquoi, comme nous nous tenions ensemble près de la porte, je dis :

« Venez. Sortons.

Otons nos chaussures. Sortons d'ici. Hélas ! hélas ! Allons vers Dieu puisqu'on nous dit qu'il est mort.

Et nous ne rentrerons point, et nous ne mangerons point, et nous ne boirons

Point, jusqu'à ce que nous ayons montré notre douleur.

Venez, petit nombre de gens ! car nous sommes tels que des mendiants chétifs pour qui la croisée de l'homme riche est comme une nourriture. »

Et où nous sommes allés, il y avait des bois.

Une grande forêt ! C'est là que nous arrivâmes, à l'heure où par la fenêtre

La Lune aperçoit l'homme et la femme dans un seul lit.

C'était le temps

Où l'heure du Prince de l'hiver, Orion qui se penche sous le Sud,

Est occupée par deux étoiles obliques ;

Et le colon Arcturus par un chemin tournant gravit la plus haute partie de la sphère.

Et comme nous montions par un sentier abrupt, nous retournant,

Nous aperçûmes Paris à quelques lueurs chétives.

Etant arrivés à un lieu élevé, nous nous arrêtâmes là.

Et la nuit s'acheva ; et nous ne cessions point de prier.

Et le soleil traversa le ciel, et il disparut avec une vaste rougeur ;

Et nous ne changions point de place. Et de nouveau la nuit occupa l'air grand.

IVORS. — Et puis ? Et puis quoi ?

LE PORTE-BATON. — Où lit-on

Que, la nuit venue, ce soit tout de suite l'aurore ?

Ou,

Ce qu'est le jour de la Conscience, qu'on le voit des yeux ?

Ce n'était point cette lumière

Où volent les oiseaux, par qui les haies font de l'ombre ; je ne lacomparerai point à notre journée.

Elle s'est montrée en silence.

IVORS. — Est-il vrai ? O femme aveugle, est-ce vrai ?

MAURA. — Que dirai-je, pauvre chauve-souris ? J'ai vu.

LE PORTE-BATON. — L'Age s'est montré, la Monarchie de l'arrière-monde a découvert ses entrailles !

O philosophie ! et toi, quasi-science de la Géométrie,

Pénètre les cieux, spéculant sur la forme d'un four !

Je ne parlerai point trop vite. Je ne juge point. Cette nourriture

Implore d'être donnée au serpent de la Méditation.

Mais cette parole s'est ici fait connaître :

« Le monde s'ouvre, et le déchirement du matin a retenti sur la mer ! »

Là est le centre. Vers où

Se tournent et se pressent les Saints, comme les chèvres

Qui appuient le museau sur la poitrine du berger pour happer un morceau de pain. C'est là

Que le Père et le Fils

S'étreignent dans l'unité de la Respiration.

Et la femme qui était devant moi, ravie,

Indiquait ce point avec le petit doigt, balbutiant qu'elle entendait

Un cri ! — Je sais ce qu'il est convenable

De dire et de ne pas pas dire. J'ai mis en réserve ce seul mot : l'exactitude.

Que nul ne se vante

De franchir ce seuil-ci avec la cadence du pas !

Mais qu'il vende sa main gauche pour acheter un glaive.

Je désire vivre !

Il faut combattre contre la porte, et nul n'entrera que comme un ennemi.

— Mais les enfants de Dieu — O ver !

Les camps perpétuels t'entourent ! — exhalaient ce chant d'or : « Il existe !

Comme dans le vent, comme dans la qualité de la trompette, je me maintiens par la force de l'amour ! »

Et aujourd'hui, ce fut le matin. L'astre montait dans l'air en battant des ailes, le coq !

Et les chiens des villages aboyaient vers le point du jour.

Long silence.

IVORS. — Maintenant, comment ferons-nous pour vivre ? tout le temps qu'il reste à manger.

LE DEUXIÈME CONSACRÉ, *à l'Assistant.* — Donne-moi l'épée. (*Il la prend.*)

Prends-la, ô Roi, et défends-nous

Je dis contre Dieu, afin qu'il nous attende avec patience :

Et contre le Prince de tout mal. (*Il tend l'épée à Ivors.*)

Pause.

IVORS, *prenant l'épée.* — J'accepte. (*Il la baise.*)

O sœur épée ! Jadis mon cœur a saigné de te voir comme un jouet entre les mains des enfants !

Voici qu'on ne te méprisera plus, ainsi qu'une faux en hiver.

Certes, alors je n'aurais pas cru qu'un jour vînt

Que je ne trouverais pas celui-là le plus heureux qui te tiendrait au devant de ses yeux.

Je ne pense pas non plus qu'il ait la dernière place,

La Justice est à sa droite, et la Compassion aux mamelles gonflées se tient à sa gauche.

Que je sois ainsi nommé : le Roi de la Patience. — Sortons d'ici.

Ils sortent tous. — Bourdon. — Midi.

LA VILLE

(SECONDE VERSION)

ACTE I

Le soir. — Les jardins de Besme sur une hauteur d'où l'on découvre la Ville.

LAMBERT DE BESME, assis, AVARE, debout.

Deux hommes entrent par les extrémités opposées de l'allée, et, s'étant rencontrés, ils s'éloignent par des côtés différents.

LAMBERT. — Ils se séparent. L'un croise l'autre
Comme le fil la trame.

AVARE. — Que vous importe ?

LAMBERT. — Tout
Importe. Le mouvement de rien dans une aire donnée
N'est livré au hasard, ni le pas humain.
Je le suis d'un œil aussi attentif que le savant dans un tourbillon étudie la giration des fétus.

Il se tait, considérant la Ville.

Cherchant à se rejoindre, ils n'y peuvent parvenir ;
Plus ils sont proches, plus le mouvement est précipité.
Tel est ce mouvement qu'il y a dans les villes.

AVARE. — La retraite vous a rendu philosophe.

LAMBERT. — Est-ce qu'il y a un ministère de formé ?

AVARE. — Lambert, vous savez que les questions m'ennuient.

LAMBERT. — Personne ne veut. Voilà le point singulier.
Il faudra bien qu'ils se décident à faire revenir

Silence.

Lambert de Besme. Il n'y a plus que cela de possible.

Entrent un homme poussant une petite voiture d'enfants, une femme avec un enfant sur les bras et un jeune garçon qui marche les bras ballants.

AVARE. — Qu'est-ce que c'est aussi ceux-là ?

LAMBERT. — Ça se promène, suivant l'allée qui a la forme d'un 8.
Ils reviendront par le même chemin.
Ces ombres chétives viennent à nos ténèbres un moment
Adjoindre leur opacité.
— Regarde ! La Ville allume ! Ecoute !
Que de pieds il y a ici ! Tout bouge et l'on a tout allumé.
La Ville resplendit d'une lumière fabriquée.

On voit la rambleur de la Ville.

AVARE, *passionnément*. — Que je vive assez pour voir cette lumière éteinte !

Silence

(*Plus bas.*) Que je vive assez pour voir cette lumière éteinte.

LAMBERT. — Avare !

AVARE. — O ennui ! ô ennui !

LAMBERT. — C'est l'heure où dans les rues se répand la foule des hommes aux faces blanches, vêtus de noir ;

Et dans le ciel apparaît la multitude des étoiles.

C'est assez que nous soyons assis

Ici. Le ciel au-dessus de nous

Et la ville des hommes à nos pieds nous servent de spectacle.

AVARE. — O Nuit !

Que la nuit véritable me soit donnée !

LAMBERT. — Que vous prend-il, Avare ?

AVARE. — O vent sur ma face ! ô souffle du désert astral !

— Maintenant, j'entends.

LAMBERT. — Qu'entendez-vous !

AVARE. — J'entends bêler ! la voix de l'ouaille, détestable au cœur de la bête fière.

Car les hommes sont rassemblés ici par troupeaux comme des têtes de moutons

Dans les bergeries de l'abattoir.

(Et le lieu a ses places et ses rues et ses quartiers.

Mais du dehors on ne voit qu'un mur sans fenêtres

Et l'on entend des cris, et des ruisseaux de sang sortent çà et là par les écheneaux.)

Au nom du ciel, sentez-vous? Cela sent l'excrément et la tuerie !

Et l'endroit vomit un tourbillon de fumée noire,

Comme une fosse où l'on brûle de la graisse avec des morceaux de laine.

LAMBERT. — Paix !

AVARE. — Ma paix n'est pas la vôtre.

Je ne suis pas quelqu'un de fatigué comme vous, Lambert.

Moi, je suis vert

Comme le gland dur et rond qu'on a planté entre deux pierres.

Et je les écarterai, et j'enfoncerai mon bras dans la terre profondément.

Silence.

Vous vous taisez ?

LAMBERT. — Je jouis d'un soir si beau.

AVARE. — L'été ne vous sert plus à rien.

LAMBERT. — Le monde pour les jeunes gens n'est que l'écho de la bataille et le chœur de la Comédie.

Mais l'homme plus vieux seul est admis aux secrets derniers,

Participant à l'absolu du terme déjà qu'il envisage.

Voici pour moi l'heure de la pause suprême ; laisse-moi jouir de ce suspens solennel où je suis.

AVARE. — On dit que vous allez épouser
Cette fille que vous avez élevée, Lâla.

LAMBERT. — Invincible douceur ! de même que l'été avec excellence
Oblige toute fleur au fruit (la pomme grossissant dans la dilatation du jus intérieur),
De même à chaque entrée aux Gémeaux, au sein des foules
Il engendre une nouvelle moisson de pensées et de désirs.
Et de même qu'il nourrit en toi les mouvements de cette humeur âcre et turbulente,
De même pour moi dans la considération de la fin et la disposition d'une solennelle alternative,
La douceur qu'il m'insinue surpasse la paix.

AVARE. — Et c'est là ce puissant politique, Lambert de Besme ? c'est là ce chef d'hommes, c'est là ce pasteur de cités ?

LAMBERT. — Deux beaux yeux illuminent ma vie ! Je vois tournés vers moi deux yeux tendres et clairs.
Deux yeux pleins de joie et d'amour m'attirent d'une promesse que je ne puis démêler. — Et pour ce que je fus, écoute.
Il est plus laborieux de conduire les hommes par la persuasion que par le fer.
Labourer la multitude et l'ensemencer de paroles

Est une agriculture pleine de sueurs et de déceptions ; j'en suis las.

Une faculté vaine me fut donnée avec l'amour de l'ordre et de la loi :

Le sens de l'homme et ce regard qui perce jusqu'au trognon et voit d'un coup

Le dessin des esprits avec celui des oreilles.

A même sa pâture la société des hommes vit par le ventre végétatif,

Et la tête qui pense est pour elle un luxe et la main divisée en doigts.

De nouveau je te le dis : Paix !

AVARE. — La paix n'est point dans le repos. Ce n'est point le repos que je désire.

Mon père était un magistrat, un homme rouge avec une barbe noire, comme le Roi de pique.

Et il prit ma mère de force et il la maintenait dans la règle et la terreur.

Et moi je suis son fils et je marche où il faut aller avec une dévotion de recors.

Et le sang me tourmente aussi.

Car tout-à-coup tandis que je suis occupé à ma besogne de néant,

Je vois des pivoines dans une teille de cuivre, avec leur couleur dans l'eau ;

Et j'entends un cri de femme, et mon cœur se serre violemment, comme une roue qu'on cercle en l'arrosant ;

Ou je sens une odeur de viande fumante !

Ou l'été se peint dans mon esprit, comme si du salon clos je voyais entre les persiennes le feuillage.

LAMBERT. — La Ville.

Il montre la ville étalée devant eux. Toutes les lumières sont allumées. — Silence.

AVARE. — Ça bouge ! ça vit ! Ces longues lignes de lumière

En long et en large indiquent les canaux où coule la matière humaine. Ça parle !

Ils grouillent ensemble, âmes et membres, confondant leurs haleines et leurs excréments.

O Ville ! ô Ville !

Il lève son poing au-dessus de sa tête. — Dans le centre de la ville on voit des flammes qui peu à peu se développent en un grand incendie.

LAMBERT. — Qu'est-ce ?

AVARE. — Ah ah ! encore un !

LAMBERT. — Encore ?

AVARE. — Où vivez-vous ? et que me babillez-vous de ministères ?

Ces incendies, n'en avez-vous rien entendu ? Le feu partout éclate, et l'on ne sait qui l'a bouté.

Tantôt c'est une fabrique, ou un magasin, ou des théâtres, ou un lycée,

Ou un ministère avec ses cinq étages bondés de papiers qui flambe !

Il prend tout à coup de la base au faîte, et le toit

saute et vomit des flammes comme un cratère.

Et ici et là, la nuit, on voit le feu qui ronfle dans les caves.

LAMBERT. — C'est le Palais de Justice.

AVARE. — Tout est pris. Cela brûle prodigieusement. Ça bouffe ! Ça flambe comme une vieille paillasse.

LAMBERT. — Le feu a tout gagné.

AVARE. — Mariez-vous, gai là ! Voilà le moment de se marier et d'acheter une chemise neuve.

LAMBERT. — Vous me paraissez joyeux.

AVARE. — Encore ! encore ! O comme ce feu brille et qu'il me paraît jaune dans la nuit ! Vous ne l'éteindrez point, bonnes gens !

Hi hi !

LAMBERT. — Etes-vous joyeux de voir cela ?

AVARE. — Sachez que je jouis,

En sorte que mes cheveux se dressent et la salive me jaillit de la bouche !

LAMBERT. — Jeune homme, quel homme êtes-vous ?

AVARE. — Je suis l'homme de l'étonnement.

Un jour que j'étais chez des amis et quelqu'un de cher était mort,

Tandis que des hommes et des femmes caquetaient,

Tout-à-coup je sentis que je n'étais plus avec

eux et dans le soulèvement de la détestation je prêtais l'oreille, et je grinçais tout doucement des des dents,

Songeant que j'étais emprisonné avec ces gens-là, et l'envie me prit de mettre le feu aux quatre coins de ce lieu de mensonge :

Afin que je sois seul.

Je le ferai, car je porte une force en moi telle que la roideur de l'amour !

Regardez la Ville des hommes ! Ils bâtissent des maisons de pierre

Et ils y font des chambres et des étages et des escaliers, et ils y mettent un toit,

Et ils font une porte en bas ; et l'ouvrier y pose une serrure et le maître en a la clef dans la poche.

J'ai connu un homme riche qui se contruisit ainsi une maison, et, le soir, s'étant retiré,

Il creva dans les lieux d'aisance.

Ils mourront tous, et la mort n'a point de nom parmi eux.

Mais moi, je la dévoilerai et je l'établirai en gloire,

Et je planterai une lumière devant sa porte qui est comme l'orifice d'une ville.

Et ils n'en passeront point le seuil un par un, mais ils fondront en bas comme de la neige ; tout d'un coup ils descendront tous ensemble comme des feuilles, comme des bandes d'oiseaux !

Je frapperai cette habitation de corruption,

Et comme un huissier qui apparaît, chassant le peuple, avant qu'on ne fasse la cérémonie,

Je ferai reculer du lieu la race humaine.

L'heure est venue ! Et c'est pourquoi je suis saisi de joie, voyant ce feu,

Comme quelqu'un qui, fixant ses yeux dans la nuit, y voit une lumière paraître.

Il sort. — Pause.

LALA, *apparaissant devant Lambert.* — C'est moi.

Silence.

Vous vous taisez ?

LAMBERT. — Le même avertissement

A chaque fois qu'au-devant de mes yeux vous succédez à votre image ;

Tel que le prisonnier dans le fond de la terre,

A ce roulement assourdi de tambour, ne sait s'il vient d'en haut où d'en bas,

Ou comme le vieillard assis dans une chambre solitaire entend

Le soupir de la porte qui s'ouvre sur la nuit.

Mais vous expliquerais-je, ô très belle jeune fille, cela

Que je ressens quand je vous vois ?

LALA. — De la peine ou du plaisir?

LAMBERT. — Je ne sais. Une tristesse soudaine.

Mais si voluptueuse que l'on ne s'aperçoit pas

d'abord qu'elle s'est changée en cette secrète hilarité.

Quelque chose de plus fort que l'oubli, de plus faible que le sommeil,

Une allégresse vive et neuve, l'amertume et l'étonnement

De ces jours affreux jadis.

Un allègement parfait, la naissance de profonds désirs.

Rien de dur pourtant ou d'efforcé; un sentiment tendre et humble

Qui console et qui pénètre, une réfection mystérieuse.

LALA. — Est-ce là tout ?

LAMBERT. — Un effroi obscur.

LALA. — Il est vraisemblable, ô mon père adoptif, que vous m'aimez !

LAMBERT. — Soit. Voilà l'étiquette mise.

LALA. — Que voulez-vous de moi ?

LAMBERT. — O fée Làla, fille de la graine de fougère,

C'est là une question à laquelle vous m'avez mal habitué.

Car, comme dans la fable du Vieillard et du Chat blanc, depuis le jour où, petite joueuse de violon, vous vîntes m'éveiller de ce sombre sommeil d'après-midi,

Je ne suis plus le maître, et vous vous souciez peu de ce que je veux, ou d'expliquer

Ce que vous voulez de moi.

Mais votre sourire éclairait toute la maison,

Du miroir unique aux cuivres de la cuisine, aux verreries de la salle à manger.

Et moi, homme dur, habitué à la sinistre face virile, quand la main l'empoigne par la barbe,

Je m'émerveillais de cette petite enfant qui m'avait été donnée,

Et les yeux sur votre pur visage, quand s'ouvraient ces lèvres perfides,

Il me fallait obéir, ne sachant ce que vous me commandiez.

O Lâla, fixons ce point, s'il vous plaît ! assurons-nous que nous vivrons toujours ensemble dans notre maison,

Et convenons que nous serons, suivant l'usage des autres, mari et femme.

LALA. — Il est vrai, ô père adoptif, que je ne saurais aimer un autre que vous.

Car qui m'a recueillie ? et depuis cette fois unique où il vous fut donné d'être embrassé, entre mon violon et l'archet, par moi,

(Et c'est le violon qui me fait baisser la tête, quand je veux rire, et non point aucune perfidie),

Qui m'a élevée et nourrie ? Il est donc convenable que je vous aime.

LAMBERT. — Viens avec moi ! Par un mariage mystérieux tel que celui du violoncelle et de l'orgue, par un accord savamment développé,

J'ai eu jadis cette pensée que le bonheur était possible entre un homme et une femme.

Habitons incontinent cette grande et vieille maison

Que je connais au flanc de la vallée entre l'orme et le mélèze ;

Toujours caressés par le soleil le plus doux, ses murs ont la sécheresse et la solidité du roc.

Au dedans serait le mystère, quelque chose de profond et de mûr,

Et par les corridors emplis d'une lumière tempérée et les chambres

Tu sentirais une faible odeur de cire et de rose.

A droite, derrière les marronniers, serait la ferme

Avec ses animaux et ses instruments, et les étables, et la laiterie, et les nefs remplies de paille et de foin, des granges et des greniers.

A gauche, il y a un grand jardin avec toutes sortes de plantes et d'arbres rares

Dont nous nous expliquerions l'un à l'autre la nature et les propriétés ;

Et autour de nous toute la création.

Ne me méprise point parce que ma jeunesse est finie.

L'homme, quand il est jeune, n'est que dureté, égoïsme, brutalité lascive, l'âpre bouillon du vin nouveau.

La bonté seule est un trésor, ô Lâla, et si tu m'aimes, je t'ouvrirai mon cœur qui est comme celui d'un père,

Et je te donnerai le miel avec son rayon, ô ma fille !

Ainsi notre mariage auguste sera comme celui de Jupiter et de la Nymphe.

LALA. — Non. Je veux que vous restiez ici, debout dans la bataille.

LAMBERT. — Consentez-vous enfin à vouloir de moi quelque chose ?

LALA. — On dit que ces gens viendront vous chercher ce soir.

LAMBERT. — Eh bien ?

LALA. — Je veux faire paraître devant eux
Quelle femme s'est choisie leur maître.

Pause.

LAMBERT. — Soyez ma consolation.

Je t'ai vue à cette dernière automne, enfant ! et il y avait de la terre à tes joues. J'ai vu ta face entre les pommes mûres, vertes et rouges.

Viens, afin que je couche avec toi et que je te tienne pendant la longueur de la nuit.

LALA. — Vraiment est-ce que vous voulez m'épouser ?

LAMBERT. — Je suis presque vieux, et je sais que vous ne pouvez m'aimer.

Que ne suis-je un homme du peuple, car ils vivent simplement l'un près de l'autre avec amitié.

La brebis donne sa laine et son lait et la terre produit l'herbe avec le grain.

Mais le mâle aussi est fécond, et à qui donnera-t-il à manger, comme un aliment qu'on partage dans les ténèbres, jusqu'à ce qu'on arrive aux dents.

Et moi je demeure stérile ; ne me laisse point mourir.

Je n'ai point de femme et je n'aurai point d'enfants !

Vivant, la poussière a été ma part, et couché, la terre.

LALA. — Il me faut vous l'avouer, ami, je vous aime bien.

Epousez-moi et je serai votre femme, car je ne puis en aimer un autre que vous.

Et vous ne serez point triste, car je suis avec toi pour toujours.

LAMBERT. — Est-il vrai, ô Lâla ?

LALA. — Cependant, allons jeter des brioches aux carpes du bassin des Pléiades.

Ils sortent.

Entrent par des côtés différents ISIDORE DE BESME et CŒUVRE.

BESME. — Qui va là ?

CŒUVRE. — Isidore de Besme, je vous salue.

BESME. — Soyez le bienvenu, Cœuvre, dans mon jardin fermé.

CŒUVRE. — Je possède, dès que j'y entre,
Ce jardin, Besme, plus que vous ne le possédez.

Avec ses arbres et ses rochers et ses terrasses,
Et ses parfums de fleurs superposés l'odeur des feuillages,
Il occupe une certaine place dans l'ombre, comme un poëme submergé dans la pensée.
Comme un bouquet disposé dans un vase profond,
Ce jardin qui trempe dans la nuit donne lieu à m'y enfoncer.
Après l'affreuse agitation
De la Ville dans la lumière impitoyable, que cette ombre est douce à mes yeux meurtris ! ô ténèbres, que votre accès est plein de consolation !

BESME. — Avez-vous une peine aussi à y cacher ?

CŒUVRE. — C'est vrai ; oui, Besme, je pense que vous dites vrai, je souffre.

BESME. — N'en êtes-vous pas assuré ?

CŒUVRE. — Un musicien a plus de souci de trouver les harmonies de la note qu'il entend
Que d'en supputer les vibrations.

BESME. — Je l'avoue, Cœuvre, vous me remplissez d'étonnement !
Pour moi qui suis savant dans les choses de la matière,
De toute substance que je saisis entre mes mains, je suis prêt à dégager les éléments, à relever les propriétés et les fonctions.

Et comme d'un nombre soumis aux opérations d'une éternelle arithmétique,

Je sais qu'aucune part de cette somme qu'il est n'est inutile ou vaine ;

Et de même chaque être vivant a sa tâche prescrite avec sa provision d'énergie.

Voilà qui est certain et satisfaisant.

Mais toi, Cœuvre, qui es-tu et à quoi est-ce que tu sers ?

Tu n'es pas ce bouffon qui monte sur sa chaise pour amuser le public.

Le sot à tes paroles ne trouve point de joie, et le sage n'y trouve point d'instruction ;

Car à l'un leur sens échappe et à l'autre

Leur lien dans de profondes ténèbres comme une tige.

CŒUVRE. — O Besme, pour comprendre ce que je suis et ce que je dis,

Il t'est besoin d'une autre science.

Et pour l'acquérir, oubliant un raisonnement profane, il te suffit d'ouvrir les yeux à ce qui est.

O Besme, si cette feuille devient jaune,

Ce n'est point parce que les canaux obstrués se flétrissent,

Et ce n'est point non plus pour que, tombant, elle abrite et nourrisse au pied de l'arbre les graines et les insectes.

Elle jaunit pour fournir saintement à la feuille voisine qui est rouge l'accord de la note nécessaire.

Toutes choses sont présentes, et entre le futur et entre le passé il n'y a suite que sur un même plan.

Et si tu demandes à quoi je sers, tu commets un désordre, tu confonds les catégories.

A quoi sert la couleur de tes cheveux ?

A quoi sert l'orchidée qui est au cœur de la forêt vierge, le saphir que nul mineur ne fera sortir de de sa gangue?

Inconnu des hommes, l'Etre qui nous a créés et nous conserve en nous considérant

Nous connaît, et nous contribuons secrètement à sa gloire.

BESME. — O toi, qui comme la langue résides dans un lieu obscur !

S'il est vrai, comme jaillit l'eau de la terre,

Que la nature pareillement entre les lèvres du poète nous ait ouvert une source de paroles,

Explique-moi d'où vient ce souffle par ta bouche façonné en mots.

Car quand tu parles, comme un arbre qui de toute sa feuille

S'émeut dans le silence de Midi, la paix en nous peu à peu succède à la pensée.

Par le moyen de ce chant sans musique et de cette parole sans voix, nous sommes accordés à la mélodie de ce monde.

Tu n'expliques rien, ô poète, mais toutes choses par toi nous deviennent explicables.

CŒUVRE. — O Besme, je ne parle pas selon ce que je veux, mais je conçois dans le sommeil.

Et je ne saurais expliquer d'où je retire ce souffle, c'est le souffle qui m'est retiré.

Dilatant ce vide que j'ai en moi, j'ouvre la bouche,

Et ayant aspiré l'air, dans ce legs de lui-même par lequel l'homme à chaque seconde *expire* l'image de sa mort,

Je restitue une parole intelligible.

Et l'ayant dite, je sais ce que j'ai dit.

BESME. — Ainsi j'arrive peu à peu à rendre votre mal manifeste.

N'est-il pas vrai, ô Cœuvre, que toute parole est une réponse, ou l'appelle ?

Et c'est pourquoi tout vers autre que le tien
Rhythme ou rime, comporte ou comprend
Un élément extérieur à lui-même.

CŒUVRE. — C'est vrai.

BESME. — Mais toi,

Qui t'interroge ou à qui est-ce que tu réponds ?

Où est cet échange, cette mystérieuse respiration dont tu parles ?

CŒUVRE. — Il est vrai, ô Besme, et tu as proprement découvert mon mal.

Je suis environné par le doute et j'éprouve avec terreur l'écho.

Toute parole est une explication de l'amour, mais bien que ce cœur en soit rempli,

Qui m'aime, ou qui peut dire que je l'aime ?

Tel le vin de la vigne que les uns boivent doux,

Et que celui-ci met en réserve dans sa cave et que cet autre

Distille en une ardente eau-de-vie, par la transformation du sucre.

BESME. — Ainsi tu te tiens isolé entre tous les hommes, n'étant point rattaché à eux

Par le lien et la parole. O Cœuvre, plante-nous plutôt sur la table ce vin ; apporte au festin commun ta part.

Ne sois pas parmi nous l'inutile et l'excommunié.

CŒUVRE. — Excommunié de quelle foi ?

Pause.

BESME. — Il n'est plus de dieux et le vent leur traverse la bouche,

Nul prêtre, l'autel au ventre, n'honore plus la Nuit étoilée et la double porte du Soleil.

Au lieu de l'idole qui sur le parfum du vin et sur la fumée de l'holocauste

Ouvrait un nez de bois et des yeux de porcelaine,

L'homme lui-même est monté sur le piédestal.

Et le monde lui a été livré dans l'immensité de son herbe, et nous y avons établi des chemins de fer.

Et chacun, au repas, s'asseoit à son propre autel
Et que dis-tu, moi, Besme, que je suis ?

CŒUVRE. — La contenance, la barbe, le feu de l'œil décèlent

Saturne, patron des ingénieurs et des lieux plantés d'arbres.

Certes nul ne te reprochera que tu fus parmi les hommes inutile.

Nouveau Prométhée, profond mime,

Pénétrant en les imitant les mouvements les plus secrets de la nature,

Tu les fis servir aux usages humains.

Nul doute qu'un jour tu ne mettes les planètes au travail comme des mules,

Que tu n'ajustes des turbines au coup de l'Océan, que tu n'utilises la poussée de la sève et la répercussion de la lumière

Pour moudre notre grain et tisser notre chemise.

BESME. — Il est vrai, Cœuvre, n'en doute aucunement.

Et c'est une des causes pour lesquelles avec vérité tu peux m'appeler le Père de la Ville.

Car de même que les oiseaux aquatiques s'assemblent sur les marécages,

Ou que les usines se pressent au fil des torrents,

C'est ainsi que les multitudes ouvrières se sont assises autour des fleuves de force que j'ai fait jaillir de la terre.

Tu as vu au milieu de mon jardin mes réservoirs tels que des mers :

J'ai édifié le remblai, j'ai maçonné la citerne. Car c'est moi,

Qui donne l'eau à la Ville, et le mouvement, et la lumière.

Et je me tiens ici comme la roue motrice qui tourne sur elle-même et à qui la courroie s'attache,

Et où par toute la Ville vient prendre vie le peuple des tours, des scies, des marteaux et des meules, rang sur rang, étage sur étage, le monde des broches et des métiers.

O Cœuvre, tu disais tout à l'heure que je saurais assujettir la poussée de la source et de la sève ;

Mais celle de la pensée est plus forte et c'est dans la mienne que toute la Ville

Trouve le principe de son activité et de sa vie.

Regarde par la nuit, Cœuvre, le lieu humain

Rendre une lumière comme la mer femelle !

Par moi, pour moi, la ville des hommes s'étend autour de moi

Afin que je connaisse la joie et qu'ils reçoivent de moi l'assistance.

CŒUVRE. — Oui, Besme.

BESME. — C'est ainsi que j'ai été fait un dieu.

Entends-tu ? Ici pas une main droite aidée de la main gauche

Qui ne travaille pour moi, pas une de ces millions de têtes qui grouillent à mes pieds

Qui ne me paye loyer, pas une parcelle de la matière

D'où l'opération de l'homme ne sache extraire de l'or

Pour moi.

Car de même que le Soleil enveloppe tout le monde de ses rayons,

C'est ainsi que l'or splendide et subtil m'est nécessaire pour

Cette jouissance universelle, pareille à une considération de l'esprit,

Au-dessus de quoi je suis constitué entre les hommes.

CŒUVRE. — Tu es grand, Besme.

BESME, *violemment.* — Plût au ciel que je ne fusse pas né !

Ou que je n'eusse pas reçu ce don fatal de la vision

Par quoi je tiens au milieu de la nuit sans mesure et sans dimensions ma propre lumière !

CŒUVRE. — Eh quoi ?

BESME. — Tu n'ignores pas ces allures patientes et sournoises

Par où une morne volupté, pénétrant peu à peu notre sens intime,

Si l'esprit alourdi se laisse une fois fléchir, enlace et captive en un moment notre imagination et notre volonté.

Pour moi je connais un mal plus noir, un esclavage plus triste.

CŒUVRE. — Quel ?

BESME. — Le mal de la mort, la connaissance de la mort.

Ce fut durant que je travaillais, alignant en paix des chiffres sur le papier,

Que cette pensée pour la première fois me remplit comme un sombre éclair :

Maintenant je fais ceci, et tout à l'heure je ferai telle autre chose ;

Tout à l'heure je *serai* gai, ou je *serai* triste ; bon, méchant, avare, prodigue, patient, irritable ;

Et je *suis* vivant, jusqu'à ce que je ne *sois* plus.

Mais comme chacun de ces adjectifs repose sur ce mot permanent, en quoi est-ce que je suis moi-même continuel ?

Une torpeur m'envahit, la dissolution sépare mes doigts de la plume.

Le désir avec la raison du travail m'a fui et je demeure immobile.

Je subsiste, je pense.

O que je puisse ne pas penser !

La nécessité soumet, attache les hommes l'un à l'autre.

Mais moi, étant riche, je suis libre ; étant libre, je suis seul ; et seul, je supporte sur moi seul la charge de toute la mort, la malédiction totale de tout homme et de tout être qui est vivant.

CŒUVRE. — Tu parles du mal caché. A quoi bon vivre ?

— Je distingue l'odeur des lys !

BESME. — La pêche n'est rien de plus sous la dent qu'un navet ; les cheveux de la femme me paraissent comme les poils d'un âne.

Je bois l'eau du froid marais, je m'abreuve à la coupe de la mort !

Sache que parfois je descends d'ici la nuit et je m'en vais dans la ville, et par les rues désertes, au milieu d'un peuple qui dort, j'erre comme un homme perdu.

O pierres !

O habitation funèbre et dérisoire ! ô lieu humain où l'homme s'est ménagé d'être seul avec lui-même ! ô tombeau, que tes voies me paraissent inextricables !

L'homme ne sortira point du sépulcre qu'il s'est construit.

Pause. — La lune se lève.

CŒUVRE. — Cependant les peupliers frémissent au-dessus de nous. La lune se lève.

Ouvrant les paupières, et les fermant, je vois, tour à tour, de mes yeux et dans ma pensée, l'espace illuminé.

O la splendeur de la pleine mer,

Alors que l'ombre des grands nuages se peint sur les solitudes luisantes.

Je te salue, ô Reine de la Nuit !

Pause.

BESME. — Salut, porte-lumière !

Pause.

CŒUVRE. — Ovation à la resplendissante Lune, œil de la gloire !

Tu manifestes, sans le détruire, le mystère du Ciel avec son étendue.

Car comme le maître nouveau d'un palais qui le visite, un flambeau à la main,

Tu marches en l'éclairant à travers la salle de la Nuit vide.

Et bien que tu chérisses d'autres séjours, toute eau

Qui tombe, sauvage,

Ou domestique sous les feuilles, moulin, scierie, qui se tient debout sous la roue mouvante ;

Et tu favorises de nouveaux amants qui, s'embrassant,

Ont perdu toute puissance de se séparer,

Et le fleuve herbeux, cycnéen ;

— Aime

Ce jardin parmi le lieu qui ne montre rien que d'aride, Diane!

Je te salue avec, ne t'offrant rien d'autre, .

Il prend de la terre et la répand.

Cette libation de terre,

Les fleurs nouvelles te rendent, Lampe du Sommeil, l'encens.

Entre LALA.

LALA, *à Cœuvre.* — Qu'êtes-vous devenu,

maître, depuis le temps où vous m'appreniez le latin ?

Car les paupières à demi baissées, vous m'écoutiez, tandis que, le bras autour du livre, j'expliquais

Les jeux de Lavinie ou la métamorphose des sœurs de Phaéton.

Mais maintenant c'est vous qui expliquez

Ce livre que vous avez en vous et le monde,

Votre école, est devenu votre écolier.

Et ce n'est point la grive ou le rossignol qui chante !

Mais comme un fleuve qui sort de la bouche de la terre,

Les paroles intelligibles, comme de l'eau, jaillissent de la profondeur de votre pensée.

Et par elles nous remontons, comme à une source, vers vous.

CŒUVRE. — Jeune fille, je n'ignore pas que vous savez rire et vous moquer.

Au vrai, je connais que je suis par les rues de cette ville un objet d'étonnement et de dérision.

Car quelle est ma place entre les hommes ? de quel tout suis-je la partie ? et en dehors de moi-même

A quoi est propre cela que je suis proprement ?

Tout à l'heure vous m'avez accusé, Besme, et vous m'avez convaincu.

LALA. — Est-il vrai, ô Cœuvre ?

CŒUVRE. — Ce n'est point jadis ce que je pensais.

Tout jeune, quand tout d'un coup je sentis la fleur fleurir et que ma pensée était comme un jardin où l'on entre,

Pour voir ce qui est poussé depuis la veille, je pensais

Que tout cela était à moi ! et que je pourrais faire comme la paysanne

Qui s'en va voir et choisir ce qu'elle pourra porter au marché le samedi,

Les volailles et les œufs, et le beurre, et le fruit, et les légumes, et les fleurs.

Quelle divine conversation, pensai-je, vais-je entretenir avec les hommes !

LALA — Eh bien ?

CŒUVRE. — Car alors, je jugeais, jeune fille,

Qu'il n'est rien de nous-même qui ne soit susceptible de communication.

Et si la parole est une nourriture, c'est ainsi que divers aliments nous ont été donnés.

Car il en est que l'homme fabrique

Lui-même, comme le pain, de crus et d'autres qu'il faut cuire ;

Il en est que l'on broie et mâche, d'autres où la langue seule fait son œuvre ;

Et d'autres comme le lait, et d'autres

Qui fondent d'eux-mêmes dans la bouche comme le beurre et le sucre.

Et moi, pressé par le bruit intérieur, je voulais proposer au monde un mot soluble et délectable,

Afin de repaître comme un profond estomac la mémoire et l'intelligence comme une bouche bordée de lèvres avec ses dents.

C'est ainsi que, jadis, faisant sortir une vision de mon cœur, ou marchant, ou m'étant assis, je me la racontais à moi-même,

Invoquant le ciel et la terre, et ce monde où j'ai été admis, jusqu'à ce que sur la nature s'étendît

La nuit comme l'ombre d'un arbre.

Et le livre que j'ai étudié ne fut entre les mains d'aucun maître, et tout revêtu de joie je ne me souciais pas des femmes.

Or maintenant comme le chêne de Zeus qu'emplit le vent prophétique et qui ne peut quitter

La terre qu'il embrasse de ses racines multipliées,

Je ne bouge point du lieu et mon bruit n'est pas entendu.

Et c'est en vain que j'attends. Je vieillis dans mon attente, et le silence

N'est pas comparable à l'oubli dans lequel je suis.

Et c'est pourquoi, inutile dans la vie, je ne sens pas mon feuillage étranger à la mort.

LALA. — O sot homme, pourquoi parler de mort quand tu vis ? et que sais-tu, dis, si tu mourras ?

Pour moi, je suis joyeuse et ce m'est assez que de la vie.

Car le soleil est donné aux hommes pour le jour et la lune leur est donnée pour la nuit.

Et voici qu'elle est pleine, brillante dans le milieu du ciel comme une rose!

Je te salue, ô Lune! pieds-nue, dans le silence de minuit, je danserai devant toi comme un paon blanc!

Car au printemps tu éclaires des fleurs et à l'automne les poires qui pendent par centaines le long des murs.

— Et tout ce jardin, Monsieur de Besme, est à vous?

BESME. — Il est à moi. C'est l'herbe où je me suis retiré, comme un ver-luisant.

LALA. — Il faudra que vous me donniez ce jardin. Car savez-vous que je vais épouser votre frère? Voici que nous sommes tombés d'accord.

BESME. — Fait-il enfin cette folie ?

LALA. — Cette folie?

BESME. — C'est le petit chat qui joue avec un rayon de soleil!

Que ce malheur ne m'arrive pas que je sois ainsi dominé par cet enfant, une femme,

Qui varie comme le mouvement des yeux!

Car Lambert n'a point d'autre pensée en lui que ce désir;

Et si je lui dis : Sot, qu'as-tu à faire d'une femme à ton âge ?

Il ne répond rien, mais, baissant la tête d'un air sournois, il sourit mal.

LALA. — Mais pour moi n'est-il donc pas juste que je sois joyeuse puisqu'il est quelqu'un qui m'aime ?

Si ! et qu'étant femme,

Du fait de ma présence, où me portent mes pieds,

Je porte la joie, j'apporte l'amour !

Et voici que ma jeunesse ne demeure point vaine, et j'ai donné à quelqu'un qu'il me prenne par la main.

Mais pendant que je suis encore libre et seule je hanterai, comme un oiseau qui chante par phrases, soudaines !

Quelles paroles d'une lèvre pure

Echangerai-je contre cette nuit que je respire ? et par l'accent de quelle voix

Remplacerai-je le songe du sommeil ?

Je veille quand tous dorment ! Et cependant que, n'ayant plus usage de leurs sens,

Ils dorment, au dehors de la maison

Le soleil de la Nuit illumine la terre !

Dis-moi, Cœuvre, ce qu'il faut que je dise, car j'aime à la fois et je suis aimée. Que louerai-je, que le sommeil

Qui d'un coup ténébreux réduit notre résistance ?

CŒUVRE. — Bénédiction !

LALA. — Bénédiction

Depuis ce sable où je me tiens debout, au ciel! au monde des étoiles

Qui se découvre à nous comme une ville dont on voit les feux de la mer! aux eaux,

Celles qui jaillissent du sol et à la largeur de la mer!

Bénédiction à ces ténèbres que la blanche lumière

Dissimule comme une mariée dans son voile! Louange.

CŒUVRE. — Louange!

LALA. — A cette nuit entre les nuits!

CŒUVRE. — Je lèverai mes mains dans la lumière de la nuit.

LALA. — Je lèverai mes mains dans la lumière de la nuit!

CŒUVRE. — Salut, signe! Salut, Face! Je te louerai, ô Lune...

LALA. — ... Parce que tu es là, rayonnante!

O toi qui par la nuit témoignes du soleil que tu vois!

CŒUVRE. — Parce que, ô Pas parmi les demeures éternelles, comme une femme

Que l'on ne voit point pendant le jour, tu nous visites à l'heure du sommeil, resplendissante,

Ou occulte, jusqu'à ce qu'au soir nous revoyions dans le ciel ton signe.

LALA. — Salut, lampe !

CŒUVRE. — Bénie sois-tu, ô toi qui en commençant ta course annonces

Que le jour est fini; le temps est revenu de dormir.

Tu délies les esclaves, tu délivres l'adultère de sa honte,

Et le pauvre de son oppression, et l'avare comme un petit enfant ouvre les mains.

Tout œil est clos, toute bouche s'est tue; il n'est plus d'hommes, ni de femmes, ni de maîtres, ni de savants ; mais on se met tout doucement sur le ventre.

L'homme dort ; le poisson dort suspendu dans la profondeur liquide. Il dort.

Mais il est trois sommeils que j'envie : le dernier sommeil

Du malade qui a fini même de souffrir, et le somme de l'innocent condamné, et le repos

De la femme qui porte dans son sein son fruit.

LALA. — Bénie soit la clarté du jour, bénie soit l'ombre de la nuit !

O Lune, pénétration et auréole, de ce qui dort et de ce qui ne dort pas : le braconnier à l'affût,

Et le fils qui veille sa mère mourante, et qui en face sur le mur regarde l'ombre de la croisée et des branches,

Et le jeune homme avec la jeune fille qui, pendant le bal au château, se sont retirés dans l'em-

brasure d'une fenêtre (d'en haut ils voient le village tapi dans le fond de la vallée),

Et le voyageur qui, rentrant chez lui à minuit, voit le mur blanc de sa maison, et sa vigne avec son rosier.

Et la fiancée, ô Cœuvre, qui a donné sa foi et ne sait plus la reprendre.

Mais toi, pourquoi ne te maries-tu point ?

CŒUVRE. — Quel est l'avantage d'être marié, Lâla ?

LALA. — Tu verras et tu posséderas

Ta femme dans le repli de ton bras, et dans l'extension de tes mains

Tes enfants et les enfants de tes enfants, des filles et des garçons.

CŒUVRE. — Faut-il que je me marie, Besme?

BESME. — Je ne sais. Peu importe.

CŒUVRE. — Y a-t-il un autre avantage ?

LALA. — Tu ne seras plus seul; mais avec toi pour toujours la dévouée,

Quelqu'un à toi pour toujours et qui ne se reprendra plus, ta femme.

CŒUVRE. — Moi, quelle femme pourrait m'aimer ?

LALA. — Beaucoup de femmes, Cœuvre, pourraient t'aimer ;

Mais toi, tu n'as point un cœur qui aime.

CŒUVRE. — Chacun le dit et je ne réponds pas un mot.

LALA. — Mais cela est vrai, Cœuvre.

Que ne fais-tu ce que font les autres, selon ce que la nature le persuade? car il n'est pas bon d'être seul.

CŒUVRE. — Que sais-tu de la nature? Pour moi

Ce n'est pas le conseil que la nature m'a donné, le Printemps avec gloire et quand dans le soleil victorieux éclatent ensemble

L'herbe, la fleur et la feuille !

Que j'aille vers une jeune fille et aucune femme

Et que je l'épouse et me saisisse d'elle.

Car tel est ce qu'on appelle l'amour : le corps vivant de la femme et l'homme trouvera en elle la paix.

Mais l'amour que j'ai conçu

Ne se repose point dans le repos et il n'en connaît aucun.

Ce n'est point le conseil qui m'a été donné!

Mais comme un animal dans le milieu de la terre, comme un cheval lâché qui pousse vers le soleil un cri d'homme,

Quand, ouvrant les yeux pour la première fois, je vis le monde dans la fraîcheur de sa feuille,

Paraître dans une proportion sublime, avec l'ordre de ses lois et la composition de son branle, et dans la profondeur de sa fondation,

Comme un homme qui adore et comme une femme qui admire, je tendis les mains,

Et comme un Miroir d'or pur qui renvoie l'image du feu tout entier qui le frappe,

Je brûlai d'un désir égal à ma vision, et, tirant vers le principe et la cause, je voulus voir et avoir!

Et pour cet autre fol amour, si quelqu'un se voit rejeté ou trahi,

Il se va cacher, et pensant toujours une même chose,

Il ne sait ce qu'on lui dit, et il est silencieux hors de propos :

Et moi de même, c'est ainsi que, seul comme un homme désolé, j'erre par les routes,

Ramassant des pierres et des morceaux de bois, marchant, pensant ; entrant dans la forêt, je n'en sortirai pas avant le soir.

Et si quelqu'un est mon ami, je ne suis qu'un ami ambigu.

Mais pour l'homme marié, il ne lit pas, et s'il a du temps, il parlera de ses voisins : et partageant le pain aux siens, il mange sa part et la mâche avec satisfaction.

LALA. — Ne nous méprise point, ô Cœuvre !

CŒUVRE. — Je ne méprise personne.

Mais je suis comme un homme qui a retraversé un fleuve, et vomissant l'eau il arrive de l'autre côté.

Et nul ne comprend ce qu'il raconte, et lui-même à mesure qu'il parle oublie.

Mais la contrée était vide, ni hommes, ni bêtes, ni bruit.

Et peut-être il est bon que les gens n'entendent pas : car, écoutant, peut-être ils cesseraient de travailler,

Et de se construire des maisons et d'y mettre avec industrie la porte.

Mais, moi, je ferai mon entreprise tout seul.

Je m'ébranlerai comme un éléphant qui, le matin, se met en marche à la recherche d'un gué

C'est ainsi que je m'avancerai, et où je mourrai on ne retrouvera plus mon corps.

LALA. — Pour moi, j'ai peur d'être seule. Moi, que je ne sois pas seule !

Entre LAMBERT.

LAMBERT. — Vous retrouvé-je, Lâla ?

LALA. — Lambert ! Défendez-moi contre eux, car ils se moquent de moi, et vous,

Ils disent que vous faites une folie de m'épouser.

LAMBERT. — Mais est-il vrai que vous m'épousiez ?

LALA. — Vous ai-je pas répondu ?

LAMBERT. — Répondez-moi seulement oui.

LALA. — Je vous répondrai, Lambert, tout à l'heure.

LAMBERT. — ... Ou non. Je ne suis pas un jeune homme et ne me payerai pas de paroles.

Eux, ils vont venir me chercher, tout-à-l'heure.

Ils m'ont chassé, et maintenant ils me rappellent et me poursuivent. Tous m'ont abandonné, mais si je rentre, ils connaîtront Lambert de Besme.

Pour moi, je sais ce qu'il faut faire et je n'accepterai point d'avis.

Mais si je refais la maison, j'y veux une chambre pour moi,

Et je mettrai ma femme dedans et je ne me laisserai point déposséder, et cette femme, Lâla,

Sera vous, si vous dites oui,

Parce que je vous aime.

Et autrement je n'entrerai point dans cette maison qui tombe et je n'en rétablirai point la poutre principale. Qu'elle croule !

Que les murs s'en écartent et que les planchers en tombent l'un sur l'autre !

Long silence.

BESME. — Rien n'est.

LALA. — Eh ? que dit-il ?

BESME. — Rien n'est.

LAMBERT. — Rien n'est ?

LALA. — Que veut-il dire : Rien n'est ?

LAMBERT. — C'est ainsi qu'il lui arrive de parler tout seul.

BESME. — Rien n'est.

LAMBERT. — Frère, quelle parole lugubre as-tu dite ?

Tu es l'aîné de notre famille et c'était toi le plus sage et le plus fort.

Et ce que tu avais trouvé par ta raison, tu ne doutais point d'y croire.

Car t'attachant aux effets tu as pénétré les causes.

Les anciens dieux avaient soumis à l'homme les animaux.

Mais toi, comme un meunier qui attache le cours d'un fleuve à son moulin,

Tu as captivé les forces élémentaires, à la pulsation même de la vie tu as adapté le « mouvement » de ta machine.

Et tu connais chaque chose dans son acte et dans son opération par quoi, étant nécessaire, elle est.

Or, regarde cette ville, car c'est toi qui l'as faite et c'est pour toi, ô riche, qu'elle est faite,

Afin que tu sois délivré de la peine de travailler et que comme un homme dans la maison qu'il a construite pour y jouir de son bien

Tu entres en possession de toi-même.

Et maintenant est-ce la parole que tu dis et pourquoi te retires-tu de la vie des hommes comme un mort ?

BESME. — Rien n'est.

LAMBERT. — Il répète la même parole.

LALA. — Comment, rien ? quoi !

Cette herbe que je saisis, cette terre, ne sont pas ?

Et moi est-ce que je suis ou non ? et toi, est-ce que tu es, Besme ?

BESME. — Rien n'est.

LALA, *se mettant à genoux devant lui et l'entourant de ses bras.* — Je te prie que tu ne le croies point.

BESME, *la repoussant.* — Arrière !

Non, femme !

Va soulever la lèvre des morts et baise-les sur les dents. — Ecoutez ! je répéterai cette parole que j'ai dit : Rien n'est.

J'ai vu et j'ai touché

L'horreur de l'inutilité, à ce qui n'est pas ajoutant la preuve de mes mains.

Il ne manque pas au Néant de se proclamer par une bouche qui puisse dire : Je suis.

Voici ma proie et telle est la découverte que j'ai faite.

CŒUVRE. — Moi aussi, je te dis comme cette jeune fille : je te prie que tu ne le croies point.

Je te le dis, moi qui suis bas et humilié entre les hommes.

BESME. — Penses-tu me forcer ?

CŒUVRE. — Oui, que ne le puis-je faire ? Et que ne suis-je la Terre

Pour initier à mon Orgie ! et regarde le ciel quand il s'ouvre,

Quand la pluie d'or descend dans la lumière de la foudre !

Et l'hiver quand on ne peut sortir,

Fermant les yeux, tiens-toi debout dans la campagne à midi,

Ou pense à la forêt en Juin, ô paix profonde ! entends le coucou qui chante.

Attends ensuite, et tu verras de tes yeux si c'est le Printemps,

Quand ce fils rugissant de la neige emplit de lumière la belle France,

Faisant ruisseler les eaux brillantes sous ses pieds, par qui

La vigne s'échauffe, l'herbe abonde, et les fleurs et les nourrissantes citrouilles.

Et la rose trempée d'eau se

Tourne, odorante, vers l'astre chaud ; et toi, tourne ton cœur vers la Joie !

Tourne, Besme, tourne ta face vers la Joie.

BESME. — Allons, mets une balance entre nous, accroche les plateaux,

Et prends l'Univers et tu le mettras dans le premier et je poserai dans l'autre

Mon doute, et celui-ci descendra.

Non, Cœuvre, quand la Persuasion se tiendrait devant moi, quand un effort emplirait sa gorge, plus pur

Que le bouillon de la source

Ou que la voix de l'ornière quand le crapaud parle sous la gerbe avec un mot de cristal...

Entrent LES DÉLÉGUÉS

LE PREMIER DÉLÉGUÉ. — Lambert de Besme !

LAMBERT. — Me voici !

LE PREMIER DÉLÉGUÉ. — Lambert, on a eu des torts envers vous.

LE DEUXIÈME DÉLÉGUÉ. — Oui, on a eu des torts envers vous ; c'est vrai. Je l'ai toujours dit.

LAMBERT. — Dites ce que vous avez à dire.

LE PREMIER DÉLÉGUÉ. — Je serai franc avec vous. Vous avez lu les journaux. La situation est mauvaise.

LAMBERT. — Je sais.

LE PREMIER DÉLÉGUÉ. — Tout va mal.

Je suis venu avec ces messieurs, mais pour moi il n'y a rien à faire.

C'est la Logique-des-choses ; on ne peut aller au rebours,

Et n'est-il pas fort juste que chacun ait sa part de bonheur?

Mais le fait est qu'il n'y a plus d'argent.

LAMBERT. — La faillite déjà ?

LE DEUXIÈME DÉLÉGUÉ. — Il serait vain de le dissimuler. Nous avons fermé nos guichets et

notre crédit n'est plus. Le passif est énorme et ne peut plus être réglé.

Vous êtes ancien dans la politique et la cause, vous la savez comme nous.

Car où l'autorité n'est pas il faut à la place
La séduction de l'argent. Et le Gouvernement
Ne fait plus face à ses dépenses. Demain,
Les fonctionnaires ne seront plus payés, ni l'armée. Et pour l'argent emprunté, il n'y en a plus.

LAMBERT. — Que venez-vous donc me demander ?

LE PREMIER DÉLÉGUÉ. — Votre conseil, Lambert.

LAMBERT. — Le voici : le plus sûr est de décamper.

LE PREMIER DÉLÉGUÉ. — Ne plaisantez pas, car vous êtes en danger comme nous.

Toute autorité vient du peuple commun.
Et chaque année il donne tant
D'argent pour l'affaire de gouverner, afin que l'homme vive en paix avec son voisin, et l'égorgeant ne lui prenne pas son bien, et qu'on entretienne les routes.

Un trésor est donc constitué, les plus faibles obéissent et rançons sont payées aux forts, larges et lourdes.

Mais chacun veut être de ceux qui reçoivent et l'Etat ne retrouve pas ses frais.

Donc voici qu'il les suspend. Certes, j'aurais voulu m'en être allé plus tôt.

Mais s'il faut qu'un syndic soit nommé, que ce soit nous qui le choisissions : c'est vous.

LAMBERT. — Qui êtes-vous ?

LE TROISIÈME DÉLÉGUÉ. — Ne me reconnaissez-vous pas ? Et ceux-ci sont des banquiers, des négociants, des professeurs.

LAMBERT. — Messieurs, merci. Je l'avoue, la démarche que vous faites auprès de moi m'honore.

Et d'abord pour ce qui est de la chose publique,

Je n'en ai, pas plus que vous, aucun souci.

Car ceci seul vous paraît vif, immédiat, pressant : vous-mêmes.

Et pour vous qui venez si généreusement m'offrir

Comme un fonds de failli, la puissance et le Gouvernement, je ne le cacherai pas,

Je vous regarde comme des fourbes ; pas un de vous qui ne soit prêt, tandis que je vous défends, à me mettre la dague au dos.

Sachez cependant, si j'accepte, ceci :

Je n'admets point d'avis ni de remontrance, mais je ferai seul

Ce qui me semblera opportun et bon.

Et les lois ne m'arrêteront pas, mais comme un médecin, car tel est mon métier,

(Et je guérirai ce pays, malade moi-même de son mal),

J'agirai selon que la maladie le commande, et j'emploierai où il convient le couteau.

Et pour ce qui est de la « logique des choses »,

Je ne sais ce que c'est. Je ne suis pas un imbécile et un lâche.

L'heure présente seule est à moi, et je n'ai pas souci de voir plus loin, mais j'agirai avec sagesse et résolution.

C'est ainsi que je vous sauverai et je maintiendrai l'Etat.

C'est pourquoi regardez cette femme et tournez-vous vers elle, car elle a tout votre sort entre ses mains.

Réponds, jeune fille : veux-tu, ou non, être ma femme ?

Car si elle veut de moi, je vis, et je ferai mon œuvre et mon travail ; et si

Elle me rejette, mon nom n'est plus entre les hommes.

Pause.

LE PREMIER DÉLÉGUÉ. — Parlez, jeune fille !

LALA. — Cœuvre !

Silence.

Cœuvre, m'entendez-vous ?

CŒUVRE. — Que me veux-tu, jeune fille ?

LALA. — Est-ce que tu m'abandonnes ainsi ?

Silence.

Pourquoi ne réponds-tu pas ? Pourquoi me laisses-tu parler ?

Pourquoi ne dis-tu rien ? Me laisseras-tu prendre ainsi à tes yeux ?

CŒUVRE. — Epouse cet homme qui t'aime.

LALA. — Je ne l'aime pas et je ne l'épouserai pas.

CŒUVRE. — Tu as promis.

LALA. — J'ai promis? Je ne garderai pas ma promesse.

Je ne sais quel est cet homme.

Vous tous, voyez !

Celui aux pieds de qui je me suis mise.

Elle se met aux pieds de CŒUVRE.

Ne me méprise pas, Cœuvre! vois, je te parle devant tous et je mets mon honneur sous tes pieds.

Et voici que je me suis couchée au travers de ton chemin et que ton pied rencontre ma tête.

Et ne chercheras-tu pas des mains pour voir qui c'est, et ne relèveras-tu pas cela qui gémit comme un blessé ?

Car peut-être que tu es comme quelqu'un qui marche la nuit, qui ne sait s'il est arrivé,

Et cherchant par terre, il ne sait dans quoi ses pieds se sont embarrassés.

— C'est moi. —

Relève-moi donc, et tiens-moi debout jusqu'à ce que je te dise : Cela suffit,

Et ne me lâche pas avant, de peur que je ne puisse me soutenir encore.

Aie compassion de moi ! car pourquoi est-ce que je suis seule et que je n'ai ni frères ni parents,

Sinon pour que je sois ta propriété, étranger ? afin que je sois à toi seul.

Et je te dirai une parole afin que tu la saches. Parle-moi et je répondrai, et voici que je suis présente.

Silence. — CŒUVRE pose le pied sur son dos.

Parle, Cœuvre !

CŒUVRE. — Je réfléchis, le pied posé sur toi.

LALA. — Réponds.

CŒUVRE. — Certes, je te regarde sans joie, chose étendue par terre !

LALA. — O Cœuvre, ne disais-tu pas que tu allais par les chemins, ramassant les cailloux et les morceaux d'écorce ?

Et voici que je vaux mieux qu'un tronc d'arbre et qu'une poignée d'herbe qu'on arrache.

CŒUVRE. — Pourquoi ne ferais-je pas cela ? de nouveau je sens entrer la vieille douleur.

Et je suis comme un médecin qui allait se marier,

Et qui, rencontrant un malade sur son chemin, le ramène chez lui, et il ne pense pas à la maison de ses noces qui l'attend, pleine de ses frères et de ses amis, davantage.

Car toute la joie de l'homme n'est-elle pas bien, comme on dit,

La femme, afin qu'il en ait satisfaction et que le mâle rencontre la femelle ?

Réjouis-toi, mon âme ! réjouis-toi, Cœuvre, car voici ta joie et tu as posé dessus ton pied.

Cette femme n'est-elle pas belle et ne dit-elle pas qu'elle t'aime ? Saisis et prends.

N'a-t-elle pas deux yeux et une bouche, et des mains,

Et des cheveux pour que tu les lui dénoues, et ne tient-elle pas tout entière entre tes bras ?

Il fait nuit, et si mes yeux ne vont pas plus loin que la longueur de mes bras, j'en croirai mes mains.

Qui es-tu pour convoiter un autre bonheur ? quand tout le compte de tes années ne va peut-être plus jusqu'à trente ? Nous mourrons et il ne sera plus fait de nous mémoire.

Relève-toi donc, ma joie. Sois ma femme.

LALA. — Etendez sur moi

Ce voile que j'ai apporté.

On étend le voile sur elle. Elle se relève.

Je te salue, Cœuvre.

CŒUVRE. — Je te salue dans ton voile.

Mais puisque je ne puis te voir, je te pèserai. Certes tu es lourde et pesante,

Il la soulève de terre.

Et c'est à peine si je puis soulever tes pieds de la terre et voici que je prends charge de toi.

Voyez, ô vous tous qui m'entourez, hommes et femmes,

Et vous, assistance plus antique, arbres, toit des branches, voyez !

Et vous, ô cercle le plus large,

Cieux ! étoiles

Qui tout-à-l'heure vous êtes allumées dans l'air blanc là-haut,

Comme quelqu'un qui couche dans une ferme, le matin entend au-dessus de lui que le peuple des colombes s'est réveillé !

Et toi, hiérophante,

Qui sur le bord où tu vas disparaître te tiens debout, la torche levée !

J'ai pris cette femme et telle est ma mesure et ma portion de la terre.

Il la soulève de nouveau.

Je te pèserai, Sommeil obscur.

Voici que je m'approche de ce voile et il y a dedans des mains ! prends-moi avec tes mains qui donnent le sommeil.

Car il faut que je dorme afin que tu attouches mon âme et que tu reçoives

Mon souffle et que j'aie avec toi communication.

Il s'approche d'elle et, lui mettant les mains sur les épaules, il touche de la joue sa joue voilée.

Je vous salue, ma femme.

LALA. — O Cœuvre, voilà que je vous suis livrée.

CŒUVRE. — Ote ton voile.

Il lui retire son voile.

O Etoile du soir, est-ce vous ?

LALA, *à voix basse.* — O Cœuvre, salut !

CŒUVRE. — Laisse-moi respirer ton odeur qui est comme l'odeur de la terre,

Quand, brillante, lavée d'eau comme un autel, elle produit les fleurs jaunes et bleues.

Et comme l'odeur de l'été qui sent la paille et l'herbe, et comme l'odeur de l'automne.

Et voici que je te possède et t'ai dans le souffle qui entre par mes narines.

LALA. — Qu'un lierre libéral environne mes tempes,

Mêlant la fleur de l'oranger à ses grappes sauvages !

Parce que je ne suis pas demeurée vaine !

Mais comme un fruit suspendu entre les feuilles, tu me saisis et tires de la main.

Et je suis dans ta main

A ta bouche, et voici ce que je tiens encore !

CŒUVRE. — Laisse-moi respirer ton odeur, qui est comme l'odeur de la terre.

Un souffle sort de toi, si fort qu'il me fait défaillir, comme d'une fosse et d'une tranchée ouverte.

O femme ! ô compagnon féminin ! amère amie !

O notre amère vie ! ô amour, comme l'orange amère,

Aussi suave à l'odeur, aussi étrange et amère au cœur et à la bouche !

Ils s'écartent et demeurent en silence.

LAMBERT, *s'approchant.* — Lâla, laisse-moi te saluer avant que je ne parte.

Adieu.

Il la baise sur l'épaule.

Adieu!

LE PREMIER DÉLÉGUÉ. — Lambert, n'aurons point une réponse de vous?

LAMBERT. — Vous l'avez.

LE PREMIER DÉLÉGUÉ. — Revenez-vous avec nous ?

LAMBERT. — Non.

LE PREMIER DÉLÉGUÉ. — Je vous le puis assurer : tous pouvoirs nécessaires vous seront remis.

LAMBERT. — C'en est fait!

LE DEUXIÈME DÉLÉGUÉ. — Ecoutez, cependant...

LAMBERT. — C'en est fait !

LE PREMIER DÉLÉGUÉ. — Avez-vous si peu de souci de votre pays ?

LAMBERT. — Je ne sais.

Excusez-moi.

LE PREMIER DÉLÉGUÉ. — A cause de cette femme, quoi !

LAMBERT. — Ici un coin de front, là une barbe.

La torche éclaire un vêtement, ou des cheveux, ou des yeux qui sont attentifs.

O vous!

Moi, me voici comme un mourant

Qui, revenant à lui, apercevant ses parents qui l'entourent de leurs yeux, des yeux demande avec terreur où il est.

Vos figures me paraissent sinistres.

C'en est fait !

Le mensonge dans lequel j'ai tâché de vivre

Est déchiré, et voici que je suis misérable et nu entre mes ennemis.

Reçois-moi, ô terre, et que je n'aie plus de nom devant eux !

Mais vous, écoutez-moi et soyez-moi témoins.

Je te renie, ô Joie !

Je l'ai dit ! La parole que je portais en moi est enfin proférée ! Je te renie, ô Joie !

C'est en vain que je me suis mêlé à la clameur publique. La parole que je voulais assourdir parle tout haut !

Je te renie, ô Joie, je me sépare de vous, heureux !

Et toi, perçant aiguillon, ne me quitte pas, très chère douleur! sourds, eau des larmes ! basse terre, sois mon amour et mon lit !

O plaie, je te considérerai.

Acceptez-moi, ô vous dont la demeure est la plus basse, vivants qui êtes entre les morts assis !

O désolation, comme une mère je te baiserai dans le milieu de ton visage terreux !

Il sort.

BESME. — Adieu. Voici le jour qui vient.

Pour moi, je vais aller me coucher. O si je pouvais dormir !

Il se retire.

LE PREMIER DÉLÉGUÉ. — Un jour trouble et chargé de menaces. Partons.

Tous sortent.

CŒUVRE, *à Lâla*. — Toi, viens.

Ils sortent.

DEUXIÈME ACTE

Un cimetière sur une colline dominant la Ville. Le matin.

LAMBERT. — Je n'ai pas de cœur à travailler et je puis à peine arracher

Ma bêche de la terre. Nul oiseau ne chante au-dessus de moi, nulle cloche ne sonne au loin la messe.

Et cependant à peine ai-je baissé la tête, force est que je regarde en haut.

Un jour solennel est arrivé. Et j'entends comme une procession qui se rassemble et se range, se taisant,

Avant que la profonde cathédrale ne lui livre ouverture.

Le jour de nouveau !

Perçant la nue un long rayon de soleil

Illumine la ville et j'en vois paraître les édifices et les clochers, et les toits brillent comme de l'or. Et déjà cela est fini.

Mais bien. L'avenir et le passé n'existent plus pour moi.

Mais plein de terreur et de révérence, je regarde la terre et le soleil,

Et mon souci est d'enfoncer du pied avec force le fer tranchant de la bêche.

Il se remet au travail.
Entre LALA.

LALA. — Lambert de Besme !

Lambert de Besme !

Elle lui lance de la terre.

LAMBERT, *se redressant.* — Qui êtes-vous ?

LALA. — Lâla !

Je suis Lâla. Lâla ! C'est moi. Ne me reconnais-tu pas ?

LAMBERT. — Que venez-vous faire ici ?

LALA. — Et que fais-tu toi-même dans ta fosse, fossoyeur ?

LAMBERT. — Je suis comme l'ouvrière qui fait la robe de noces

Et qui travaille, perdue tout entière dans ses lés, et comme l'hirondelle qui fait son nid avec de la terre.

LALA. — Lambert de Besme, j'ai une nouvelle à t'annoncer. Il n'y aura plus d'inégalité entre les hommes.

Lambert ! il n'y aura plus de pauvres, ni de pauvreté. Car pourquoi,

Les uns ont-ils de trop et les autres pas assez ?

Mais chacun prendra selon son besoin sa part.

Et l'enfant ne mourra plus sur sa mère desséchée,

Mais elle, comme la génisse qui broute l'herbe nouvelle, le lait gonflera ses seins innocents.

C'est pourquoi sors de ta fosse, viens !

Car je t'aimerai encore, ô mon père adoptif ! Sache que j'ai quitté mon mari et je suis libre.

LAMBERT. — Tu l'as quitté ?

LALA. — Oui.

J'ai eu un fils de lui.

LAMBERT. — Va-t'en en prendre soin !

LALA. — Qui est mon fils? qui mon mari est-il ?

Alors que comme les moutons dans la bergerie quand le matin vient, sentant l'herbe bonne à manger, bêlants,

S'accumulant contre les portes,

J'entends un peuple vivant élever la voix.

Et je lui disais : « Fais-toi entendre, et crie! Parle.

Aux pauvres, aux riches ! Quelles noires paroles écris-tu que nul n'entend ?

Ecris pour les hommes vivants, et tes paroles puissantes s'élevant comme un tourbillon leur entreront par le nez et par les oreilles. »

Mais lui, comme un homme qui regarde au lieu d'écouter, sans répondre ni montrer les dents, riait.

Et comme nos routes se séparaient, je le quittai.

Mais toi, sors de ta fosse, viens ! Car la table est mise et tous y viendront dans la joie prendre le pain et le vin et nul n'en sera écarté.

LAMBERT. — Et qui fera mes fosses ? Je suis l'ouvrier de la mort et non le convive de la vie.

LALA. — Ne songe pas, ami, à la mort, mais à vivre ! Car les vivants vont constituer entre eux

Une ville, et il n'y aura point de lois,

Mais, comme l'abeille a sa cellule, chacun se fera lui-même sa loi.

LAMBERT. — Je ne sais. Laisse-moi faire mon travail ; pourquoi viens-tu me rechercher ? Je suis le citoyen d'une ville plus ancienne.

Et de toutes parts, par les rues de cette autre ville qui nous entoure, toute fumante comme si elle brûlait,

Tout le jour montent vers nous des cortèges. Et moi, je reçois ceux qui arrivent. Ils entrent, nouveaux venus, dans la cité :

Elle n'a point de lois et chacun s'y mesure lui-même sa place.

LALA. — Viens, et aie pitié de tes frères !

Viens et je t'aimerai encore ! Viens et vis !

Entre AVARE.

LALA. — Eh bien, qu'y a-t-il de nouveau ?

AVARE. — O Lâla, il n'est rien d'autre que ceci de nouveau : Voici le fort Printemps !

Sors de la ville et dans tes yeux se refléteront les

fleurs de saule et la couleur de la terre alors que l'herbe verte y perce.

A New-York jadis, comme je traversais la baie sur un bac, me tenant à côté d'un cheval,

Je vis tout le port avec les bateaux et les collines et au loin la ligne de la mer

Se peindre en violet dans ce gros œil tabac.

Pour moi, si tu regardes entre mes paupières,

Tu y verras une foule qui se presse et qui bouge,

Montrant des visages seulement.

LALA. — Certes, bien que tu gardes le silence, la foule, quand tu parais, se tourne vers toi. Quoi de nouveau ?

AVARE. — La cloche ne sonne pas et la porte de l'usine reste fermée.

Les feux sont éteints et le mécanicien a retiré la courroie de la roue.

Le marchand n'a point ôté ses volets. Rien ne roule dans les rues immenses.

La ville s'est retirée de son travail, le peuple

Se tenant en repos résout d'attendre un jour et deux jours.

Cependant que l'année pleure et rit comme une jeune vierge et la douce pluie ne mouille pas plus tôt le pavé qu'un coup de soleil la sèche.

LALA. — Qu'attendènt-ils ?

AVARE. — Que moi, je parle.

La multitude aux bouches vagues attend la forme de la parole.

Et telle est la force de celui qui seul ayant conçu ce dont pense la foule stérile profère l'Idée,

Et voyant ce qu'il veut, voulant de ce qui veut en elle, ne doute point de prononcer : *Il le faut.*

Et participant à la nécessité de son propre syllogisme, ayant posé le principe, impose la conclusion.

LALA. — Que proposes-tu ?

AVARE. — Ce peuple s'ennuie.

Ni sa nourriture ne le réjouit, ni l'eau-de-vie et la débauche ne l'a consolé.

Et je te donnerai l'explication.

Jadis l'ouvrier tenait son ouvrage tout entier entre ses mains ;

Et comme le cœur s'égaie à la vue de la couleur,

Trouvant de la beauté à son œuvre, il se complaisait dans son travail même ;

Et connaissant l'acheteur, il l'avait dans une vue particulière.

Mais aujourd'hui toute grâce du travail, et tout honneur, et tout génie, lui a été retiré.

Et l'homme n'a plus pour but de satisfaire à un autre homme, mais de fournir à des besoins généraux,

Et son œuvre n'a plus pour mérite que son utilité, et les machines la font pour lui.

De ce fait déjà deux libertés sont retirées, du choix dans les moyens, de l'ordre dans le travail,

Et en outre je dis qu'un double consentement est refusé,

De l'intelligence qui, envisageant la fin, résout de l'atteindre,

Et de la volonté qui, s'attachant à l'œuvre, oublie le travail.

Et ainsi, quel que soit le salaire, l'ouvrier fait un ouvrier servile,

Et étant esclave, il désire la liberté.

LALA. — La lui donneras-tu ?

AVARE. — Je leur ferai comprendre leur esclavage.

Elle rit

Pourquoi ris-tu ?

LALA. — O Avare, qu'importe à toi et à moi ?

As-tu pris le bonheur au plus grand nombre à tâche ?

AVARE. — Celui qui veut faire sortir une masse de ses aplombs ou renverser, l'ayant heurté au point juste, l'obstacle d'un mur épais et haut,

Il lui convient qu'ayant établi une machine il en calcule avec industrie les ressorts et les actions.

O Lâla, je n'ai pas engagé une entreprise médiocre !

M'étant envisagé moi-même, voyant mon corps, voyant cette volonté forte, patiente et docile,

Je n'ai point considéré que la direction manquât et qu'il me fût nécessaire de trouver en autrui le principe de l'acte.

O Lâla, la fable a parlé de rois et de législateurs qui, dans un profond secret, vont consulter la nymphe ou la prophétesse,

Ou que le coquillage plein de rumeurs qu'ils appliquent à leur oreille instruit.

Mais chaque homme en lui recèle, plus caché, un oracle plus véridique :

Sur le fondement de notre nature réside la proposition de l'esprit.

Et chez la plupart des hommes, vaincu par le sommeil et le songe, il n'élève qu'un soupir bas et une voix inefficace.

Mais en moi, comme la femme qui dans son cœur éprouve la commotion de l'enfant mâle, vit

La parole qui a l'oreille pour langue, et cela, comme un captif,

Avec propriété réclame l'action et la liberté ;

Tellement qu'il ne souffre ni en moi le partage ni au dehors l'obstacle inerte et brut.

LALA. — Tu as expliqué très parfaitement ce que tu veux.

Ile rit

AVARE. — Pourquoi ris-tu ?

LALA. — Qui saura pourquoi je ris, ou je pleure ou je souris ?

Que t'importe ce que fait une femme sans raison ?

AVARE. — Quelle satisfaction m'as-tu donnée ? Ne crois pas que je puisse me séparer de toi.

LALA. — Certes, Avare, tu as mal fait de me recevoir dans ta maison.

Je ne couche point dans ton lit et je ne m'occupe pas de ta nourriture et je ne t'ai point laissé toucher même ma main.

Pense que je ne suis point entrée chez toi par la porte, mais par cette fenêtre que tu laissas sans doute ouverte, comme une guêpe.

AVARE. — Qu'es-tu venue faire chez moi, jeune femme ?

LALA. — Flottant comme une graine de coton entre la mer et la lune, nul doute que le vent ne m'ait emportée ici.

Ne me demande point ce que j'ai fait, ni pourquoi je l'ai fait.

Mais le plus sévère ne me regardera pas qu'il n'en ait contentement et la gaieté le pénètre comme le petit enfant qui se recueille avant de sourire.

Rien n'est si captif que la jeunesse de la liberté ne soit plus forte, rien n'est si triste que la joie ne soit plus certaine, rien n'est si certain que ma présence ne soit meilleure ; je vaincs le cœur le plus dur, je dissous les liens les plus solides.

De l'oiseau que l'on aperçoit sur la plus haute branche en même temps que l'étoile du matin, la voix est si douce que l'on ne sait s'il chante,

Ou si l'on voit seulement l'astre éternel qui brille contre son cœur.

L'homme solitaire qui, après une journée de labeur, à sa table entend soudain le violon qui commence

Eprouve un rafraîchissement si subit que le cœur lui manque, et que l'âme arrêtée sur elle-même

Délibère comme dans la dissolution des larmes.

Le malade se réveillant après un long et profond sommeil, au soir,

Sent qu'il est guéri, et tournant la tête, à gauche,

Vers la fenêtre obscurcie par d'épais feuillages où les moineaux qui se rassemblent pépient, il voit que c'est Pâques dans le ciel rouge !

Moi de même j'apporte l'espérance irrésistible !

Et que nul ne compte se saisir de moi et m'installer chez lui

Comme une vache qui lèche de la langue avec douceur le mur où elle est attachée.

AVARE. — N'as-tu pas épousé Cœuvre ? n'as-tu pas eu un fils de lui ?

LALA. — Vraiment l'ai-je épousé ? ai-je eu un fils de lui ? Je ne sais ! je ne me souviens plus !

Cœuvre n'a plus besoin de moi, et mon exultation lui paraît vaine auprès de la gloire qu'il envisage avec sublimité ; il marche seul son chemin

Comme un homme ayant à sa main gauche les ténèbres et à sa main droite un mur qu'il suit en tâtant.

Et toi aussi, Avare, ne voudrais-tu point avoir de moi satisfaction ?

AVARE. — Ne pense point que tu me fasses dire rien

Qui ne conviendrait point à ma gravité. Qui saura ce que tu ressens ou penses? Pourquoi te sers-tu d'un sourire pour refuser ?

LALA. — Apprends qu'il est un *non* plus joyeux à qui l'entend qu'un *oui !*

Et pour mon cœur, mon cœur est de quelqu'un qui joue;

Et pour ce que je pense, ce que je pense est dans mes pieds quand je danse.

Il y une danse selon le jour et l'heure, et tantôt je trépigne sur place

Comme retenue par un lien trop fort, et il y a la danse de la forêt et de la rivière, et je feins cette lutte, de lutter

Avec ce courant qui emporte l'homme ivre, lui faisant perdre pied.

AVARE. — N'es-tu point femme comme les autres le sont ?

LALA. — La femme est plus près de la terre que vous autres et elle respire de plus près ses fumées.

Et c'est ainsi qu'autrefois l'on dit

Que l'esprit de python l'emplissait et que la Prophétesse des Voleurs,

Deux piques aux mains et barbouillée de sang de bœuf, dansait devant le feu de la marmite !

Et moi de même, me penchant sur ce peuple qui s'ébranle, je me sens comme enivrée d'une odeur de vin et de poudre et de raisin terreux qui fermente.

Et je me ferai leur prophétesse et le cri que je pousserai les affolera.

AVARE. — Voici ton mari, Lâla, et voici Besme.

Entrent CŒUVRE et BESME.

LAMBERT. — Et voici Lambert qui se met à votre côté.

Il sort de la tranchée qu'il creuse et se tient debout à quelque distance.

BESME. — Je vous salue, Avare. Singulier endroit pour nous y rencontrer.

Il flaire l'air avec un sourire contraint.

AVARE. — Certes ce ne sont pas ici vos jardins et vos réservoirs ; voici un autre jardin,

Et c'est le lieu que j'ai choisi pour m'y tenir,

Depuis que cette paix s'est faite. — Ecoutez ! aucune rumeur ne monte vers nous de la Ville.

Il convient que, les pieds sur cette chair morte, nous discutions les affaires de la chair vivante.

BESME. — Quelle affreuse odeur fanée ! — Le corps mort au fond de la terre reconnaît le vieux printemps,

Et allongeant ses os, il se retourne sur le côté.

Il se trouble.

AVARE. — Qu'avez-vous à me dire ?

BESME. — Avare,

Car cette multitude vague et livrée au vent a en vous la tête qui voit,

Ecoute, flaire, pense, décide,

Expliquez-moi ce qui se passe.

Jusqu'ici le travail n'a-t-il pas été comme une chose vénale que l'un vend et que l'autre se procure,

En sorte que tout le débat existe sur le prix à régler ?

Mais aujourd'hui on ne sait ce que ces gens veulent ; ils ne demandent rien,

Mais comme atteints de stupidité, tous à la fois

Abandonnent leurs machines et déposent leurs outils.

Que réclamez-vous ? parlez afin que nous vous répondions et ne gardez pas le silence de la brute.

AVARE. — Voilà le point ; et s'il nous plaît de ne rien répondre ?

BESME. — Pensez-vous vivre sans manger ? pensez-vous manger sans travailler ?

AVARE. — Besme, notre pain est cuit.

BESME. — Venez le prendre ; vous en trouverez la croûte dure.

Silence.

AVARE. — Pourquoi ne péririez-vous pas ?

Vous n'avez nullement envie de vivre.

BESME. — Comment ?

AVARE. — Je vous connais et j'ai vécu parmi vous.

Nul ne parle que dans ses yeux

Ne se lise l'ennui de la réponse qu'il va entendre et sa voix interrompt le néant.

Une chauve-souris vole au travers de vos salons, dans les théâtres autour de la lumière centrale

Vous vous accumulez comme les papillons qui ont pour corps un ver.

Tout organe qui ne remplit pas sa fonction pourrit, toute pourriture produit le vide. Toute chose vide et qui ne vit plus que par l'écorce cède au vent et à son propre poids;

Et c'est ainsi que la main dont nous vous avons saisis trouve en vous un obscur assentiment.

La feuille ne tient pas tant au rameau qu'elle ne jaunisse, et l'insecte, quand vient le temps, se met lui-même sur le dos.

LAMBERT, *s'avançant.* — Parle, qu'as-tu à répondre, frère ?

BESME. — Lambert !

LAMBERT. — Je te salue, Besme, dans ma demeure : entre ! Par-dessus la ville le pollen de tes arbres vient féconder les miens.

BESME. — Que fais-tu ici ?

LAMBERT. — J'ai charge d'ouvrir

La porte du retour, que celui qui la rencontre ne reconnaît pas, inerte et sourde,

Ce seuil que l'homme franchit dans un vêtement de bois.

BESME. — Quelle vie as-tu choisie ?

LAMBERT. — J'ai reconnu la vérité et je me suis égalé aux morts.

Mais allons, parle ! réponds à ce qu'Avare vient de dire.

BESME. — Que veux-tu que je réponde ?

LAMBERT. — Tu l'ignores, frère ? Moi donc, je t'interrogerai, et tu me répondras.

Que viens-tu demander à ce peuple ?

BESME. — Je m'en viens vers ce peuple aux mains oisives comme vers une chute d'eau obstruée,

Et je lui demande son travail.

LAMBERT. — Et pourquoi veux-tu qu'il travaille ?

BESME. — Pour qu'il mange.

LAMBERT. — Et qu'il mange pour travailler ?

BESME. — Toute force n'a-t-elle pas sa fonction ?

LAMBERT. — Toute fonction n'a-t-elle pas sa fin ?

BESME. — Le travail a pour terme le produit et le produit a pour terme l'échange.

LAMBERT. — Et c'est en effet un échange que vous avez proposé, tendant une main et de l'autre ouvrant la porte de la caisse profonde et noire.

Le laboureur travaillait à son champ, mangeant son seigle et son lard et se vêtant de son chanvre.

L'artisan travaillait à son établi, et tisserand, il savait la longueur de toile qu'il pouvait chaque jour faire sortir de son métier et sa valeur, selon la dimension de son coude.

C'est alors que vous êtes venus.

Et au laboureur qui attendait son pain de la pluie et du soleil, à l'artisan

Qui pareil à l'anxieuse araignée guettait la proie précaire,

D'une part vous offriez la sécurité du salaire.

D'autre part une poignée de sous ne donnait plus le choix seulement entre un marchand et l'autre ;

Mais la pièce ronde que vous mettiez dans la main conférait

Un droit sur le monde entier ;

Et le vaste monde étant mis en loterie, vous délivriez un billet.

Et c'est ainsi que vous vous procurâtes

Le travail dont vous aviez besoin, formant ces villes.

Reprends-moi si je me trompe ; mais je dis des choses certaines et indubitables.

BESME. — Vous avons-nous trompés ?

L'homme a été mis en valeur.

Et il ne vit plus seul, mais il en est en communion avec l'univers entier des choses et des hommes.

LAMBERT. — Vous ne nous avez pas trompés.

Vous n'avez rien proposé qui ne nous eût séduits nous-mêmes.

Le double bien que vous nous promettez, vous l'avez vous-mêmes entre les mains.

Et le premier est l'assurance contre l'inquiétude, le déliement de l'obligation du travail.

BESME. — Tout homme doit travailler, les pauvres pour le riche, et le riche pour les pauvres.

LAMBERT. — Réponds donc à la question que je t'ai posée ci-devant : Pourquoi ? Tout effort qui a le désir pour mobile suppose la satisfaction pour terme :

Toute satisfaction est individuelle, tout terme est immobile.

— Et le second bien est la consommation de la jouissance ; assis, vous possédez la terre comme un pain.

Et tel est dans votre main fermée l'or qui paye et qui achète.

BESME. — Soit.

LAMBERT. — Maintenant donc, ô frère, regarde le peuple qui est au-dessous de toi et la disposition et l'aménagement de notre société.

Vois l'employé à son bureau, le marchand à son comptoir, l'ouvrier à ses pièces, l'étudiant à son livre.

Considère la société de tous les hommes pareille à une pieuvre collée à la boule du monde,

L'enlaçant de ses cent membres souples, tels que des corps de pompes, garnis de suçoirs rétractiles;

Et toi, ô riche, pareil au milieu de la bête qui goûte dans son cœur et qui comprend dans la profondeur de son estomac.

Vois les corps qui entrent par régiments par les portes des usines cependant que la sirène mugit, vois les pauvres, vois les femmes et les enfants, compte le bétail,

Compte les têtes sans nom et sans honneur, qui naissent, vivent et meurent comme dans un perpétuel Décembre,

Dans la misère, dans l'ignorance, dans le vice et dans la servitude.

Et flaire, cependant cela vit !

Suppose donc qu'un de ces êtres qui ont vécu toute leur vie dans ta main se retourne tout à coup vers toi comme un vieillard,

Et que te considérant du hochement caduc de sa tête,

Portant sa main tremblante à la bouche, de deux doigts il te la tienne ouverte,

Que répondras-tu à son interrogation ?

BESME. — La mort dissout le lien de la mâchoire inférieure,

La pièce qui parle et qui mange, et se déboîtant de ses attaches au-dessous des trous des oreilles,

Elle se sépare du crâne ;

Et telle est la réponse que lui fera la rangée de mes dents s'il introduit ses doigts dans la bouche obscure et mouillée.

A moins que je ne le morde.

Le ventre n'est-il point repu dans le repli de ses boyaux,

Que vous lui donniez à digérer de la soupe et des pommes de terre,

Ou le pain le plus tendre et la chair la plus fine ?

L'ivresse n'est-elle point la même, que nous aspirions le Champagne,

Ou que deux cochers attablés trinquent d'une vaste verrée d'un vin âpre et vireux ?

Si nous avons la cuisine, n'avez-vous point l'appétit ? la jouissance, n'avez-vous point le désir ? Toutes choses sont équivalentes.

Et quant à la liberté, je te dirai ce qui est vrai :

Nul servage n'est insupportable, nul lien n'attache l'homme de trop court,

Pourvu que, dans le milieu de ses frères, il applique son cœur à une tâche journalière et à un labeur assidu.

Malheur à qui, séparé des autres, vit par lui-même : il erre comme un ouvrier renvoyé

Autour de son chantier, les mains pendantes.

LAMBERT. — Réponds. Qu'avez-vous à nous dire ?

Vous qui avez cette liberté de tenir le visage levé, que voyez-vous ?

BESME. — L'étendue du lieu, la durée du temps.

Moi, le grand Besme, je parle :

L'ennui de la mort est pareil à la solitude que j'envisage.

LAMBERT penche la tête.

Puisque tu m'as contraint à parler, connais ma réponse, et comprends-la, si tu la peux comprendre.

La terre est imprégnée de sel et de poison. Plus ce monde est beau, puis il rit dans la fraîcheur de ses feuilles,

Plus la moquerie d'y être me paraît poignante. Je connais toutes choses, et l'hésitation de la mort est comparable à mon déplaisir.

LAMBERT demeure en silence, la tête penchée.

LALA. — Lambert, c'est bien. Va, c'est assez! Un autre devoir te presse que de répondre.

LAMBERT. — Que dis-tu?

LALA. — Ne comprends-tu point ce qui t'arrive? Éloigne-toi, car il ne convient point que la chose se passe à nos yeux.

LAMBERT. — Je considère une dernière fois ton visage.

LALA. — Regarde-le. O mon père adoptif, com-

prends-tu maintenant pourquoi je te l'ai refusé jusqu'à cette heure ?

Si fort est le visage de la jeune femme que le jeune homme oublie son maître et son père.

Mais il convenait que le mien fût réservé au déliement d'un nœud, ami, plus serré et plus profond.

Irrémédiable, ô Lambert, est ta liberté !

Que t'occupes-tu de la liberté des autres, alors que t'est acquise celle-ci ?

LAMBERT s'éloigne lentement, et on le voit qui s'affaisse derrière une tombe.

AVARE. — Qu'est-ce ?

LALA. — Ne vous occupez pas de cela. Lambert est mort.

Silence.

Et toi, que dis-tu, Cœuvre ? N'es-tu point heureux de retrouver ta femme ?

CŒUVRE, *la regardant comme quelqu'un qu'on essaie de reconnaître.* — Qui êtes-vous ? Je ne vous connais plus. A quoi te sert la touffe et la queue de cheveux qui te pousse derrière la tête,

Sinon pour qu'à un poing que tu ne vois pas, tordue, elle te conduise ailleurs ?

LALA. — Mentiras-tu, disant que je ne t'ai causé aucune douleur ?

CŒUVRE. — Soit.

Il est vrai, la gloire de ma jeunesse n'est plus, et tu l'as emportée avec toi.

La paix dans le soleil, la surprise tout-à-coup des fleurs dont je me suis vu couvert a péri, et je sors de tes mains dépouillé.

Mais je demeure, et noir et nu, je médite une nouvelle frondaison, d'autres fleurs et la pesanteur du fruit.

LALA. — Vois, ô Cœuvre, je ne suis plus avec toi !

La porte que j'ai ouverte pour sortir a empli ta chambre de la lumière de la lune.

Vois, cependant, n'étais-je pas aimable ?

Ne m'accuseras-tu point de t'avoir menti ? es-tu bien sûr de savoir ce que je t'ai pris ?

Voici que je l'ai porté à Avare, et ma demeure est avec lui.

Au lieu que j'aurais dû rester près de toi ; ne t'ai-je point donné un fils ?

O Cœuvre, ainsi tout est fini entre toi et moi ! et si tu me demandes la raison, je ne t'en donnerai aucune.

CŒUVRE. — C'est bien, Lâla.

LALA. — Comment est-ce que je te rencontre au côté de cet homme ?

Le sucre, ô Cœuvre, le lard,

La farine, le bois, les cafés, les huiles, l'or,

Ne sont pas la matière de ta spéculation, pour que je te voie maintenir de tes bras le lourd tonneau qui t'écrase.

Mais puisque Lambert s'est retiré de nous et que

je te trouve contre moi, et qu'Avare méprise de parler,

C'est moi qui expliquerai son erreur à ce Prince de ceux qui mangent.

Besme, les viandes les plus succulentes, les vins les plus chaleureux,

La possession des gemmes, ne sont point propres à nourrir ou allumer dans l'esprit

La lumière intérieure de la sapience.

Mais de même que le corps découvre et dégage

Dans la matière les éléments qui lui sont appropriés,

De même la personne humaine ne trouve que dans son semblable

L'ordre condigne de sa jouissance.

Mais l'alliance et l'hymen qu'un homme conclut avec une femme

Est insuffisant, et l'amour s'épuise comme l'amitié.

Comme une note comporte la série sans fin et ses harmoniques, jusqu'aux deux termes de l'ouïe,

Chaque homme, pour vivre toute son âme, appelle de multiples accords. Et

S'il n'est ordure ou boue dont la science ne sache tirer profit,

Je pense qu'il n'est point d'être si vil et si infime

Qu'il ne soit nécessaire à notre unanimité.

Que rien d'humain ne soit soustrait à notre jouissance! et que la loi soit trouvée par où

Nul homme ne puisse se dérober à une harmonie invincible,

Et que rien en lui ne soit perdu et vain. Et telle est la ville que nous constituerons.

— Cela n'est-il pas beau et n'ai-je pas bien parlé ?

CŒUVRE. — Tu as bien parlé, Lâla.

LALA, *souriant*. — Puisque nous avons pu asservir le feu et la foudre et les contraindre au travail,

Qui doutera que nous ne sachions aménager un tel piège,

Que nul être ne puisse échapper à l'accord total ?

Comme tout corps a dimension et poids,

C'est ainsi que l'homme a, d'une part, des besoins, et, de l'autre, sa fonction,

Et tel est l'équilibre qu'il maintient, en s'y maintenant ;

Telle est l'unité sociale, tel est le principe de l'échange.

Comprends, ô Besme, quelle est la réalité de l'échange, et ne vous laissez point tromper par un signe.

Comme l'or est le signe de la marchandise, la marchandise aussi est un signe,

Du besoin qui l'appelle, de l'effort qui la crée,

Et ce que tu nommes échange, je le nomme communion.

BESME. — Conclus, achève.

LALA. — La ville est la forme de l'humanité.

Oh! quel sera cet ordre et cette paix merveilleuse de la cité humaine,

Quand, le signe ayant recouvré sa valeur, l'homme sera mis avec tous les hommes dans une relation immédiate,

Et par sa position ayant appris ses besoins, les ayant compris il n'en excédera pas la mesure.

Et dans une pure liberté il restituera de ce qu'il a pris l'équivalent,

S'il n'est de liberté que dans la nécessité.

La science a livré le monde à l'homme et maintenant voici qu'à chaque homme sont donnés tous les hommes, et que l'humanité intégrale est constituée comme un corps

Dans l'architecture de ses membres et l'office de ses organes,

Dans la plénitude de la justice, dans la puissance de la vie et dans la solidarité inébranlable.

CŒUVRE. — Bien dit.

LALA. — Viens donc, Cœuvre, avec nous, et mets-toi avec Avare et moi,

Afin qu'ayant démoli cette ville,

Nous en utilisions les poutres et les pierres pour une construction nouvelle.

CŒUVRE. — Non.

LALA. — Es-tu donc satisfait de ce qui existe ?

CŒUVRE. — Je n'ai jamais pu consommer la réflexion nécessaire

Pour découvrir si je suis satisfait oui ou non.

Ma considération est adéquate à ce qui est.

Rien n'a pu ou ne peut

Etre, qui ne soit à ce moment même ; toutes choses sont présentes pour moi.

Je constate, j'assiste ; mais pas plus que je ne vais ouvrir un bourgeon avec mes doigts,

Ou fouiller au ventre de la mère pour lui arracher son fruit, si tu demandes

Que je mette moi-même la main à l'œuvre, que je dirige ces forces dont je contemple le branle éternel et que je propose mon idée,

La pensée me manque et mon cœur interdit se refuse à comprendre.

Mais sache bien, ô femme, que si je voyais une maison toute prête à tomber sur la tête de ceux qui l'occupent,

Ce n'est point sans la longueur et la difficulté de la réflexion que je conseillerais au propriétaire de l'examiner.

Mais comment, vous autres,

Avez-vous assez peu le sentiment de la musique pour pousser de vous-mêmes un cri hors de la mesure et de l'accord ?

Et quelle est l'impudence et l'audace, n'ayant point la charge principale, de toucher à rien

Qui a ceci de sacré qu'il existe, et cette folie

De penser que vous pourrez édifier une maison meilleure, maniant les âmes d'hommes comme des briques

Et comme des poutres dont on a calculé la portée et la résistance?

LALA. — Eh bien donc, Avare,

Car c'est à toi seul de parler et de prononcer, Avare,

Fais connaître ta réponse. Ecoute ce que l'on te dit.

Regarde l'étendue humaine dans la paix de Midi et vois quelle forme de ville claire et blanche

A reçue la pierre et le plâtre déposés dans ces champs antiques.

Par l'effet des nuages qui traversent le Ciel immense et ouvert,

Comme l'ombre d'un arbre s'étend sur la Cité.

De même que de la place où nous sommes on ne voit point ni la boue ni l'ordure,

Oublie l'injustice et l'angoisse, laisse-toi vaincre par la tranquillité.

Ecoute ce que dit Cœuvre. Maintiens ce qui est.

Songe à tout le profond travail du passé par qui elle s'est élargie comme une fleur,

Ouvrant ce dessin de vides et de fissures, pareil à un caractère lisible.

Aie compassion de l'antique Ville et ne la détruis pas.

De même qu'un homme pieux et compatissant

Ne jettera point bas une vieille muraille en mai,

De peur de ruiner les nids où l'hirondelle nourrit sa tendre couvée,

Crains de toucher à la vie, crains l'onction du sang et les larmes de ceux qui n'ont rien fait.

Pourquoi agir par toi-même ? confie ta pensée au temps, et elle ne sera point vaine, il l'exécutera comme un ouvrier que l'on prend à tâche.

AVARE. — Besme, Cœuvre, Lâla,

Si je puis changer mon visage contre un autre et sortir de la carapace de mes côtes,

Je pourrai aussi bien changer de cœur et de décision.

Que d'autres prêtent l'oreille, s'attachent à maintenir avec la « Nécessité » un accord imperturbable ;

Pour moi, je la contiens en moi-même et elle trouve dans mon esprit son support et sa proposition.

Comme un aigle qui naît, je traverserai mon œuf de la tête !

Qu'avez-vous à vous étonner et à craindre ?

Si la terre tremble dans l'épaisseur de sa masse,

Si la suture du ciel claque dans un coup de tonnerre, si l'Océan emporté par le ras-de-marée

Déracine ses caps et roule l'une sur l'autre ses îles comme des barriques,

Qui s'étonnerait que cette mer humaine d'âmes et de sang

Se mît un jour à bouillir et fît péter la paroi

Des réservoirs où vous essayez de la contenir, alors que l'heure est venue et que Mars entre au Lion ?

Et la naissance aussi est un signe, d'hommes tels que vous en voyez un devant vous, Avare.

BESME. — Que penses-tu faire ?

AVARE. — Je ne *pense* pas comme vous pensez. Je suppose, Besme,

Que tu as apprivoisé ton cœur et que tu le conduis où tu veux, comme le bœuf herbivore

Qu'un enfant emmène par le chemin droit et uni.

Pour moi, je l'ai posé mon maître et je l'écoute

Comme un vieillard aveugle doué d'une sagesse inexplicable.

Il est ancien dans ma poitrine, et depuis le commencement de l'homme ceci sous ma cinquième côte continue le battement du cœur perpétuel.

Origine et principe, il digère profondément la nourriture que lui fournissent la cervelle et les sens,

Et comme l'heure sonne quand la dent de la roue atteint le déclanchement

La décision est à lui, avec la mise en marche, et notre volonté

Se rhythme sur son mouvement.

Il est en nous et nous sommes en lui, car, à chaque respiration, il nous reçoit

Tout entiers dans sa cavité et nous en expulse.

Et ainsi je me suis fait à moi-même ce serment

De délivrer en moi ce par quoi je suis un.

Je ne mourrai point sans connaître la liberté.

BESME. — Ainsi tout est fini?

AVARE. — Ecoute.

Chants, cris au loin. On entend la rumeur d'une foule en marche.

Ecoute l'élocution de la foule pareille au crépitement de la graisse qui frit.

Un coup de vent rabat sur eux la poussière et la fumée de la Ville.

Respire pour la dernière fois l'odeur de la Ville, écarte les narines sur le tas humain,

Sens l'odeur de la chair sous les vêtements, la cuisson de la nourriture, le suint de l'homme et des machines, la poussière qui monte sous l'innombrable remuement des pieds.

Tout est fini.

Le volume d'une plus complète fumée s'élèvera de l'ouverture, comme un vase ouvert, de la Ville.

Comme l'homme qui atteint au haut d'un versant

Ne retrouve, se retournant, au gouffre dont il sort qu'un opaque nuage

Et en découvre de l'autre côté un autre.

Il sort.

LALA. — Adieu, Cœuvre, adieu, Besme !

(*A Cœuvre.*) Adieu, Cœuvre.

Pause.

Adieu, Besme !

Pause. — Elle sort.

BESME. — Je ne crains que la douleur physique;

Les mains autour de la gorge qui étranglent, le coup de pierre sur la tête, le genou sur l'estomac, le couteau dans le ventre, l'écrasement, le bras retourné qui craque.

Mais si je m'interroge devant la mort même, je ne trouve dans mon âme que le silence.

— Que me veulent ces larmes enfantines ?

CŒUVRE. — Tu pleures, Besme ?

BESME. — Qu'arrive-t-il ? qu'est-ce donc qui pleure en moi ? je ne puis réprimer ceci.

Cela est amer, inconsolable. Aurais-je donc été malheureux ?

CŒUVRE. — Tu pleures, Besme !

BESME. — Avais-je donc un droit à être aimé ?

Quelle est cette rancune que je sens ? quel est ce tort qui m'a été fait ?

Eh quoi ! cœur sage et sévère, est-ce toi qui pleures ?

CŒUVRE. — O Besme, laisse couler ces larmes solennelles.

BESME. — Ineffable suavité !

Il est doux de découvrir qu'un autre être place en vous sa joie et sa surprise.

CŒUVRE. — Plains-toi, cœur blessé !

BESME. — Par la connaissance je me suis placé hors de la connaissance ;

Par l'intelligence je suis hors de la compréhension des hommes.

CŒUVRE. — Ne fus-tu jamais aimé ?

BESME. — Quand une femme m'eût aimé, ma peine ne serait pas amoindrie.

Nul ne me connaît, nul ne sait cela qu'au fond de moi-même je ne connais pas.

— Paix, à cette heure ! assez.

O Cœuvre, recueille mes dernières paroles.

CŒUVRE. — J'écoute.

BESME. — J'ai profondément considéré la nature des choses, en étudiant la propriété et les énergies.

Et c'est moi qui, complétant la force informe, ajoutant, par mon art, le membre,

Par maintes inventions ingénieuses ai soulagé l'homme du faix servile.

(Par quoi, pour autant l'ayant livré à la malédiction des rêves, je péris.)

Toute ma vie je me suis occupé de relier les causes aux causes, mais ma pensée n'était point satisfaite.

Et voici quelques mois seulement que je fis cette découverte

Qu'il est convenable sans doute que je meure pour ne pas consommer :

J'ai retrouvé l'Ignorance! O Cœuvre, bien que ton esprit soit grand, poëte,

Je ne sais si tu pourras porter ce que je vais dire : il est une science sous la science, et nous l'appellerons Ignorance.

CŒUVRE. — Fais-m'en part, ô Besme.

BESME. — Toutes choses sont inexplicables. Et qu'est-ce que cette faim qui dévore l'esprit de savoir

Que l'appétit d'épuiser cela qui n'est pas essentiel?

Toute chose est, en ce qu'elle diffère; et sied, individuelle, sur un principe incommunicable.

Où vous voyez des Causes et des Lois, (érigeant la majuscule comme une idole,)

Je ne trouve plus que la pratique d'un instrument. Il n'est de nécessité que logique,

Renfermée dans la constatation de la chose; toute explication

Ne fait que dilater la définition, image abstraite du fait.

J'appelle Néant le fond de toutes choses, échappant avec totalité à la capacité de notre esprit. Et c'est pourquoi,

Familiarisé au commerce des forces profondes,

J'avais projeté de substituer à la connaissance le contact, de surprendre l'Etre dans son opération, combinant tel piège.

Je mêle cette pensée à l'obscurité de la Mort

CŒUVRE. — Pourquoi penses-tu mourir?

BESME. — Je n'échapperai point à mon sort.

Il est convenable que je périsse déchiré aux mains de la cohue.

Je veux, Cœuvre, à ce suprême instant, comme le Secret lui-même, remettre dans ta main ceci.

Il détache une pierre de l'anneau qu'il porte au doigt.

Comme la fraîcheur, dit-on, de l'émeraude claire et viride

Récrée un esprit languissant et insinue l'allégresse,

C'est ainsi qu'aux heures de fatigue et de confusion, prenant entre mes doigts cette gemme

Où le Pur en soi se condense jusqu'à l'azur, et l'azur jusqu'à la Nuit,

J'entrais dans la considération de l'extase.

Je te donne, ô Cœuvre, ce saphir!

Ce limpide atome est tout ce que j'ai arraché à mes mines et à mes fouilles! Reçois

Cette goutte de nuit abstraite, prunelle de la primordiale cécité.

Et si tu sais placer cette pierre sous le feu d'une lampe ou dans la lumière de la lune,

Tu la verras, bleue, flamboyer entre tes doigts de six rayons égaux.

Il lui donne la pierre.

Adieu, Cœuvre!

Il sort.

Rumeurs assourdies au dehors. — Très longue pause.

CŒUVRE, *comme perdu dans un rêve.* — ... la chose. Voilà

Longue pause.

La chose. (*Il frissonne.*) J'ai froid ! Voilà le vent qui se lève. Ce ciel gris !

Il sort.

Clameurs d'une foule se rapprochant. On voit au fond de la scène passer au-dessus d'un mur des drapeaux, des canons de fusils, et la tête de BESME au bout d'une baïonnette. Le soleil se couche dans le ciel brouillé.

TROISIÈME ACTE

Les ruines de la Ville.

GÉRIN. — Le soleil qui se couche, parmi l'effusion de plus de sang

Ne dévaste pas la Cité des Nues d'un trou et d'une ruine plus affreuse

Que la Ville humaine ne s'est abîmée dans la consommation des rêves.

Comme une feuille de papier où le feu avance et mord,

C'est ainsi que dix jours et dix nuits, dans la bise impitoyable, dans le feu qui flambe et qui ronfle,

Montagne de fumée dans le soleil, splendeur vive par les ténèbres,

Elle a brûlé tout entière.

THYRSÉE. — Telle fut la fin. Et le maître de ce pays, Avare, qui en possède le cœur entre les jambes comme d'un cheval,

Ordonna que l'on mît des gardes autour de l'énorme décombre.

Et que nul d'un pas intrus, pendant le cycle d'une année,

Ne vînt violer la majesté de la sépulture, déranger le parachèvement de la mort.

A la place de la multitude, voici la paix.

GÉRIN. — De nouveau nous étant levés à cette date anniversaire nous paraissons au-dessus de l'enceinte.

THYRSÉE. — Il ne convient point, ô Gérin, que nous rappelions ces quatorze années

Autrement que par le silence qui joint les os des mâchoires, et les lèvres, et les paupières.

Il ne convient point qu'envisageant l'humanité au jour de son effort dernier et de son désastre définitif,

Autrement que d'un cœur pitoyable et humilié, nous rompions le silence.

Tu l'as vu, Gérin! et comment telle que la terre au premier jour de la Création, frémissant sous le souffle du Chaos,

A l'image d'une Cité, elle voulut constituer le Bonheur!

Voici un chant, tel qu'un craquement de glaçons, tel que le cri des pierres à chaux dans la fournaise;

Clameur, exiguë, à l'oreille des dieux, comme l'enfant qui ne sachant plus fait: e,e

Comme si, le frein de l'alphabet étant ôté, de la bouche incohérente sortait la forme d'un vœu!

Mais, l'individu une fois débridé, quelle portion sienne fut si large que celle du voisin ne lui parût meilleure ?

— La modération de l'ordre a prévalu et l'autorité de la force.

GÉRIN. — L'ignorance, Thyrsée...

THYRSÉE. — Tu le dis ;

Comme elle vit, il n'y a pas une livre de la chair de l'homme qui ne pense,

Mais l'impénétrable nature, avec la matière dont il est fait, lui a fait part de son aveuglement.

Ignorant ce qu'il est, dis-moi comment il saurait ce qu'il veut ? Ores, c'est bien ; tout est fini.

Quand dans le feu de la foudre la mer comme une tête

Vient taper de la corne sa limite et que sur dix lieues on entend la pierre tonner comme un tambour,

On croirait que l'abîme se lève, et que, recouvrant la terre,

Il va la râcler comme un râteau, remportant avec lui

Une moisson de paille, le fumier mélangé aux villes des êtres humains :

Mais au matin qui ne sourira de la voir plus bleue que noire, alors que le pur Orient a la couleur d'un œuf de rouge-gorge et du pollen de peuplier,

Et que l'on voit au loin les volcans fumer dans la limpidité de l'air salin !

GÉRIN. — Je salue l'immensité aérienne, je salue l'étendue illuminée !

Je salue le frais matin, je salue le printemps qui fait toutes choses nouvelles.

Le marronnier a fait crever l'asphalte où il était enfermé,

Et libre, nuptial, baigné des rosées de la nuit, il agite ses panaches et ses fleurs qui ont la couleur d'une chair d'enfant.

L'eau et l'ardeur du ciel ont nettoyé les latrines et les théâtres.

Et pour ces millions de cadavres d'hommes, de chiens et de chevaux,

La flamme de l'incendie les a consumés, et pour ce qui restait de chair,

La pluie de l'hiver et de l'automne, le soleil de Mai, de Juin, de Juillet, d'Août et de Septembre,

L'ont détruit, et, selon le mouvement des planètes,

Il s'est dissous aux éléments primitifs, laissant ces ossements

Tels que des pierres sèches et saines parmi l'herbe abondante.

Une eau claire et fraîche coule au fond des égouts ouverts parmi les menthes et les renoncules.

Il me paraît bon et légitime de vivre. Je ne conteste rien à la véracité de la lumière.

J'enfoncerai ma main dans la bouche et la levant parmi ce ciel pur et neuf,

Je fais ce sacrifice de salive !

Entrent AVARE et IVORS, suivis de l'Etat-Major.

THYRSÉE, *à Gérin.* — Le voici. Evitez de tenir les yeux sur lui. Il n'aime pas qu'on le regarde.

AVARE. — Je vous salue, Messieurs.

GÉRIN. — Salut, Avare.

Pause.

AVARE. — Hum ! quoi de nouveau!

Il tient longuement les yeux fixés sur la Ville dans une considération muette, puis il se met à rire en silence. Se retournant tout à coup :

Pourquoi me regardez-vous ainsi ?

THYRSÉE. — Nous ne vous regardons pas.

AVARE montre de la main un point de la Ville.

GÉRIN. — Je reconnais les jardins de Besme. Les quartiers du bas ne sont plus qu'un effroyable éboulis.

AVARE. — Certes je ne m'en cacherai pas, je suis satisfait !

O Ville !

Longtemps parmi la multitude et tel qu'un homme englouti,

Errant, perdu, proscrit dans ce lieu méprisable, j'ai heurté les trottoirs d'un lourd soulier.

Et les deux mains appliquées aux vitres, je considérais le feu enfermé au centre des boutiques.

J'ai délivré le feu intérieur !

Et maintenant je suis là, et toi, ô Ville, telle qu'une chose vieille, tu perds tes pierres.

Ah! ah! je te baise, ô brise!

Ces planchers qui pendent, ces poutres tordues, c'est la ruine de mon cachot, c'est la plaie au mur de la porte!

Je vois! A cause de cela mon cœur se soulève comme un trône.

Certes cette heure est bonne!

IVORS. — Avare, quelles sont vos volontés?

AVARE. — O Ville!

IVORS. — Parlez, car nous dépendons de vous.

AVARE. — Laissez-moi! Je vois, et je ne puis me rassasier! Je t'ai détruite, cité!

IVORS. — Quand tous les hommes se mettraient ensemble, ils n'en ont pas
Plus de droits contre un seul.

Pause.

AVARE. — C'est quand j'ai été blessé. J'ai rêvé d'un rêve, une nuit qu'il y avait de la neige.

Oui, à la Saint-Nicolas.

Je vous le dis, je me voyais dormir par terre, et c'était je ne sais où, avec la mer et son bruit, comme celui d'une vache qui broute.

C'était bien moi et je me voyais. Et j'étais tourmenté par beaucoup de soins, tels que ceux d'un chef de guerre,

Car il a besoin d'attention comme un homme menacé de mort.

Et comme accablé je ne pouvais achever ce que je pensais.

Une voix est entendue de l'espace inoccupé comme celui

Qui, endormi près d'un malade, entend un soupir et se réveille : Avare, mon nom.

Et je voulais répondre, crier,

Et gravir le cheval terrible pour chasser les hommes devant moi,

Comme alors que l'on éventre les villes comme des fourmilières avec une bêche !

Mais j'étais lourd comme du fer, et je restais sur le sable, sans rien dire.

De nouveau : Avare ! Une troisième fois :

Avare ! tel qu'un mot fait avec une bouche non sonore.

— Que signifie cela ? quelle ruse de devin explorera cette énigme avec un doigt disert ?

A IVORS.

— Que dis-tu, mon fils ?

IVORS. — Je ne puis rien dire.

AVARE. — La fin. Je me coucherai avec Sésostris. Je m'en vais avec les choses passées.

Or, adieu ! Je pars, je sors d'ici.

GÉRIN. — Que dis-tu ? eh quoi ! Tu ne vas pas partir, Avare ! Toi qui nous as menés jusqu'ici, tu ne vas pas nous laisser ainsi tout à coup...

THYRSÉE. —... Sans rien dire de plus, comme des gens à qui l'on tourne le dos.

AVARE. — Ce que je vous ai promis, je l'ai tenu. J'ai gardé vos femmes et vos enfants,

Et je vous ai établis dans la solidité de la paix, faisant prévaloir par la force l'homme sage.

Maintenant restez unis, comme les parties d'une doctrine, comme un homme sous la peau !

Ecoute, Gérin, Thyrsée ! et toi, mon fils Ivors !

Ne vous souvenez plus d'Avare, il n'est plus. — Que le respect entre dans vos âmes farouches !

Et connaissez que la Justice n'est point séparable de la Connaissance. Et s'il vous plaît

De mettre à celui-ci de l'or sur la tête, voyez !

Il regarde affectueusement IVORS.

Vous avez vu ces années ! Qu'aucun de vous désormais ne soit si perdu qu'il se laisse séduire

Par la voix semblable de l'homme inconsidéré !

— En outre, voici ce que je crie !

GÉRIN. — Où jettes-tu le regard !

AVARE. — Malédiction sur l'homme,

Et sur toute œuvre de l'homme !

Parce qu'il fait le mensonge,

Murant les yeux avec la chose qui n'est pas.

Et moi, je l'ai détruite sous mes pieds. Du moins

Que ce décombre ait de l'autorité et que la puanteur subsiste !

GÉRIN. — Avare, ne partez point !

THYRSÉE. — Eh quoi !

IVORS. — Ne pars pas ! reste avec nous !

AVARE. — Au commencement j'ai aimé d'être libre.

Et je pensais aussi que ce n'étaient pas là des choses méprisables :

L'embrassement de la bien-aimée, pareil à un combat contre un cygne !

La joie d'agir fortement, et de savoir, et de tenir, et de conduire avec de puissantes mains,

Ou le repos dans le plantureux automne entre la femme et l'enfant.

Mais tout cela s'est effacé, et seul le premier désir subsiste.

C'est pourquoi je sortirai de l'épée. (*Il l'ôte.*) Prends-la, Ivors ! Je te la donne.

— Adieu ! Avec rien de ce qui est vivant, je ne veux plus de communauté.

Pas plus qu'une licorne vierge, je ne supporterai le poids de la main.

J'aspire vers la tranquillité.

Je ne demeurerai point davantage. Là où la voix soit entendue de nouveau,

C'est là que j'irai. Bord d'étang ou fosse sous les hêtres d'où les Porteuses-de-semences avec leurs serpillières nouées

Se sont séparées vers divers points.

Il s'éloigne.

IVORS. — Avare !

GÉRIN. — Pars-tu ainsi ? Tout seul, te livres-tu ainsi...

AVARE sort.

GÉRIN. — Il est parti !

THYRSÉE. — Tu demeures, Ivors.
Qu'avons-nous appris dans ces années de recherche et de tumulte
Sinon que le principe sacré du Gouvernement et le premier moteur
Doit être soustrait au contrôle de ses mobiles et à la curiosité des mains ignorantes ;
Et cherchant où le cacher, nous n'avons point trouvé de retraite plus sourde
Qu'un cœur d'homme, qui au-dessus de tous les hommes soit Un.
Sois donc, au-dessus de nous, Ivors, le Prince.

GÉRIN. — Nous te saluons, Ivors !

TOUS. — Ivors !

IVORS. — Pourquoi me choisissez-vous entre les autres ?

THYRSÉE. — Pourquoi demandes-tu ce que tu sais ? O jeune homme, ton visage porte le sceau du Soleil !

GÉRIN. — Il nous convient de respecter la volonté d'Avare.

IVORS. — Que vos paroles m'offrent un son inattendu, amis, ou étonnant,

Je ne saurais le dire avec vérité.

Soit.

Ma tête, je l'avoue, est préparée à la couronne.

Bien des hommes, dans la simplicité de l'enfance, eurent le cœur touché par l'amour, ou tels que mon père, le grand Cœuvre, parfois,

Par le mystère de la Sagesse et le divin langage de la poésie :

Pour moi-même j'ai toujours senti sur moi une élection et avec moi une prérogative.

Ni la passion ne me fourvoie, ni l'orgueil ne m'assourdit.

Mais estimant que le bien suprême est l'équilibre, il m'a paru

Que le gouvernement du monde n'est pas trop pour m'y établir.

Je serai donc, si vous le voulez, au-dessus de vous, le Maître,

Non pas comme d'un bien mort ou d'un champ que l'on exploite,

Mais au-dessus d'hommes libres le maître qui ordonne, qui enseigne et qui juge,

Avec une tendre sollicitude et une autorité irrécusable.

Mais tout d'abord, car un certain doute me poursuit, répondez-moi : quelle est la fonction du Prince ?

THYRSÉE. — C'est d'administrer aux nations le bonheur.

IVORS. — Et quel est ce bonheur ?

GÉRIN. — Une plus ferme sécurité, une plus large satisfaction.

Silence.

THYRSÉE. — Eh bien ! n'est-ce pas ta pensée aussi ?

IVORS reste la tête penchée.

GÉRIN. — As-tu à proposer rien d'autre ?

Pause.

IVORS. — Non.

Qu'aurait le Prince à faire que d'assurer le bonheur de son peuple ?

Pause.

O Gérin, et toi, Thyrsée !

Est-ce donc là toute la leçon que vous avez retirée de ces années violentes,

Pareilles à l'inquiétude et aux fureurs de l'esprit perdu qui cherche ?

N'avez-vous point compris la leçon développée devant vous

De l'argument jusqu'à la conclusion ? Quoi, cette idée toujours, du bonheur dans la jouissance ?

La multitude ne contient pas la fin en soi ; son « bonheur »

N'est pas le but à viser, mais la condition de l'exercice sain de sa fonction subordonnée. L'ordre

Réside dans le sacrifice ; il faut que le sacrifice paraisse beau.

Je veux être un conducteur d'hommes, et non pas un pasteur de bêtes broutantes.

THYRSÉE. — La fin sera-t-elle dansla personne auguste du Prince ?

IVORS. — Pas davantage. Le Prince aussi a son rôle : le prince n'est point le principe.

Aucune personne humaine, aucune chose causée
N'enferme la vertu de fin dernière en elle.

Et si nul homme ne la possède, comment la société des hommes saurait-elle en montrer le caractère,

N'étant elle-même qu'un moyen ?

Mais c'est ici que l'investigation de mon esprit s'arrête. J'hésite.

GÉRIN. — Quel est ce cortège ?

Entre CŒUVRE, revêtu des insignes d'évêque et suivi du clergé.

Silence. IVORS et CŒUVRE se regardent fixement.

CŒUVRE. — Ivors !

IVORS. — C'est mon nom.

CŒUVRE. — Tu as grandi depuis que je t'ai quitté, fils de la séparation !

IVORS. — Quel est ce nom que vous me donnez ?

CŒUVRE. — O enfant ! ta naissance n'a pas été la consommation de deux en un !

Mais deux êtres chargés de destins par toi
S'étant sans doute délivrés de ce qu'ils avaient de commun se sont séparés.

IVORS. — Homme ! êtes-vous mon père, le grand Cœuvre ?

CŒUVRE. — C'est moi.

IVORS. — Laisse-moi donc enfin, ô père, te considérer et envisager mon origine.

Tu ne m'es point inconnu ; certes, le nom de Cœuvre ne s'éteindra point dans les âges,

Comme une cloche dans le lieu impénétrable, pareille à l'intonation de la voix mâle ;

Aucune cloche n'est comparable à celle-là ! mais pour celle en qui tout son retentit sous le coup unique,

Le cœur interdit qui l'entend fait que l'on ne sait plus où aller, ni quel retour tient notre pas suspendu.

Qui y cherche la mesure connue ne trouve point dans tes vers où se reprendre ;

Ce n'est pas un chemin qui le conduit, c'est une épée qui le pousse, c'est une torche dans la nuit qui le précède !

Le son des paroles et leur sens, fondus en une phrase commune,

Ont de si subtils échanges et de si secrets accords que l'âme recueillie sur l'esprit

Aperçoit que l'idée pure ne se refusera pas à un attouchement délectable.

Telles sont, ô Cœuvre, les noces où tu nous convies.

Mais à présent explique, ô mon père, ce fatal silence ! et quel dessein

Te fit refuser aux hommes la communication de ton esprit.

CŒUVRE. — L'enfant, ô mon fils, de pure joie jase et se joue ; indiscret et sans honte

Il publie comme un oiseau son plaisir.

Mais l'homme qui a conçu l'amour ou dans son cœur nourrit un secret suprême

Tient une conduite opposée, et tu le vois réduit peu à peu à se taire.

Sans maître et sans exemple, placé au milieu du monde comme Adam entre les eaux du Paradis,

Je l'aimai pour la joie que j'y trouvais.

Mais au second âge de la vie, le baiser fit place à l'étreinte.

La complaisance fit place à l'application et à une passion comme celle de l'étude, pareille au soulèvement sexuel.

Et je compris l'harmonie des choses dans leur accord et dans leur succession.

Et enfin, ayant fait la grande découverte, dans l'intelligence de l'unité et de la distinction de la différence, je trouvai le ravissement.

Un œil pur et un regard fixe voient toutes choses devant eux devenir transparentes.

Et c'est pourquoi je me suis tu et mon langage

est pareil au soupir ténébreux récélé au pli des coquilles.

IVORS. — O mon père, où as-tu passé tout ce temps ?

CŒUVRE. — J'ai disparu. Et dans la profondeur de l'étude j'ai trouvé une autre naissance.

Je reparais à cette heure d'hésitation, et sur les débris de la cité des rêves, je viens constituer la certitude.

IVORS — Quel est ce costume où je vous vois ?

CŒUVRE. — Je suis évêque. Je suis prêtre entre tous les hommes.

IVORS. — Evêque !

Eh quoi ! est-ce que cette vieille superstition subsiste encore ?

GÉRIN. — Ils subsistent par-dessous.

THYRSÉE. — L'avoine pousse dans les bénitiers et l'ortie déborde des tabernacles.

On ne sait pas ce que c'est devenu. Pas même s'il y a un pape ; ils n'ont plus de vieillard depuis que le dernier

A refermé ses vieux yeux où se sont reflétés beaucoup de cierges,

Tels qu'une page fraîche sous la lampe.

IVORS. — Je suis saisi d'étonnement !

O Cœuvre ! vous ! Qui eût jamais cru vous voir ranger ce troupeau !

CŒUVRE. — L'eussé-je cru moi-même ?

Mais celui qui porte en lui son âme,

Non pas comme une vache pleine qui rumine sur ses pieds,

Mais comme une jument vierge, la bouche embrasée du sel qu'elle a pris dans la main de son maître,

Comment saurait-il la serrer et la contraindre, la grande chose terrible qui se dresse et qui crie, dans l'étroite écurie de sa volonté personnelle,

Alors que par les fentes de la porte avec le vent de l'aube arrive l'odeur de l'herbage ?

Par quels passages ne m'a-t-elle pas conduit ? quels travaux ne nous furent pas imposés ?

Et enfin me voici arrivé, où je suis.

Ecoute-moi, ô mon fils, et vous qui êtes avec lui, prêtez l'oreille.

IVORS. — Toi aussi, t'en vas-tu nous promettre le « bonheur » ? Nous sommes las de promesses. Je veux la solidité de la certitude présente,

Ne fût-elle que de l'horizon que j'embrasse, de la main de mon compagnon que je saisis, de la terre que j'ai sous mes pieds. Ces ruines sont, du moins, des pierres.

A GÉRIN.

Tire l'épée d'Avare ! tiens le glaive debout devant moi pour qu'il m'assiste

Comme un témoin incorruptible dans ce lieu de prostitution.

CŒUVRE. — O mon fils, l'épée a fait sa tâche, le moment de la lutte et du litige est passé. (J'entends une alouette qui chante !)

Si le soleil se lève, tu croiserais en vain ton fer avec les rayons impassibles.

Ecoute ma voix retentir seule dans l'immensité ! Les vents se recueillent, et seul avec moi dans les hauteurs suprêmes est entendu ce faible chant.

Vois autour de toi la terre saine et nettoyée, considère l'étendue illimitée, le jour avec la pureté de la nuit, la splendeur du Lion dans la limpidité de l'hiver, et connais que toutes choses sont dévoilées !

Ne vois-tu pas que tout est préparé pour la paix et que tu ne saurais te refuser plus longtemps à la trêve et au pacte ?

La lumière commence, l'air *prend* d'un bout à l'autre ! voici la présence latérale du Soleil, voici l'irrésistible invasion du feu !

Voici l'extension, voici la gloire, voici le jour de l'ostension de Dieu pareille à la victoire de l'Eté !

IVORS. — Je t'attends à cette parole et à ce nom.

Qui est celui dont tu parles : *Dieu ?* Je ne l'entends point ; je ne le vois point fixant sur lui les yeux. Il échappe à l'investigation de mon esprit.

Si je ne puis le connaître, qu'ai-je à faire avec lui et dis-moi comment

J'apprendrai ce que je ne puis comprendre.

CŒUVRE. — Je l'ignore, ô mon fils, et tel est justement mon grief,

Et ce dont, à côté de l'améthyste, rit à mon doigt comme une étoile cette pierre bleue que me donna Besme au jour de sa mort.

N'avons-nous point un droit

A ne point voir Dieu ? et je ne puis l'exclure.

Il ne profère point de parole, et d'où vient que je l'entends ?

Je ne puis l'atteindre et il est avec moi.

Il n'est nulle part, et je ne saurais le fuir, prenant mon chemin à droite ou à gauche. En cela que je ne le connais pas, je le reconnais.

Il ne convient donc point de disputer avec le Maître, car je t'annonce qu'il est impitoyable, et inique, et sourd à la raison ;

Mais il nous faut composer avec lui et savoir, ô mon fils, ce qu'il nous veut.

IVORS. — Comment le saurons-nous, alors qu'il n'a point de mot pour le dénoncer ?

CŒUVRE. — Tu dis bien, tu dis bien. Mais le tourbillon dans lequel s'est pris un nageur imprudent,

Ou le tigre qui tient un porc sous sa griffe n'ont pas besoin de la parole et d'une phrase pour se faire entendre.

Comment saurons-nous ce qu'il veut? mais peut-être que c'est nous-mêmes qu'il veut.

IVORS. — Que veut-il de nous ?

CŒUVRE. — Je crains, ô mon fils, qu'il n'y ait nulle part de nous-mêmes qui échappe à sa convoitise. Ne t'ai-je point dit qu'il était impitoyable?

Toute chose qui vit, étant née,

Est capable de combustion et brûle à l'approche du feu (l'image se décomposant en son type) ;

Et tu vois que le feu ne choisit point sa nourriture, mais tout lui est bon, ordure ou bois, fleurs et fruits, poil et graisse.

Mais l'homme immortel est susceptible d'une flamme inextinguible, en laquelle tout entier

Il se consomme en se consumant.

Je me plaindrai de cet avarice du Créateur qui veut ne rien perdre de sa créature et retrouver le fonds avec l'intérêt ! J'accuse la trahison

De cet assentiment intérieur qu'il a déposé en nous comme une semence ignée.

IVORS. — Cela que nous appelons l'amour ?

CŒUVRE. — Oui, et c'est là que l'iniquité est manifeste.

Car que manque-t-il à la femme pour être l'objet adéquat de notre amour ?

A qui, dans l'étreinte sacrée, restituerons-nous, qu'à l'épouse,

La vie que nous devons à la mère ?

Pourquoi donc ne nous est-il pas permis de trouver satisfaction dans la femme ?

D'où vient ce malentendu entre les sexes et cette séparation irréductible ?

Et quel droit, Lui,

A-t-il que nous, hommes, l'aimions, alors que nous ne le connaissons pas ?

IVORS. — Nieras-tu qu'il échappe à nos sens ?

CŒUVRE. — Quel mot emploies-tu *échapper?* Certes,

Pour trois de nos sens au moins ce que tu veux dire n'est pas faux.

Peut-être cependant

Qu'il n'est pas étranger à notre goût (comme le poète dans sa bouche, sans parler, différencie les paroles à leur saveur),

Et le cœur connaît son attouchement.

IVORS. — Tu essaieras en vain de m'inquiéter.

Celui qui pendant dix ans a vu la mort dans la distance de son souffle et qui survit à un monde écroulé

Possède son âme dans la prudence et ne se rendra pas aisément à tout langage qui le sollicite avec perfidie.

Ma charge est d'administrer le présent, et ce qui n'est pas présentement ne saurait me toucher.

Je pense qu'il n'est point de bonheur absolu pour l'homme et que la séduction en est vaine,

Et qu'il n'est point d'ordre parfait entre eux tu vois ce peuple dispersé !

Que chacun donc mange en paix son propre pain !

CŒUVRE. — Je reconnais un cœur vraiment royal à cette prudence.

Tu as raison, Ivors, de ne point te tourner vers l'avenir ou le passé,

Mais d'envisager d'un regard droit le présent, car le présent seul existe, étant la superficie de l'éternité permanente.

Pourtant je te le dis, jeune aigle, ton œil est encore faible et s'arrête à l'enveloppe,

Mais la prunelle du vieux griffon sait fouiller les entrailles de la terre et y découvrir les mines et les trésors.

Le bonheur n'est pas un luxe ; il est en nous comme nous-mêmes, il est mêlé au sujet de notre conscience,

L'agrément incommunicable, notre sensibilité intérieure, la manière d'être de notre prospérité infuse !

D'où vient donc qu'il ne reconnaisse en rien son objet et que nous sentions dans tout plaisir

Une perversion de l'instinct, une vaine amusette?

Mais le bonheur où est-il ? c'est un souris qui s'efface, une voix qui se fait entendre en cessant, un rapt,

Un transport précaire et le ravissement de notre découverte est mêlé à nos sanglots.

Inquiétude que rien n'endort ! D'où

Ce mal ? et quelle est cette fatale sentence ?

O Ivors, si tu nous retires notre joie, nous priveras-tu aussi bien de notre douleur ?

Notre détresse au moins est à nous, elle ne nous sera pas enlevée.

Au malade condamné, à l'amant trahi, à la veuve qui voit mourir entre ses bras son fils, au poète écrasé sous les pieds

Ne retire pas le droit de se plaindre !

Ne nous retire pas notre grief, car il est notre bien légitime et tout homme

Le partage riche ou pauvre, étant soumis à la nécessité de la mort ;

Notre bien, et notre arme, et notre nourriture et notre soutien, et notre œil dans les ténèbres inextricables.

IVORS. — Qui accuserons-nous, prêtre ?

CŒUVRE. — Toute rupture de l'équilibre suppose une cause et, si

Une autre assiette n'est acquise, comporte le rétablissement.

Or, comme le dit le Livre, nous savons

Que tout l'homme dans le premier homme a forligné à son principe,

Mais notre espoir réside dans notre punition, du bonheur dans notre souffrance, de la connaissance dans nos ténèbres, du salut dans notre sursis.

L'homme s'étant soustrait à Dieu doit être *restitué*.

IVORS. — Que veux-tu dire ?

CŒUVRE. — Je veux dire *substitué*.

Aucun homme n'aurait pu offrir à Dieu que l'homme qu'il est, avec imperfection,

Et non ce par quoi il est homme, c'est-à-dire l'image de Dieu, qu'il vit.

Dieu seul pouvait restituer Dieu à Dieu,

Et c'est pourquoi tu lis qu'il s'est fait homme.

IVORS. — Prêtre, ne nous parle pas de ces choses anciennes et mal sues ; il nous lasse de tenir la tête retournée.

Le passé tout entier fait partie de la maison que nous avons jetée par terre.

Libres et nus, il nous convient de confronter directement le ciel neuf, l'abîme de l'azur, le prodige de la chose qui est, l'aurore.

Si quelque message nous est destiné, qu'il nous soit fait à nous-mêmes, qui vivons !

Nous ne demandons point au sépulcre son témoignage.

CŒUVRE. — O Ivors, quelle est cette défiance du passé? Pour moi, le présent me paraît si énorme que rien ne cesse d'en faire partie.

Ce que nous appelons l'histoire

N'est pas une succession d'images vaines, mais le développement, à mesure que les choses sortant du temps cessent de lui appartenir,

D'un ordre et d'une composition.

Celui qui lit, quand il lit il y a un progrès dans sa lecture,

Mais dans la connaissance qu'il en retire il n'y

a pas plus de suite que du principe aux conséquences.

Mais pourquoi est-ce que je perds mon âme en de vaines paroles ?

La plaie ouverte dans la chair, quoi de plus immédiat ?

O mon fils, tu ne saurais arracher le vieux trait, tu ne saurais fermer la vieille blessure !

C'est en vain que tu serais, ô Ivors, le Roi ! et que tu disposerais toutes choses avec nouveauté, et que la Société de tous les hommes respirerait

L'ordre sorti de ta bouche.

Tu ne saurais effacer de ton cœur une certaine image.

Et cette image n'est autre que celle imprimée sur le linge de la Véronique.

C'est une face fine et longue et la barbe entoure le menton d'une triple touffe.

L'expression en est si austère qu'elle effraie, et si sainte

Que le vieux péché en nous organisé

Frémit jusque dans sa racine originelle, et la douleur qu'elle exprime est si profonde

Qu'interdits, nous sommes comme des enfants qui regardent pleurer, sans comprendre, le père : *il* pleure !

Tu voudrais en vain, ô Ivors, déployer devant ces yeux la gloire et l'éclat de ce monde. Ces yeux qui en se levant d'un regard ont créé l'Univers

Sont maintenant baissés, et de sévères larmes en descendent ;

Du front suintent des gouttes de sang.

Mais considère, ô mon fils, la bouche de ton Dieu, la bouche, ô mon fils, du Verbe,

Quelle amertume elle savoure, quelle parole à elle-même ineffable elle goûte,

Car les lèvres au coin droit s'entr'ouvrent en un sourire atroce.

Comme il pleure de tout son être, laissant échapper la salive comme un enfant !

Il n'y a point de pain pour nous, ô mon fils, tandis qu'il nous restera cette douleur à consoler.

C'est la douleur du Fils de l'Homme qui a voulu goûter et revêtir notre crime,

C'est la douleur du Fils de Dieu

De ne pouvoir présenter à son Père tout l'homme dans le mystère de l'ostension.

IVORS reste un moment silencieux et la tête baissée, puis il se tourne vers GERIN et THYRSÉE, et enfin, se redressant et regardant CŒUVRE en face, il dit :

Soit !

CŒUVRE. — Homme, crois-tu ? veux-tu croire l'Église qui est le Verbe visible ?

IVORS. — Je le veux.

CŒUVRE. — Dieu !

IVORS. — J'y crois.

CŒUVRE. — Je crois à un seul Dieu vivant, je crois en un seul Dieu éternel,

Distinct, créateur, simple dans la plénitude d'une triple personne,

Et en Jésus-Christ, son fils unique, Notre Seigneur, vrai Dieu et vrai homme,

Un seul Christ dans l'union hypostatique, pareille au mystère de la génération ;

Qui est né de la Vierge Marie, qui a souffert sous Ponce Pilate, qui est mort, qui est ressuscité le troisième jour ;

Et dans le Saint Esprit vivifiant, et en la Sainte Église catholique, infaillible et exclusive ;

Et dans la résurrection de la chair, et dans la vie éternelle ; et en un seul baptême.

IVORS. — Je crois tout cela.

CŒUVRE, *à tous les autres.* — Et vous, que croyez-vous?

THYRSÉE, *à Ivors.* — O chef, nous croyons à ton commandement.

CŒUVRE. — O Dieu, accepte ces mains sanglantes ! accepte ces sacrificateurs !

Car ils ont fait une besogne qui t'est agréable, abattant la Bête qui était assise entre les collines, la cité d'Hénoch, le monstre du Rêve horrible et laborieux,

L'hydre grouillante, la Ville vomisseuse de fumée ! Et maintenant à la place du cri informe,

Voici la révélation de la parole proférée ; à la place des songes

La vérité, et la réalité de ce qui est.

IVORS. — Je crois.

Et pour ce qui est du baptême, je salue celui de la lumière éclatante et virginale,

Où ce globe est en ce moment englouti.

Je crois en Dieu ! et d'une main saisissant la poignée de mon épée,

J'étends vers ces campagnes, adossé au soleil,

L'autre main dans le geste qui jure !

Apprends-moi donc, ô mon père, comment je constituerai une société nouvelle entre les hommes

Selon la rigueur de la joie, une ville dans la clarté de l'évidence.

ŒUVRE. — Ne crois point que j'apporte une recette et que l'accord et la justice entre les hommes réside

Dans la vertu d'aucun arrangement automatique.

Mais la Vérité incompréhensible

Est comme le soleil dans la vision de qui toute chose

Dans l'ivresse de la joie et dans l'exultation du témoignage

Invente sa forme et sa vie.

THYRSÉE. — O sage, ne lui parle pas de la lumière, car il ne l'aime déjà que trop et elle seule peut le faire rire !

De peur qu'il ne pense plus à nous, tout éclatant et enflamboyé comme une coupe de verre pleine d'une eau transparente !

Dis-lui plutôt qu'il tourne la face vers nous qui l'aimons et vers les hommes pauvres et malheureux ;

Mais ce jeune cœur ne nourrit point de sentiments humains.

IVORS. — Qui sera assez dur de me reprocher d'aimer la belle lumière?

Mais ne croyez pas que je ne sois capable de vous aimer aussi,

Vous, mes amis, et toi, ô mon peuple misérable!

Et si tu veux que je ne fasse pas autre chose que travailler au bonheur de mon peuple,

Dis-moi, comment est-ce qu'il faut faire et par où commencer?

Mais que tu nommes le bonheur de l'homme bien-être ou quoi que ce soit d'autre,

J'ai dit qu'il n'était pas une fin en soi, mais l'effet, par rapport à cette fin, d'une juste disposition.

Achève, ô mon père, ce que je veux dire, car là s'arrête ma connaissance.

CŒUVRE. — L'ensemble de tous les hommes est comparable à un homme unique.

Et comme le chrétien dédie à son Créateur cette portion du monde dont il vit, c'est ainsi que l'Univers tout entier fut remis entre les mains

De l'Homme, pour qu'il en fît l'hommage.

Car telle est la raison de sa nature et ce jeu de Dieu après la négation des Anges,

Que l'esprit épousât le Néant et contraignît la matière à la confession.

Et si tu demandes que je te peigne la forme

De cette ville nouvelle sur la terre dans le soleil de Dieu,

Je te dirai simplement : aujourd'hui est semblable à hier, toutes choses sont au-devant de nous,

Et nul jamais dans ce temple qu'est le monde ne saurait échapper à la nécessité de l'ample cérémonie.

Qu'ils ouvrent simplement les yeux à ce qu'ils font et qu'ils acquiescent

A ce mystère où ils participent.

Et en effet si la société est un corps, pour que déjà il vive,

Il faut que déjà il soit complet avec tous ses organes.

Et c'est à quoi servent ces hommes et ces femmes méprisés par la partie brutale,

Ouverts sur l'esprit, tels que la cavité de la profonde poitrine, ce chœur de l'église corporelle,

Tels que les narines qui s'écartent sur l'encens.

Et d'autres hommes sont comme les pieds diligents, et les mains, et comme les yeux qui cherchent et examinent, et comme la cervelle, et l'univers entier est la matière de leur industrie.

Et comme le corps individuel broie la nourriture entre ses mâchoires, et la reçoit dans les magasins et les profonds ateliers de l'estomac, du foie et des intestins,

C'est ainsi que le corps social absorbe, élimine, digère.

Et qu'est le Roi, la chose sacrée qui est entre tous les hommes, le Roi,

Sinon le cœur placé dans le milieu des organes?

Tel qu'un autel sur lequel toute la matière vient se consumer, chaque coup qu'il bat

Présente tout le sang au mariage brûlant de l'air divin

Et envoie la vie jusqu'aux extrémités des organes.

O mon fils! lorsque j'étais un poète entre les hommes,

J'inventai ce vers qui n'avait ni rime ni mètre,

Et je le définissais dans le secret de mon cœur cette fonction double et réciproque

Par laquelle l'homme absorbe la vie, et restitue dans l'acte suprême de l'expiration,

Une parole intelligible.

Et de même la vie sociale n'est que le verset double de l'*action* de grâces ou hymne,

Par lequel l'humanité absorbe son principe et en restitue l'image.

Depuis quelques instants, LALA est apparue au coin d'une ruine.
GÉRIN la montre du doigt.

IVORS, *abaissant les yeux sur elle.* — Qui est-ce ?

GÉRIN. — Cette femme, Lâla, votre mère.

IVORS. — Est-ce vous, femme?

LALA. — Qui? dis-le-moi, Ivors, pour que je le sache.

IVORS. — La Reine de la Folie, la Mère de ce peuple aberrant,

La Nymphe de la forêt humaine, la prometteuse de la paix dans la nourriture.

Tu vois aujourd'hui ton œuvre, ces multitudes rasées, cette ville couchée dans la poudre,

Cette forme de l'humanité rompue et disjointe et ces restes éperdus qui se cherchent par la jachère.

O magicienne ! l'homme n'est pas fait pour tourner son visage vers la mer miroitante.

De l'abîme illimité des eaux s'élève, la nuit, le vertige et le jour l'épouvante et le rêve,

Mais il lui suffit de la terre sous ses pieds pour qu'il la cultive

Et du ciel au-dessus de sa tête, calculé par une exacte astronomie.

LALA. — O Ivors, ces fous n'ont point compris ce que je disais.

Nul ne connaît le secret de ma joie, ni eux, ni les autres, ni vous-mêmes.

Cœuvre lui-même, bien qu'il soit le seul homme qui ait eu de moi possession,

(Et tu es le fruit de notre union, ô roi !)

Ne m'a point connue tout entière.

Car son esprit s'attache aux causes et il les rassemble dans la profonde cavité de son esprit, comme

des nuages d'où s'échappe le tonnerre et la foudre.

Mais le délice et ce saisissement

Qu'il y a à sentir qu'on ne tient plus à rien est ce qu'il ne connaît pas encore.

Le vol fixe de la pensée qui comme un nageur soulevé par le courant

Se maintient dans la vibration de la lumière,

Ces coups soudains, ces essors insaisissables, ces départs

Sont encore ce que tu sais mal, ô pontife !

Car Cœuvre n'est pas comme un oiseau, mais comme un lion qui va vers le gué et comme un grand cheval attelé au char de Jupiter.

Mais moi, comme un oiseau que l'on entend sans le voir

Chacun se plaît à attacher son sens à ma mélodie.

IVORS. — Femme, ta place n'est point avec nous.

LALA. — Il est vrai que mes cheveux sont gris et que bientôt la nuit et l'or seront remplacés par la mystérieuse couleur de la neige.

Mais ma beauté reste la même.

Et la vieillesse qui m'atteint dissipe entre qui me suit et moi le malentendu.

Crois-tu que je n'aie point de place parmi vous ?

Je suis la promesse qui ne peut être tenue et ma grâce consiste en cela même.

Je suis la douceur de ce qui est avec le regret de ce qui n'est pas.

Je suis la vérité avec le visage de l'erreur, et qui m'aime n'a point souci de démêler l'une de l'autre.

Qui m'entend est guéri du repos pour toujours et de la pensée qu'il l'a trouvé.

Qui voit mes yeux ne chérira plus un autre visage et que fera-t-il si je souris?

Qui a commencé de me suivre ne saurait plus s'arrêter.

Mais je sens que la mort est proche!

Vienne l'automne, advienne l'instant de profond silence,

Alors que la feuille morte au haut

De l'arbre semble retentir si elle frémit,

Et comme un mort, à l'ébranlement d'un coup de canon, s'élève, délivré, vers la surface de l'étang.

C'est ainsi, m'étant recueillie, que ce bruit léger

Suffira à dégager mon âme.

Adieu, Cœuvre, mon époux! Adieu, Ivors, mon fils!

Elle sort.

IVORS. — Pour nous, nous établissant dans le milieu de la Ville, nous constituerons les lois.

Ils sortent. Midi.

FIN

TABLE

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

La première version de cet ouvrage, composée en 1890, a été publiée sans nom d'auteur à la Librairie de l'Art Indépendant en 1893 (200 ex. format gr. in-16 carré). La seconde version, écrite en 1897, fait partie du recueil intitulé *l'Arbre*, publié par le *Mercure de France* en 1901.

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le trente juin mil neuf cent onze

PAR

BLAIS ET ROY

A POITIERS

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE